This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

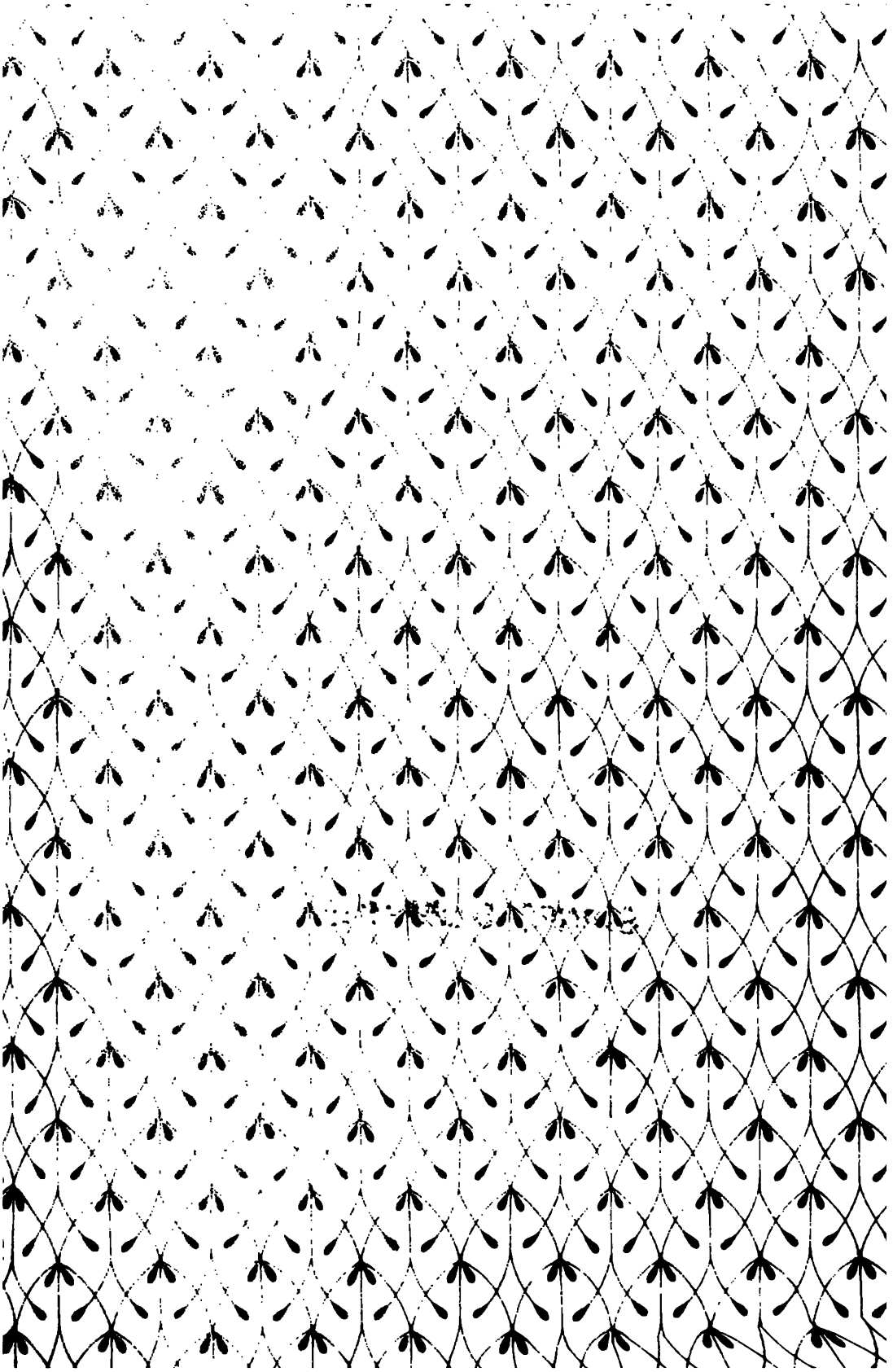
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 120 297 531

THE HOOVER LIBRARY
ON
WAR, REVOLUTION, AND PEACE

STANFORD LIBRARIES



LA CHUTE

DE LA

DOMINATION DES ARABES

DU CONGO

Lid. A. Hinde.

LA CHUTE DE LA DOMINATION

DES

ARABES DU CONGO

PAR

SIDNEY LANGFORD HINDE

Chevalier de l'Ordre royal du Lion,
Décoré de l'Étoile de service de l'Etat du Congo,
Membre honoraire de la Société belge de Géographie, Officier de santé
de l'Afrique anglaise orientale,
Ancien Capitaine de la force publique de l'État Indépendant du Congo.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

sous la direction du

Capitaine Commandant AVAERT

BRUXELLES

LIBRAIRIE EUROPÉENNE G. MUQUARDT

TH. FALCK ET Cie, ÉDITEURS

Libraires de la Cour

Rue des Paroissiens, 18-20-22.

1897

DT657
H6624

199228

Bruxelles. — Imprimerie A. LESIGNE, rue de la Charité, 23.

THE HOOVER LIBRARY

PRÉFACE DES TRADUCTEURS

Pour écrire avec une indéniable indépendance et une impartialité incontestable l'historique de l'expédition du baron Dhanis, nul n'était en meilleure situation que le docteur anglais Hinde, qui fut attaché à cette expédition en qualité de médecin et d'officier.

Aussi, dès que parut à Londres *The fall of the Congo Arabs*, textuellement la *Chute des Arabes du Congo*, une traduction de cet ouvrage fut vivement désirée par tous ceux qui s'intéressent aux choses d'Afrique.

Et, d'autre part, n'était-il pas flatteur pour nous, Belges, de voir un étranger, témoin oculaire et indépendant (1), apprécier hautement la valeur militaire, les qualités morales et administratives déployées par nos compatriotes au cours de cette mémorable campagne conduite par Dhanis contre les hordes des marchands esclavagistes?

L'auteur de *The fall of the Congo Arabs* expose en des scènes vécues les prodigieux efforts qu'a coûté l'écrasement de ces hordes. Dirigées par des Arabes ou nègres arabisés originaires de l'Est, elles envahirent les régions extrêmes de l'Etat du Congo et en firent le théâtre de leurs sanglants exploits. En ces dernières années, surtout, et au mépris des lois promulguées, l'audace de leurs razzias d'esclaves s'était encore accrue comme un défi porté par la barbarie à la civilisation.

Il était donc légitime de penser que le livre du docteur Hinde

(1) Le docteur Hinde est actuellement au service de l'Afrique Orientale anglaise, dans l'Uganda. (*Note du traducteur.*)

attirerait les acclamations unanimes des esprits cultivés sur le jeune Etat qui avait si énergiquement manifesté la volonté de faire régner l'ordre, la justice et la paix dans son vaste territoire.

Il n'en fut point ainsi, cependant, et c'est pourquoi la traduction du livre du docteur Hinde s'impose aujourd'hui comme un devoir patriotique.

En effet, à l'étranger, il s'est trouvé des adversaires systématiques de l'œuvre de notre pays en Afrique, qui ont abusé des récits de scènes d'anthropophagie rapportées par Hinde, pour y chercher matière à calomnier audacieusement les officiers, les fonctionnaires et l'administration même du Congo, les rendant responsables d'actes de cannibalisme commis par des sauvages échappant encore à l'influence de l'Etat!

Parmi les pseudo-charges portées contre l'Etat indépendant du Congo au sein même du Parlement britannique, la plus perfide est cette fantaisiste interprétation du livre de Hinde à qui on fait dire que *25,000 hommes des troupes du baron Dhanis ont été entretenus pendant trois mois à l'aide de chair humaine boucanée.*

Audacieuse calomnie! Et c'est pour le prouver mieux que par des discours, qu'est présentée au public cette traduction *aussi littérale* que possible de l'ouvrage *The fall of the Congo Arabs.* On pourra mettre en regard les interprétations de ceux qui, en faussant de parti pris l'esprit et le texte du livre, ont tenté de jeter la déconsidération sur nos frères d'armes et sur l'OEuvre du Roi.

Le public jugera.

Certes, l'anthropophagie est encore pratiquée de nos jours par diverses tribus congolaises, de même, d'ailleurs, que par certaines peuplades de l'Océanie, de l'Amérique, de l'Afrique anglaise et même des Indes britanniques. Mais les limites du cannibalisme reculent, au Congo, devant l'influence du blanc que des lois et des prescriptions sévères arment contre cette pratique immonde.

Ces lois, ces instructions et ces arrêtés datent de l'époque même de la fondation de l'Etat indépendant du Congo ; le n° 9 du *Bulletin officiel* pour 1896 les complète encore, tout en recommandant aux fonctionnaires de *s'employer à ne transformer les indigènes que progressivement*. Restriction fort sage, assurément, car vouloir imposer brusquement la civilisation serait déchaîner la guerre ; or, l'Etat, par esprit d'humanité, prescrit formellement d'éviter le plus possible des conflits que les barbares ne cherchent généralement à résoudre que les armes à la main.

D'ailleurs, l'anthropophagie sévissant au Congo dans les régions les plus éloignées, peu hospitalières, d'accès difficile, l'influence et l'exemple des missionnaires, des fonctionnaires, des commerçants, ne pourront se faire sentir que progressivement, au fur et à mesure de l'occupation du pays par les blancs.

Encore ne faut-il pas se faire trop illusion : vraisemblablement, ce sera par la contrainte seulement que certaines tribus cannibales invétérées, qui, fait à noter, sont les plus intelligentes, les plus puissantes et les plus guerrières, se résoudront à abandonner des coutumes que réprouvent si justement les nations civilisées.

Dans l'état actuel des choses, c'est exiger systématiquement l'impossible que vouloir obtenir du jour au lendemain la suppression de ces pratiques si répugnantes à nos yeux, mais trouvées si naturelles par les nègres qui, souvent, les entourent de cérémonies religieuses.

Jetant nous-mêmes un regard vers les premiers âges de notre propre histoire, nous voyons nos ancêtres sacrifiant aux dieux des druides des existences humaines et buvant le sang des victimes dans le crâne des ennemis. Les nègres du Congo sont pour nous au point où en étaient nos ancêtres pour César : des arriérés !

Ayons donc foi en l'avenir.

L'heure sonnera : on peut même l'affirmer prochaine, car l'Etat

Indépendant du Congo combat le cannibalisme avec cette même persévérante énergie qu'il a montrée dans la lutte contre les Arabes chasseurs d'esclaves.

L'anéantissement de l'influence néfaste des Arabes du Congo et l'extinction du cannibalisme dans tout le bassin de ce fleuve, seront burinées en lettres d'or dans les fastes de l'humanité : elles resteront la marque ineffaçable de la grande œuvre de notre Roi.

Cap^ne^ C^nt^ AVAERT.

Vilvorde, mai 1897.

PRÉFACE.

L'année 1892 marque la crise décisive d'une lutte engagée dans l'Afrique centrale, entre les forces rivales de l'Est et de l'Ouest.

Une collision était depuis longtemps prévue entre ces deux puissances s'incarnant d'un part dans les Arabes de Zanzibar, d'autre part dans les Européens partis de l'embouchure du Congo. Chacune d'entre elles s'était fixé comme but l'exercice de la suprématie sur le même territoire; l'anéantissement de l'une ou de l'autre était, dès lors, la seule solution possible du problème.

Un groupe d'Arabes traficants, chasseurs d'esclaves et d'ivoire, travaillait depuis de longues années à faire converger vers Zanzibar tout le commerce de l'Afrique centrale; d'autre part, les Belges de l'Etat libre du Congo, arrivés plus tard sur les lieux, cherchaient à détourner vers l'embouchure du Congo, et de là vers l'Europe, le trafic de l'intérieur du continent.

Bien des circonstances ont concouru, durant ce siècle, à faire des Arabes de Zanzibar les chasseurs et traitants d'esclaves les plus connus du monde entier. Nous savons peu de chose des premiers temps de leur histoire, il est toutefois hors de doute que, dès le dixième siècle, il existait des établissements arabes le long de la côte orientale de l'Afrique.

La plupart de ces établissements furent conquis par les Portugais après la découverte de la route du Cap vers les Indes, mais ils furent repris les uns après les autres par les Imans de Mascate dans le cours du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècles.

Les îles de Zanzibar et de Pemba devinrent les centres les plus importants de ce nouvel empire arabe ; il s'y forma, par le mélange du sang sémite et du sang nègre, une race d'Arabes noirs. Mais, bien qu'établis depuis longtemps dans ces îles et dans les régions avoisinantes du littoral africain, c'est à une époque relativement récente que les Arabes commencèrent à pénétrer dans l'intérieur du continent.

Il y a environ deux générations, l'île de Pemba se transforma en une immense plantation de girofliers, cultivée par des esclaves à l'instar des plantations de coton et de canne à sucre en Amérique. Peu de temps après, quelques marchands de Zanzibar, harcelés par leurs créanciers, s'enfoncèrent dans l'Afrique centrale à la recherche d'ivoire. Leurs bêtes de somme ayant péri sous les piqûres de la mouche tsétsé, ils durent faire transporter leurs marchandises par les indigènes, et c'est ainsi que des nègres, devenus un sous-produit du commerce de l'ivoire, furent embarqués pour le marché aux esclaves de Zanzibar, au moment précis où leurs bras étaient le plus demandés pour les travaux des plantations de Pemba. Les caravanes d'esclaves finirent par arriver en tel nombre qu'une quantité de nègres purent être expédiés au delà des mers dans les régions de l'Asie soumises à la domination musulmane.

Beaucoup de chasseurs d'esclaves et d'ivoire, déçus dans leurs espoirs de fortune, ou séduits par le charme de la vie nomade, continuèrent à parcourir l'intérieur du continent. C'est par leurs soins que s'établit et se développa, sous l'impulsion et le contrôle d'un certain nombre de chefs arabes bien connus, tout un système de centres commerciaux reliés par un réseau de routes. C'est par ces routes et avec le secours des Arabes, ou parfois, malgré leur mauvaise volonté, que passèrent les explorations européennes dirigées vers la contrée des lacs ou la région des sources du Nil et du Congo. C'est ainsi que la route principale partant de Bagamoyo (qui fait, sur le continent, vis-à-vis à Zanzibar), pour aller, par Tabora dans l'Unyanyembe, à Udjiji sur le lac Tanganika, fut parcourue successivement par Burton et Speke, Livingstone et Stanley, Cameron, et, en partie aussi par Speke et Grant. Un prolongement de cette route partant, vis-à-vis d'Udjiji, de la rive opposée du Tanganyika s'en allait, à travers le Manyema, par Kabambaré et Kasongo, à Nyangwe sur le fleuve Lualaba.

Jusque là les Européens, dans leurs voyages d'exploration, avaient marché sur les pas des Arabes, et pris Zanzibar pour base. Mais le point de départ véritable de leur occupation effective de l'Afrique centrale, fut l'expédition entreprise par Stanley sous les auspices de l'Association Internationale, et partie de l'embouchure

du Congo pour en remonter le cours. De ce moment, et en dépit de tous les atermoiements, un conflit était inévitable. Et l'on pouvait indiquer avec une égale certitude la région qui devait servir de théâtre à l'action et les lignes stratégiques qui allaient forcément être adoptées par les belligérants.

Les Européens pouvaient amener leurs navires de mer jusqu'à Matadi, immédiatement au-dessous des chutes de Yellala. De là ils pouvaient gagner le Stanley-Pool avec des caravanes de porteurs organisées à l'abri de toute ingérence des Arabes bien loin des régions où ceux-ci dominaient. Du Stanley-Pool, leurs steamers de rivière pouvaient remonter sans interruption, d'une part, vers l'Est, par le Congo lui-même, jusqu'aux Stanley-Falls, d'autre part, vers le Sud, de Kwamouth sur tout le réseau du Kassaï, du Sankuru et de leurs affluents. Les Falls étant situés au Nord, et le Sankuru à l'Ouest de la région du Manyema, les Belges avaient donc deux lignes stratégiques bien distinctes, convergeant de deux bases différentes, vers Nyangwé, point terminus de la route partie de Zanzibar. La région du Manyema était donc le centre, à la fois offensif et défensif, des Arabes.

Lorsque l'expédition belge, dont faisait partie le capitaine Hinde, quitta le Kassaï pour se diriger au Sud vers la région du Katanga, riche en minerais de cuivre. elle se trouvait fort exposée à une attaque de flanc venant de l'Est, à un moment où les Arabes n'avaient rien à craindre du côté des Falls, puisqu'ils y avaient détruit, en 1886, la station établie par l'Etat du Congo. Renforcée par le commandant Dhanis, cette expédition tourna vers l'Est pour faire face aux Arabes et marcha sur Nyangwe, délogeant successivement ses adversaires des différentes lignes de défense qu'ils avaient occupées en se couvrant des divers affluents du Congo. Plusieurs combats furent livrés sur le Lubefu et le Lualaba et, chaque fois, les Belges s'ouvrirent victorieusement un passage.

Sur le Lualaba, les Arabes firent une longue résistance à Nyangwe. Les deux armées occupaient chacune une rive du fleuve, se fusillant d'une rive à l'autre et cherchant plus d'une fois à opérer le passage par un mouvement de flanc.

Dans la seconde phase de la campagne, les Belges portèrent la guerre plus loin encore dans l'Est, jusqu'à Kasongo, et, ayant

reconquis leurs positions dans la région des Falls, ils amenèrent des renforts du Nord, mettant ainsi en valeur l'importance de la seconde ligne stratégique maintenant ouverte aux forces de l'Etat indépendant.

En résumant les résultats de la campagne belge, le capitaine Hinde dit (1) :

« La campagne belge contre les Arabes a eu pour résultat de modifier complètement la géographie politique du bassin supérieur du Congo. C'était un dicton d'usage courant dans cette partie de l'Afrique que « tous les chemins aboutissent à Nyangwe. » Cette ville, visitée jadis par Livingstone, Stanley et Cameron, et qui constituait naguère encore l'un des plus grands centres commerciaux de l'Afrique, a disparu, et sur l'emplacement qu'elle avait occupé, ne s'élevait plus, lors de mon dernier passage, qu'une maison solitaire. Kasongo, centre plus important encore, quoique de fondation plus récente, où vivaient peut-être 60,000 habitants, a, de même, été anéantie, et ce nom ne désigne plus maintenant qu'une station de l'État située sur la rive du fleuve, à neuf milles en aval de la cité détruite.

» Ces transformations politiques ont naturellement entraîné un bouleversement complet dans les itinéraires suivis par le commerce. Le trafic se faisait jusque là par la route bien battue allant de Nyangwe et du Lualaba à Udjiji par le lac Tanganyika, ou à Zanzibar en contournant ce lac. Il emprunte maintenant la voie du Congo, qu'il descend jusqu'au Stanley-Pool et jusqu'à l'Atlantique.

» En dépit des propensions invétérées aux razzias d'esclaves qu'ils ont manifestées durant les quarante années de leur domination, les Arabes n'en avaient pas moins fait du Manyema et du Malela l'une des régions les plus prospères du centre de l'Afrique. Le paysage que l'on aperçoit du sommet des collines voisines de Nyangwe et de Kasongo rappelle à s'y méprendre l'aspect des parties bien cultivées de l'Angleterre. Rien de pareil n'existe, à ma connaissance, en aucun autre point du bassin du Congo. Et cepen-

(1) Brochure intitulée *Trois années de voyage dans l'État libre du Congo*, dont il a été donné lecture, le 11 mars 1895, à la Société royale de géographie.

dant, les naturels du Malela sont restés, malgré la domination arabe, les cannibales les plus invétérés du monde entier. »

Parmi les Arabes qui ont établi cet *imperium in imperio* (car la région du Manyema est entièrement comprise dans les frontières assignées par les traités à l'État indépendant du Congo), le premier, sans conteste, fut le grand razzieur d'esclaves Tippo-Tib. Les événements dont l'Afrique centrale fut le théâtre pendant ce dernier quart de siècle sont si intimement liés à la personnalité de cet homme que, sans avoir étudié celle-ci, on ne peut apprécier leur portée en pleine connaissance de cause. L'exposé de la carrière de Tippo-Tib est aussi celui de la conquête, par les Arabes, de la situation qu'ils occupaient avant le conflit qui fit passer en d'autres mains la domination de l'Afrique centrale.

Hamed-ben-Mohammed-ben-Juna, qui acquit, sous le surnom de Tippo-Tib (1), une notoriété universelle, est issu d'une lignée de riches et puissants marchands établis à Zanzibar (2). Son père était un Arabe demi-sang et sa mère une esclave de pure race nègre. Cependant, malgré la forte proportion de sang nègre qui coule dans ses veines, c'est de ses ascendants arabes que Tippo-Tib tient toute son organisation cérébrale, et notamment l'indomptable force de volonté qui fit de lui, simple marchand de Zanzibar, un potentat gouvernant en autocrate une immense étendue de pays.

Dès son jeune âge, Tippo-Tib se lança résolument dans une voie d'entreprises et d'indépendance. Ayant réuni sous ses ordres une bande d'une centaine d'aventuriers, il s'enfonça dans le continent africain à la recherche d'ivoire et d'esclaves. Après avoir pillé de vastes régions et réduit en vassalité leurs habitants, il regagna Zanzibar pour s'y défaire de son ivoire et y recruter sa bande. Ayant heureusement atteint ce double objectif, il rentra en Afrique à la tête d'une troupe nombreuse d'hommes armés.

---

(1) Tippo-Tib signifie « l'amateur de richesses ». Suivant une autre version, ce nom fut appliqué au chef arabe à raison du fréquent usage qu'il faisait de ses armes à feu ; les noirs, en effet, cherchent à rendre par l'onomatopée « tip-u-tip-u-tip » le bruit de la fusillade.

(2) M. Stanley représente, en 1876, Tippo-Tib comme âgé d'environ 44 ans ; le chef arabe doit donc être né vers 1832.

Ces renforts permirent à Tippo-Tib d'étendre ses incursions et de pénétrer dans des régions encore inexplorées, où l'ivoire semblait devoir être abondant. Ses plans de campagne, trahissant toujours, dans leur conception et leur exécution, l'insatiable soif de richesses qui fut le mobile dominant de toutes ses actions, décelaient une largeur de vues à laquelle n'atteignirent jamais les autres traitants arabes. Tout en se bornant d'ordinaire à recourir brutalement au pillage et au meurtre, seuls procédés en honneur parmi ses pareils, Tippo-Tib sut montrer des capacités politiques et adapter sa conduite aux circonstances. C'est ainsi qu'en plus d'une occasion il eut l'art de semer la discorde et la jalousie entre des chefs indigènes rivaux et d'entretenir parmi eux un état d'hostilités qui ne manquait point de dégénérer en guerre ouverte. Épousant alors le parti du vainqueur, il se faisait attribuer une large part du butin. En bien des cas il se montra plein de ressources et fécond en stratagèmes lorsqu'il s'agissait de faire prévaloir ses intérêts. On raconte notamment qu'en une occasion où la rareté de ses munitions l'empêchait de recourir à la violence, il parvint à se faire admettre, ainsi que sa bande, dans une ville solidement fortifiée, en se faisant passer pour un neveu du roi, jadis emmené en esclavage au cours d'une guerre. Il joua son rôle avec tant de bonheur que le chef finit par abdiquer en sa faveur et le couronner roi d'un peuple de 30 à 40,000 hommes.

Investi de cette puissance, Tippo-Tib s'empressa d'en tirer parti pour réduire à merci les chefs de la région environnante et s'emparer de leurs richesses et de leur ivoire. Il eut soin d'installer ses alliés dans des postes fortifiés des districts voisins. Sa domination finit ainsi par se trouver si étendue et si solidement établie qu'elle pouvait braver tous les assauts. Plus d'une fois, les chefs indigènes des tribus adjacentes, poussés à bout par ses brutales violences, s'unirent pour lui faire la guerre. A chaque rencontre, leurs troupes furent taillées en pièces, leurs villages complètement rasés, et le nom seul du conquérant finit par inspirer à tous une terreur telle que des chefs lui envoyèrent spontanément, pour tenter de le désarmer, tout l'ivoire qu'ils possédaient. Mais Tippo-Tib, tout en s'emparant de ces tributs, n'en suspendit point pour cela le cours

de ses razzias et continua à drainer la région de tout ce qu'elle contenait de précieux.

Au bout de quelques années, au cours desquelles il avait acquis d'immenses richesses et une influence sans limites, Tippo-Tib se lassa de la vie qu'il menait et se décida à entreprendre un voyage aux établissements arabes de Nyangwe et de Kasongo. Il atteignit en 1874 la première de ces villes et s'y rencontra avec Cameron. Livingstone avait déjà donné des détails sur son compte. Dès 1867, en effet, Tippo-Tib s'était trouvé en contact avec Livingtone; mais, depuis, sa puissance et son influence avaient triplé.

Tippo-Tib accompagna Cameron au-delà du Lualaba jusqu'à Utotera. Là, ils se séparèrent, et Tippo-Tib, après avoir fourni à l'explorateur une escorte suffisante pour lui permettre de continuer son voyage, se dirigea vers Kasongo. Sa situation reconnue de premier chef arabe de l'intérieur, le fit élire gouverneur de cette ville. Mais une vie sédentaire offrait peu d'attractions à cet infatigable chasseur d'esclaves. Aussi laissa-t-il à son fils Sefu le commandement de l'établissement, tandis qu'il dirigeait personnellement, dans les districts avoisinants, des razzias qui accrurent encore sa richesse et sa puissance.

En 1876, Stanley, poursuivant la grande entreprise de la descente du Congo, arriva à Nyangwé et y rencontra Tippo-Tib. L'entrevue de ces deux hommes en ce lieu forme le point de départ des relations qui se nouèrent entre les organisateurs des deux puissances rivales : l'Etat indépendant du Congo et l'empire arabe de Kasongo.

Tippo-Tib était alors, suivant les descriptions de Stanley, un homme d'environ quarante-quatre ans, de stature moyenne, ayant le teint basané, le visage plein, les lèvres minces, la barbe noire commençant à peine à grisonner. Ses manières étaient celles d'un Arabe de bonne éducation; son port et son attitude donnaient l'impression d'une grande puissance et d'une surprenante énergie.

Stanley réussit, mais avec la plus grande peine, à déterminer Tippo-Tib à l'accompagner avec une forte escorte sur une partie de sa route. L'accord intervenu entre eux stipulait, sous certaines conditions déterminées par Tippo, que celui-ci et sa suite escor-

teraient Stanley pendant soixante étapes, au prix de 5,000 dollars.

L'expédition quitta Nyangwé le 5 novembre 1876; mais elle se heurta, dès le début, à de telles difficultés, que Tippo ne tarda point à perdre courage. Il hésita quelques semaines entre son désir de gagner les 5,000 dollars et sa conviction que l'entreprise était irréalisable. Enfin, le 28 décembre, il abandonna définitivement Stanley à Vinya-Njara.

De là, Tippo-Tib, pillant et razziant la contrée qu'il traversait, se dirigea vers Udjiji, où il s'arrêta quelque temps avant de continuer sa route vers Zanzibar. A Tabora, il fit la connaissance d'un nouvel explorateur européen : le voyageur allemand Wissmann. Dans chacune de ces villes, il installa un de ses plus fidèles subordonnés chargé de recevoir et d'expédier ses marchandises et de maintenir le passage libre. Par un grand effort de diplomatie, il réussit à conclure la paix entre les traitants arabes établis à Udjiji et un chef indigène qui, depuis des années, fermait la route des caravanes et y arrêtait le trafic. Ce succès lui valut, à Zanzibar, toute la faveur du sultan et du consul anglais. Aussi put-il faire en cette ville un long séjour et y convertir en armes à feu et en munitions une partie considérable de sa fortune.

Tippo-Tib rentra en Afrique à la tête de plusieurs milliers d'hommes et roi incouronné d'un immense territoire. Il se dirigea vers les Stanley-Falls, où il comptait établir son quartier général, et y arriva peu après la fondation de l'Etat Indépendant et la création, par Stanley, du poste des Falls.

Tippo fit des Stanley-Falls la base d'un nouveau système d'opération. Il éleva, dans les districts avoisinants, de petits camps fortifiés d'où ses bandes se lançaient dans les vastes régions de la zone environnante. Ces expéditions étaient organisées dans le but principal de capturer des esclaves, en échange desquels on extorquait à leurs tribus de lourdes rançons en ivoire.

Cet état de choses se prolongea jusqu'en 1886, époque à laquelle Tippo-Tib, pour des motifs restés inconnus, se décida à entreprendre un nouveau voyage à Zanzibar. Il inspecta tous ses établissements le long de la route commerciale et se rencontra par hasard avec les docteurs Lenz et Junker, qu'il accompagna jusque Zanzibar.

C'est pendant ce voyage de leur chef que les Arabes attaquèrent et détruisirent la station de l'Etat établie aux Falls. Bien que Tippo se trouvât absent, il n'est point admissible que cette agression eût pu se décider et se préparer à son insu. Selon toute probabilité, c'est à sa propre instigation que les Arabes se lancèrent dans cette nouvelle voie d'entreprises.

Les relations entre l'officier blanc commandant la station et les chefs arabes du voisinage avaient, dès le début, pris un caractère de sourde hostilité. L'autorité exercée par l'Européen remplissait de haine jalouse le cœur des traitants. En partant pour la côte, Tippo-Tib avait confié ses pouvoirs politiques à son associé Buana Nzigi. Celui-ci exerçait, de concert avec son fils Rachid, un empire absolu sur les indigènes et ne cessait d'intervenir dans des affaires relevant de l'administration de la station. Les froissements continuels qui se produisaient entre l'officier blanc et Nzigi, augmentant sans cesse d'importance, finirent par prendre le caractère d'une lutte ouverte pour la domination. Les Arabes y trouvèrent l'excuse et le prétexte qu'ils cherchaient depuis longtemps pour justifier l'attaque de la station. Comme ils s'en rendaient parfaitement compte, l'occasion qui s'offrait à eux était unique; la station était absolument isolée et placée dans la complète impossibilité de recevoir des renforts qui pussent la mettre en état de résister aux forces écrasantes de l'ennemi. Sa chute était donc manifestement inévitable. L'officier commandant, Deane, n'en fit pas moins une défense désespérée et parvint, avec une poignée d'hommes, à tenir les assaillants en échec pendant quatre jours.

L'Etat ne fit aucune tentative immédiate pour reprendre la position, dont les Arabes restèrent, pendant quelque temps, les maîtres incontestés.

Après la chute de la station des Falls, Stanley et Tippo-Tib se rencontrèrent à nouveau — à Zanzibar cette fois. Stanley y organisait l'expédition entreprise pour porter secours à Emin-Pacha. La situation dont il fallait sortir était extrêmement délicate et nous n'entrerons pas ici dans l'examen des raisons qui déterminèrent Stanley à adopter comme solution la combinaison consistant à instaurer comme gouverneur des Falls, pour le compte de l'Etat, le

principal instigateur de la récente attaque de ce poste et le chasseur d'esclaves le plus réputé de l'intérieur du continent. Comme on pouvait s'y attendre, Tippo-Tib agréa avec empressement cette proposition. C'est ainsi qu'en 1887, ce fameux marchand de chair humaine couronna sa carrière d'aventurier en devenant, sous un gouvernement reconnu, le représentant de l'ordre et de la légalité.

L'anomalie de cette situation fut, dès le premier moment, désagréable aux agents de l'Etat. Les protestations de fidélité de Tippo ne pouvaient leur faire oublier ses antécédents. Aussi, reconnaissant la nécessité de se prémunir contre l'éventualité d'une trahison de la part des Arabes, l'Etat se hâta d'envoyer un officier belge, à la tête d'une petite troupe, occuper l'île abandonnée des Stanley-Falls (1). Tippo-Tib eut la sagesse de ne manifester ni surprise, ni mécontentement pour cette précaution injurieuse; mais il se mit aussitôt à s'occuper sans bruit d'accroître l'importance, déjà considérable, de ses postes fortifiés. Les alliés arabes s'étaient déjà établis en quantité de points, aussi bien en dehors qu'au dedans des limites que leur avait assignées l'Etat. De toutes parts, l'on apprenait qu'ils faisaient invasion dans des districts jusque là vierges de leur occupation.

L'influence croissante des Européens, cependant, se développait parallèlement aux progrès des Arabes. Chacune des forces en présence sentait que le conflit approchait de sa crise décisive. Aussi, les hostilités prenaient-elles un caractère plus net. Les Belges, qui avaient établi des camps fortifiés sur les rivières Aruwimi, Lomami et Sankuru, commencèrent à refouler les avant-postes des Arabes et cherchèrent, par l'occupation du pays, à prévenir de nouveaux empiétements. En même temps, les Arabes, qui connaissaient l'importance de l'enjeu de la partie et qui prévoyaient que la lutte, alors sur le point d'éclater, serait absolument décisive, se décidèrent à prendre l'initiative.

Dans ce but, ils contractèrent alliance avec plusieurs chefs

(1) La station de l'Etat était établie sur une petite île du fleuve, située juste au-dessous des cataractes. Les Arabes étaient, pour la plupart, installés sur la rive; quelques-uns d'entre eux, cependant, occupaient un village construit dans l'île même.

indigènes des districts environnants. Les plus puissants d'entre ces vassaux de Tippo-Tib étaient Lupungu et Gongo Lutete. Ces deux hommes, et principalement Gongo Lutete, eurent une influence capitale sur les événements subséquents. Gongo dirigea une première attaque contre l'Etat. Battu, il passa du côté des vainqueurs. Les Arabes entrèrent alors eux-mêmes en action avec toutes leurs forces, sous le commandement de Sefu, le fils de Tippo-Tib. C'est la campagne ainsi entamée que nous décrit le capitaine Hinde dans les pages qui vont suivre.

Si les Arabes avaient triomphé, il est probable qu'un empire musulman, analogue au kalifat du Soudan, se fût élevé sur les débris de l'Etat Indépendant du Congo. Mais les circonstances leur furent contraires et leurs efforts pour annihiler l'influence du blanc dans l'Afrique centrale n'eurent pour résultat que de précipiter leur propre chute.

C'est ainsi que périt une puissance qui, bien que son existence propre n'ait jamais été indiquée sur nos cartes, n'en fut pas moins la redoutable rivale de l'Etat Indépendant du Congo.

E. C. M.

LA

CHUTE DE LA DOMINATION DES ARABES

DU CONGO

CHAPITRE I.

INTRODUCTION

Dans les limites de l'État indépendant du Congo tel qu'il fut constitué par le Congrès de Berlin, se trouvait un grand district souvent désigné sur la carte d'Afrique du nom de « Kassongo » ou de « Manyema »; sur cette région l'État Indépendant n'avait d'autre contrôle que celui exercé par Tippo-Tip, par Rachid et par un ou deux autres arabes officiellement nommés dans leur propre contrée pour agir au nom du nouvel État.

Une puissante organisation arabe était établie dans ce grand district en rapport constant avec Zanzibar par la route directe d'Ujiji et par d'autres routes passant au nord et au sud du Tanganika. Ce pouvoir arabe comprit que lorsque l'influence européenne serait suffisamment grande dans le bassin du Congo, un conflit entre les deux forces serait inévitable. Les Arabes prévirent également qu'en cas de succès, la plus grande partie du commerce de l'ivoire et du caoutchouc serait enlevée aux mains des mahométans, et qu'au lieu de continuer à prendre le chemin de Zanzibar ces produits descendraient par le Congo vers l'Atlantique. La grande contrée qui était leur territoire de razzias et de chasse aux esclaves serait ainsi perdue pour eux à tout jamais.

Prévoyant cela, ils choisirent bien leur moment, alors que l'État Indépendant n'était pas préparé à la guerre. Ils se flattèrent de

chasser un jour les blancs du bassin du Congo comme les mahdistes avaient autrefois chassé les Anglais de celui du Nil.

Le premier acte d'hostilité des arabes fut le massacre de l'expédition Hodister et des deux Européens installés dans les comptoirs fondés sur leur territoire; ils massacrèrent ensuite Emin Pacha, explorateur inoffensif, et qui, cependant, parcourait leur région sous l'égide d'un chef arabe puissant. Enfin, ils organisèrent une forte armée et attaquèrent l'expédition dont je faisais partie et dont l'objet était d'établir des stations dans le Katanga, district non soumis à leur influence. Si les Arabes avaient pu nous détruire, il leur aurait été ensuite bien facile de se rendre par la voie de terre jusqu'au Stanley-Pool.

Vers la même époque ils croyaient fermement que leur attaque de la station de Stanley-Falls aurait été couronnée de succès; ils auraient pu, dans ce cas, faire descendre le Congo par une autre colonne et leurs forces réunies n'auraient pas eu grand'peine à chasser les Européens : ils comptaient créer ensuite un vaste empire mahométan.

Comme on le verra dans les pages suivantes, une chance extraordinaire et une bonne direction furent les causes de nos premiers succès.

Avec une conscience parfaite de la gravité de leur situation, les mahométans combattirent jusqu'à la mort, revenant sans cesse à la charge, même lorsque tout espoir de succès était perdu; aussi cette campagne coûta un nombre incroyable de vies humaines.

Au lecteur non familiarisé avec l'histoire africaine, la campagne arabe paraîtra peut-être comme une curieuse petite guerre entre une douzaine d'officiers blancs et quatre cents noirs réguliers d'une part, contre environ deux cents chefs arabes renforcés par quelques centaines de leurs métis dirigeant des bandes nombreuses d'irréguliers. Mais il faut bien se convaincre que, contrairement à ce qui s'est passé dans le Soudan, les péripéties de cette guerre se sont déroulées dans une contrée fort peuplée dont les habitants, accoutumés à la guerre sauvage, prirent une large part à l'action ; de nombreux contingents changeaient constamment de parti suivant que l'un ou l'autre belligérant gagnait ou perdait en prestige. En se repliant sur le Tanganika, les Arabes réussirent à enrôler sous leurs bannières les hommes valides des différentes tribus des pays qu'ils traversaient. Ceci leur était d'autant plus facile que depuis trente ans leur influence était établie sans concurrence. Les Européens y

étant inconnus, les natifs crédules admettaient aisément les racontars des arabes sur nos prétendues cruautés envers nos subordonnés.

Si considérables que furent nos pertes et celles de nos alliés, celles des arabes les dépassèrent cependant de beaucoup, car elles furent estimées approximativement à 70,000 hommes.

Cette grande lutte marquera sans aucun doute dans les annales africaines.

Il est impossible de concevoir quelle aurait pu être l'influence sur l'avenir de l'Afrique d'un nouvel empire musulman, constitué dans le bassin du Congo. Maintenant que le pouvoir des arabes est écrasé dans l'Afrique centrale, il est difficile d'en prophétiser le résultat pour le pays.

Dans l'état actuel de nos connaissances en matière de colonisation il ne peut être question de l'établissement à demeure de blancs. Une connaissance plus approfondie des maladies des pays tropicaux et de leur traitement permettra peut-être un jour le peuplement de ces riches contrées par des Européens; mais en attendant des trafiquants à séjour limité, et une sorte d'occupation militaire, sont les seuls éléments qui y représentent la civilisation.

CHAPITRE II.

Arrivée à Banana. — Description d'une caravane. — Voyage de la côte vers l'intérieur. — Escarmouche avec les indigènes.

L'État indépendant du Congo très connu aujourd'hui (alors qu'il y a quatre ou cinq ans beaucoup en savaient à peine le nom) est, pour le définir sommairement, la contrée arrosée par le fleuve Congo et ses tributaires. Il s'étend depuis l'Atlantique jusqu'à la rive occidentale du Tanganika, et du 5e degré de latitude nord au 13e de latitude sud; tous les tributaires importants du Congo — sauf celui situé dans le district connu sous le nom de Congo français — sont compris dans les limites ci-dessus.

D'immenses étendues de cette région de l'Afrique centrale sont couvertes par la grande forêt du Congo. On peut dire qu'il n'y a que trois grandes forêts tropicales sur la terre : la forêt de l'Amazone, celle de l'Archipel malais et celle du Congo.

Entre la côte et le Stanley-Pool, sur un parcours d'environ 180 milles (1), le Congo coule entre des rochers élevés et forme des séries de rapides et de cataractes qui rendent la communication par eau absolument impossible avec l'intérieur. A partir du Stanley-Pool cette communication devient aisée, car du Stanley-Pool au Stanley-Falls il n'y a pas de rapides et les steamers franchissent aisément les mille milles qui séparent ces deux points. Presque tous les affluents du Congo sont navigables et quelques-uns d'entre eux sur un développement de plusieurs centaines de milles. On comprendra que si les territoires au voisinage immédiat de ces rivières sont bien connus, il n'en est pas de même de l'intérieur qui est complètement inexploré (2) à peu de distance de leurs bords.

---

(1) Le mille anglais = 1,609 mètres environ.
Le yard = 0m91 environ.
Le pied = 0m30 id.
Le pouce = 0m025 environ. (*Note du traducteur.*)

(2) Cette appréciation est exagérée, attendu que maintes expéditions ont parcouru l'intérieur. (*Note du traducteur.*)

L'existence de races et de pays inconnus, dans le bassin du Congo, exerce une curieuse fascination sur beaucoup de personnes. Dès mon enfance tout ce qui se rapportait au continent mystérieux m'intéressait et c'est ainsi que je pris la résolution d'en savoir plus long sur cet inconnu si jamais les circonstances m'en fournissaient l'occasion.

Cette occasion se présenta dans les conditions suivantes.

Mon ami le docteur Parke, de l'expédition de secours à Emin Pacha, m'avait souvent demandé si je ne serais pas désireux de me mettre au service de S. M. le Roi des Belges; après quelques stages dans divers hôpitaux, je suivis les conseils de mon ami. Je descendis à Netley le 26 octobre 1891 et, après une heure de conversation avec Parke, je partis pour Bruxelles la même nuit. Dès le lendemain j'acceptai une commission de médecin dans la force publique de l'État indépendant du Congo et arrivai à Banana, à l'embouchure du Congo, en décembre 1891.

*
* *

Étant donnée la réputation de la côte occidentale d'Afrique, l'entrée dans la crique de Banana n'est guère encourageante. La première chose que l'on remarque, c'est que la pointe de la langue de sable sur laquelle est bâtie la colonie est entièrement occupée par un cimetière très peuplé (1). Cependant, cette langue de sable, à peine élevée de quelques pouces au-dessus des hautes eaux, bordée de palétuviers et de lagunes du côté de la terre, a les lames de l'Atlantique de l'autre et est un bon sanatorium pour les Européens affaiblis par un séjour à l'intérieur.

Mon arrivée à Boma ne fut pas bien agréable durant quelques jours, car l'hôtel était rempli de voyageurs et je dus rester à bord du steamer qui m'avait amené; personne ne semblait préoccupé du soin de me loger. Les procédés de la douane me semblèrent également singuliers : un officier doit acquitter des droits sur ses armes, ses munitions et jusqu'à sur son revolver d'ordonnance.

---

(1) Ce cimetière, que l'on voit en entrant dans la crique de Banana, occupe l'extrême pointe sur laquelle est bâtie l'importante et ancienne factorerie hollandaise.

(*Note du traducteur.*)

Cependant, après un court séjour, des ordres me prescrivirent de me rendre à Lusambo, sur le Sankuru, et je pris le premier steamer en partance pour Matadi, tête de ligne de la route des caravanes vers le Stanley-Pool.

Le cours du Congo, du Stanley-Pool à Matadi, consistant en une série de cataractes sur un espace d'environ 300 milles, la route se fait à pied, mais bientôt on se servira du chemin de fer dont la construction est en bonne voie.

En aval de Matadi le paysage est magnifique : le puissant Congo, le deuxième fleuve du monde, doit, en cet endroit, se frayer un passage à travers une gorge à peine large d'un mille et connue sous le nom de « Chaudron d'Enfer »; quoique les steamers de mer remontent régulièrement jusqu'à Matadi, ils n'ont pas encore réussi à exécuter des sondages dans cette gorge. Aussi il arrivera certainement qu'un navire y brisera son avant ou ses machines et qu'une terrible catastrophe se produira : ce n'est qu'une affaire de temps.

Matadi, qui en langage indigène veut dire « pierres », est un plateau rocheux, nu et aride, où la chaleur est intense.

Après une semaine de stérile attente (pendant laquelle je n'avais ni maison, ni lit, ni tente et étais obligé de dormir dans mon manteau sous la verandah du commissaire de district), je reçus enfin, en compagnie de trois officiers morts depuis, une douzaine de porteurs pour mes bagages et nous nous engageâmes sur la route des caravanes.

Une caravane, comme l'on sait, est composée d'un certain nombre de personnes voyageant ensemble dans un but de confort et de protection; elle doit posséder l'équipement voulu et tous les articles reconnus indispensables pour assurer le succès de la mission qu'elle a à remplir. J'aurai souvent l'occasion de parler d'une caravane, et comme ma première ne réalisait pas du tout le type que j'en conçois, je vais décrire celle dont nous faisions partie quelques mois plus tard en quittant Lusambo pour le Katanga. Elle était composée comme suit :

D'officiers blancs avec leurs serviteurs, de porteurs de fusils et de colis, de soldats réguliers et d'un certain nombre de porteurs supplémentaires pour transporter les « extras » indispensables à la santé, au bien-être et à la satisfaction du personnel.

Les charges comprennent les vivres, l'eau, les munitions pour la caravane en route, ainsi qu'un matériel formant le but spécial de

l'expédition tel que celui destiné à la création de stations, à l'exploration, au commerce ou à la guerre. Presque toutes les expéditions dont j'ai fait partie comprenaient ces quatre éléments. Quelques spécialistes tels que charpentiers, forgerons, armuriers, tailleurs et cuisiniers ajoutent beaucoup au confort; il serait aussi à désirer que toute expédition dans l'Afrique centrale fût accompagnée d'un ou deux chasseurs de profession et d'une demi-douzaine au moins de bateliers.

Le commandant Dhanis a inauguré le système d'autoriser chaque soldat à se faire accompagner de sa ou ses femmes, et même les porteurs sont généralement suivis de la leur. C'est seulement par expérience personnelle que l'on peut se rendre compte de l'énorme avantage obtenu en laissant aux hommes toute liberté à ce sujet.

Parmi les plus indiscutables de ces avantages se trouve l'absence de querelle avec les natifs au sujet de femmes. L'ennui et le danger, qu'en dépit de la plus stricte discipline, les voyageurs africains connaissent sous le nom de « palabres de femmes », sont en effet évités lorsque les hommes sont accompagnés de leurs femmes. En route, les femmes soulagent considérablement leurs maris; elles aident à porter les vivres, les objets de couchage et de cuisine, voire même le fusil et les munitions; si la femme a elle-même une ou plusieurs servantes, le soldat n'en a que plus de confort.

Il faut bien considérer que chez les races dont je m'occupe, les femmes sont soumises aux travaux les plus durs, aussi ai-je rarement entendu citer le cas d'une femme préférant séjourner dans une station confortable à suivre son mari en route.

Dès l'arrivée au camp, chaque homme construit immédiatement un abri pour lui et sa famille; pendant ce temps la femme soigne pour le repas. Il en résulte que le personnel est convenablement logé et nourri et qu'il est à l'abri des intempéries.

A la fin d'une longue et fatiguante marche, il est presque impossible de veiller à ce que les hommes prennent soin d'eux-mêmes et c'est ainsi qu'en cas de mauvais temps leur santé s'altère rapidement. Si un homme devient malade en route, quoiqu'il puisse continuer à marcher, la première chose dont il se débarrasse est sa charge de nourriture qui forme souvent un colis lourd ou encombrant; il a toujours l'arrière-pensée de pouvoir le lendemain voler, emprunter ou mendier une nouvelle pitance.

L'emploi du système que je viens d'exposer procura à notre caravane un état sanitaire très remarquable. En certaine occasion, nous

fûmes en route sept mois avec quatre cents soldats et dix-huit cents âmes et durant ce laps de temps nous ne perdîmes pas une personne par désertion ou par maladie. L'expédition fit sept jours de marche à travers un district tout récemment razzié par des bandes arabes, où il fut impossible de trouver un atôme de nourriture et où nous ne rencontrâmes pas un être vivant, les habitants ayant tous été faits prisonniers ou massacrés. Les Arabes avaient, tout d'abord, exterminé le gibier, et les pigeons et les pintades, qui aiment le voisinage de l'homme, s'étaient envolées vers d'autres districts. Sachant ce qui nous attendait, la caravane s'était chargée de quantité de nourriture et les femmes portèrent volontairement des fardeaux souvent plus lourds que la moyenne de ceux des hommes.

*
* *

Les caravanes en Afrique marchent généralement à la file indienne, les sentiers n'ayant guère plus de dix pouces de largeur. Elles sont ordinairement précédées d'une forte avant-garde composée de soldats n'ayant que leurs armes et leurs munitions. Puis viennent les porteurs avec l'escorte, les femmes et enfin une forte arrière-garde. Les officiers blancs, avec leurs « gardes du corps », sont répartis dans la caravane qui parfois s'étend sur un espace de deux ou trois milles. L'officier commandant l'avant-garde doit parfois arrêter pendant vingt minutes la tête de la caravane lorsque le moindre obstacle, tel qu'un arbre tombé, doit être franchi.

Les troupes auxiliaires et indépendantes sont envoyées en avant et en cas de surprise elles doivent dégager la route afin de ne point porter le trouble dans les dispositions du gros de la caravane.

Avec l'arrière-garde marchent les porteurs supplémentaires et les prisonniers qui ont pour emploi de se partager les charges des hommes qui tomberaient malades.

La route elle-même mérite une description. Elle a rarement plus de dix pouces de largeur et nulle part cette largeur ne varie : que l'on traverse des forêts, que l'on monte ou descende des montagnes ou des flancs abrupts de rochers, elle présente toujours la même monotonie. Il est déjà bien pénible de suivre pareil chemin durant quelques heures, mais quand les heures deviennent des jours et les jours des semaines, on en arrive à considérer ce sentier comme son ennemi personnel.

Parfois, après avoir traversé une plaine sablonneuse brûlante et aride, avec quelques rares touffes herbeuses, si desséchées que les insectes mêmes les fuient, on arrive encore peut-être sur un terrain nu et rocailleux qui depuis des heures avait apparu dans le lointain comme une bande grisâtre et que l'interminable sentier quitte en dessinant une ligne jaune allant se perdre à l'horizon. Il se peut que vers le Nord une ligne bleue de montagnes soit visible ; bien que la course ait lieu vers le N.-E., vous savez que le sentier va tourner et franchir la montagne au point le plus élevé. quelque dure que soit la montée !

Si le sentier nous mène à travers une contrée fertile, il se contourne comme un serpent, forme des S et réussit à doubler la distance au village qui semblait très rapprochée une couple d'heures auparavant.

L'indigène hostile regarde, lui, ce sentier comme son ami : il y creuse des trous d'un pied de diamètre au fond desquels il place des piquets pointus ou des flèches empoisonnées, puis couvre le tout de feuilles poussiéreuses ; le porteur imprudent y pose le pied et est mis hors de service ou meurt. Un arbre tombé en travers de la route sert également à l'ennemi : il place une sagaie dans l'herbe ou la broussaille au delà, de telle façon que le premier homme qui veut franchir l'arbre est empalé.

Quand un homme meurt sur la route des caravanes, il n'est pas enterré ; on fait faire au sentier une légère boucle de deux ou trois yards autour du corps et le chemin reprend au delà, la partie où gît le corps restant à jamais abandonnée, car si une fois le sentier a quitté la ligne droite, il n'y revient plus.

N'importe quel obstacle se présente, ne fût-il qu'un arbre renversé, une roche ou un buisson épineux, toujours l'indigène le contourne, dût-il pour cela faire faire au sentier un détour parfois de plusieurs milles, pour arriver au côté opposé jamais très éloigné de l'obstacle.

Toutefois, le sentier semble ignorer l'existence des rivières et des ravins : quelle que soit la difficulté de les traverser, il se poursuit sur le bord opposé, ni plus large, ni plus étroit, parce que les rivières sont généralement guéables pendant la saison sèche, tandis qu'elles se passent en canot ou sur un pont pendant la saison des pluies.

*
* *

Mais revenons à notre voyage vers Lusambo.

Nous n'étions pas de longtemps en route que nous nous aperçûmes que quelque chose d'anormal avait dû se passer. Des corps en putréfaction étaient abandonnés dans le chemin à l'endroit où ils semblaient être tombés et des charges de toute espèce étaient placées entre les branches des arbres à quelques pieds à peine des cadavres des hommes qui avaient dû les poser là. C'est une coutume des porteurs indigènes au repos de fixer leurs charges dans la partie fourchue d'une branche d'arbre ou en s'aidant du bâton de six pieds qu'ils portent tous, de la soutenir contre quelque excroissance; de cette façon ils ne doivent pas se baisser pour soulever leur charge en se remettant en route.

Tout le long de la route vers Lukungu, station située à mi-chemin du Stanley-Pool, nous trouvâmes cet horrible état de choses. Plusieurs fois nous eûmes de la peine à avoir de l'eau, parce que des cadavres gisaient dans les rivières aux endroits de campement. Nous ne rencontrâmes personne pour nous donner des explications ni pour nous prévenir de l'état dangereux dans lequel se trouvait le district. A Lukungu nous trouvâmes qu'à cause d'une épidémie, que l'on disait de dysenterie, la communication avec la côte avait cessé, les indigènes refusant de traverser le district infecté. Cette épidémie s'était répandue comme la foudre parmi les caravanes à cause des habitudes de malpropreté des indigènes de ces districts spéciaux.

C'était de plus la saison des pluies, qui est aussi celle des tornades, et nous fûmes soumis à des épreuves peu agréables. Ayant été prévenu, je fis enfoncer les supports de ma tente environ six ou huit pouces plus profondément que d'habitude et je veillai méticuleusement au placement de chacun des piquets. Après avoir bien enfoncé les supports, la bande inférieure de la tente arrivait au sol et je la recouvris de terre pour avoir une extra-sécurité. Ayant aussi creusé dans le sol une rigole autour de ma tente et empilé mes bagages du côté le plus exposé, une tornade n'aurait détruit mon habitation qu'avec difficulté. Il n'en fut pas de même pour mes compagnons dont les tentes furent plusieurs fois, pendant la nuit, renversées et même projetées jusque dans les arbres voisins parce qu'ils avaient été trop paresseux pour surveiller eux-mêmes les détails dont je viens de faire l'exposé.

Après avoir voyagé quelque temps avec eux, je finis par me fatiguer de leur lenteur à accomplir les étapes. Je les quittai et,

prenant les devants, j'arrivai à Léopoldville le 7 février 1892. On y manquait de vivres et l'ordre avait été donné aux officiers d'aller à tour de rôle chasser l'hippopotame, afin d'approvisionner les troupes de viande fraîche. Ceci me parut rompre délicieusement la monotonie de la vie en station et je m'offris immédiatement en volontaire pour chasser n'importe quoi, n'importe où.

Il y avait eu malheureusement un ou deux accidents pendant la chasse à l'éléphant; et, pour cette raison, la chasse à l'hippopotame et à l'antilope était seule permise.

Ma première chasse à l'hippopotame, quoique ne méritant pas d'être narrée, servira à montrer les folies que peut faire un ignorant. Je campai sur un banc de sable près de la tête du Stanley-Pool, un endroit qui, je l'appris à mes dépens, était généralement un campement pour les indigènes. En m'y installant je trouvai qu'outre les chiques et les moustiques, ma tente était si infestée par la vermine que le repos fut impossible. Mes pagayeurs bangalas, quoique enveloppés d'une épaisse fumée entretenue à l'aide d'herbes humides jetées sur le feu, n'étaient guère mieux à l'abri que moi, et les claques nombreuses qu'ils s'appliquaient sur le corps pour en chasser les audacieux insectes devenaient irritantes à entendre.

Ne pouvant dormir, je pris la résolution de chasser à la clarté de la lune. Après une heure ou deux de pagayage silencieux, mes bangalas me firent entendre qu'ils connaissaient un îlot voisin fréquenté par les hippopotames et, faisant avancer la pirogue au milieu de la végétation de la rive, nous suivîmes une sente qui nous conduisit à un espace libre où l'herbe avait évidemment été foulée et broutée par les animaux : presque aussitôt je me trouvai, à vingt yards de distance, face à face avec deux hippopotames. Je n'avais qu'une « Mannlicher » avec ses cinq cartouches dans son magasin. Comme l'herbe foulée et brisée arrivait encore à hauteur de mes épaules, je n'eus aucune difficulté à contourner l'espace ouvert, ce qui me permit de viser, dans de belles conditions, l'animal le plus rapproché de moi. Je l'atteignis à l'épaule et une seconde fois à la tête, ce qui l'abattit. L'autre hippopotame, pendant ce temps, se dirigeait vers moi; je fis feu de nouveau et l'atteignis, me sembla-t-il, entre les deux oreilles; mais comme il continuait à s'avancer je tirai de nouveau : cette fois il fléchit sur les genoux mais se releva aussitôt. Cette pause me permit de sauter dans le sentier étroit par lequel j'avais passé, car il m'eût été impossible de me frayer un nouveau chemin à travers les herbes de dix à douze pieds de hauteur

et d'un pouce d'épaisseur; j'arrivai à l'entrée d'où je tirai ma dernière cartouche et courant dans l'étroite sente je sautai dans le fleuve pour regagner le canot qui s'était déjà mis en sûreté à quelque distance : pendant que je nageais dans le Congo, je me rappelai les crocodiles!

Je pris la première touffe de grands joncs que je pus saisir et, restant en place, je criai pour faire revenir le canot qui, enfin, me recueillit. Prenant une nouvelle provision de cartouches, nous retournâmes sur nos pas et nous vîmes le premier hippopotame mort, mais le second avait sans doute roulé dans l'eau à un endroit profond, car il n'était plus à voir. La grande quantité de sang répandue me prouva qu'il était mortellement atteint: je ne pus décider les hommes à m'accompagner à sa recherche, pour la raison qu'ils étaient suffisamment satisfaits à l'idée de pouvoir se gorger de la chair du premier.

Nous chargeâmes le canot d'autant de viande qu'il pouvait en contenir et prîmes le reste à la remorque jusqu'à Léopoldville. L'autre hippopotame fut retrouvé mort le lendemain, plus bas dans le fleuve.

Quand l'hippopotame est blessé sur terre, généralement il charge le chasseur, mais il est très facile de l'éviter lorsque l'on a un peu d'espace, parce qu'il tourne difficilement. Dès qu'il est alarmé, un hippopotame retourne à l'eau en suivant invariablement le chemin par lequel il est venu; c'est pour cela qu'il ne faut jamais fuir ou rester dans sa piste.

Il est imprudent d'approcher le gros gibier, surtout dans un espace resserré, avec un fusil de petit calibre tel que le « Mannlicher » quelque grandes que soient sa précision et sa pénétration, car son pouvoir *assommant* est presque nul. Dans mon cas particulier, le coup tiré à l'épaule du premier hippopotame traversa les deux omoplates et une côte n'y faisant chaque fois qu'un petit trou à travers lequel il eût été difficile de faire passer un crayon ordinaire. Ma seconde balle était entrée juste au dessus de l'œil droit et avait traversé la cervelle.

Il est très sûr, comme depuis j'en ai fait souvent l'expérience, de tirer le gros gibier à la tête, lorsqu'on chasse avec un fusil de petit calibre. Car, quoi qu'il soit peu probable que l'on abatte l'animal sur le coup, ses charges sont peu dangereuses étant irraisonnées à cause de l'état d'étourdissement dans lequel il se trouve.

L'usage du petit calibre pour la chasse au gros gibier est peu pra-

tique : on a constaté que le nombre des animaux blessés comparé à celui des animaux tués sur le coup est énorme. Pour ma part, j'eus, deux ans plus tard, l'occasion de tirer neuf balles de Mauser, toutes bien dirigées, sur un gros éléphant mâle; ces balles sont, à un demi-grain près, du même poids que celles de notre Lee-Metford : je ne réussis cependant pas à l'avoir et il s'enfuit à une allure rapide. La pauvre bête sera probablement allée mourir quelques heures après dans les profondeurs de la jungle.

Mon stage au Stanley-Pool, quoique parsemé de besognes parfois peu agréables, m'apprit cependant bien des choses qui me furent très utiles par la suite, car le docteur était généralement malade et je devais remplir ses fonctions. La station était mal approvisionnée et par conséquent les blancs et les noirs étaient fréquemment malades. Plus de la moitié des soldats noirs souffraient d'ulcères aux jambes et aux pieds et de plaies gangréneuses résistant à tout traitement. Dans la suite, j'appris que la cause probable de cet état de choses était le manque de sel : en effet, lorsque, quelques mois plus tard, nous nous trouvâmes dans le district du Lualaba, où le sel est abondant, nous ne constatâmes plus d'ulcères que chez les hommes arrivant de la côte. En différentes circonstances, des contingents entiers d'hommes affectés de ces ulcères nauséabonds nous furent envoyés sur le Lualaba et ils y furent guéris en moins d'un mois sans autre traitement qu'une large ration de sel donnée chaque jour avec leur nourriture.

* * *

Punir les infractions commises par les noirs est une chose excessivement difficile. Dans l'Etat du Congo les hommes ne reçoivent que des «*rations*» aussi longtemps qu'ils sont à l'intérieur, leur solde n'étant payée qu'à la côte, à l'expiration de leur terme de service; certaines avances sont cependant permises sur la solde et il est presque impossible de les supprimer en guise de punition, attendu que le peu de choses que l'on peut obtenir dans l'intérieur à l'aide de ces avances sont nécessaires à leur santé.

La prison, dans l'état actuel, est presqu'une impossibilité et l'usage de mettre les hommes à la chaîne n'est pas seulement destructif de leur santé, mais il est excessivement pernicieux et abominable et ne doit être appliqué qu'aux criminels dangereux. En effet, quand une demi-douzaine d'hommes sont enchaînés ensemble et doivent tra-

vailler, manger et dormir sans être jamais débarrassés de leurs fers pendant des semaines et des mois, leur santé disparaît naturellement. Le commandant Dhanis était si convaincu des mauvais effets de ce traitement qui rendait souvent un homme incapable de travail plusieurs mois après, qu'il a aboli, en fait, la mise à la chaîne dans son district.

*
* *

Durant mon séjour au Stanley-Pool, je m'arrangeais pour rester en bonne santé, d'abord en prenant beaucoup d'exercice, ensuite en me procurant un ou deux pigeons ou quelque autre petit gibier chaque jour. L'usage continu des conserves attaque le physique et un peu de nourriture fraîche prise chaque jour produit un effet extraordinairement favorable sur la santé du blanc sous ce climat.

La question des vêtements doit aussi être envisagée d'une façon plus sérieuse qu'elle ne semble l'être aujourd'hui.

Les vêtements de laine devraient toujours être portés et le soir un pardessus est indispensable.

Les blancs du Congo sont de plus en plus persuadés que l'établissement d'une maison ou d'une station sur une hauteur est toujours un danger pour la santé. Une maison bâtie en un endroit dominant le terrain environnant est exposée à tous les vents et la différence de température suffit à elle seule pour rendre malade l'homme qui revient le soir à un endroit frais ayant le corps surchauffé par le travail de la journée.

La comparaison entre la statistique des maladies et des décès dans les stations du Congo situées aux grandes altitudes et celle des stations bâties dans les vallées ou sur les bords des rivières, est absolument en faveur de ces dernières, en dépit de la théorie reçue sur la malaria.

Il semble y avoir peu de doute parmi ceux qui ont été au Congo concernant ce fait, que les Européens les mieux portants sont les officiers, les mécaniciens ou les ingénieurs employés à bord des steamers et des bateaux et cela malgré cette circonstance qu'ils vivent sur l'eau et passent leurs nuits amarrés à la rive, dans le voisinage immédiat de la forêt où ils doivent se procurer le combustible pour les vapeurs.

*
* *

Au commencement d'avril, des indigènes de l'intérieur tuèrent un des soldats de la station, et leur chef, appelant son peuple aux armes, attaqua un des chefs amis qui résidait à quatre heures de marche de Léopoldville, tuant ses deux fils et beaucoup de ses hommes. Une expédition dont je faisais partie, comprenant 150 hommes et deux officiers, fut commandée pour châtier le chef coupable. Les maraudeurs renonçaient à se défendre, et nous étions littéralement éreintés à la fin de la semaine à force de pourchasser un ennemi invisible, dont les villages, dès que nous en avions franchi les palissades, étaient toujours vides, quoique notre arrivée devant les défenses eût été saluée chaque fois par une volée de coups de fusil. Ils signalaient également leur présence pendant notre marche en nous tirant des coups de feu.

Tous les chemins étaient couverts de défenses composées de trous garnis d'un piquet effilé ou d'une flèche, la pointe en l'air; ces trous étaient dissimulés sous une feuille de bananier couverte de poussière ou de sable de telle sorte que rien ne les distinguait du sol environnant. Chaque buisson ou touffe d'herbes qui obstruait le chemin contenait une sagaie placée de telle façon que celui qui voulait franchir l'obstacle était inévitablement blessé.

Après une semaine de cet amusement nous retournâmes à Léopoldville nous demandant si nous n'avions pas, dans ce cas, souffert autant que l'ennemi, bien que nous ramenions un troupeau de chèvres et une grande quantité de volaille.

Tous les noirs qui nous accompagnaient étaient de jeunes recrues qui étaient terriblement effrayées d'entrer en contact avec ceux qu'elles appelaient les « nègres des bois ». Ils se refusaient d'abord à charger dans la jungle ou à tirailler par deux ou trois, et étaient effrayés de devoir s'écarter à une douzaine de yards en dehors de la colonne s'ils n'étaient accompagnés d'un blanc. Il est curieux cependant de constater combien rapidement ces hommes devinrent de bons soldats, lorsque quelques mois plus tard nous eûmes une guerre sérieuse avec les Arabes chasseurs d'esclaves.

CHAPITRE III

Cannibales Bangalas. — Montée dans les rivières Kassaï et Sankuru. — Arrivée à Lusambo. — Défaite, par le commandant Dhanis, de Gongo-Lutété, agent esclavagiste de Tippo-Tip. — Cannibales Basongos.

Le 29 avril je m'embarquais sur le *Stanley*, steamer de trente tonnes, à roue d'arrière, remorquant deux grandes allèges remplies d'hommes. Son équipage se composait de soixante Bangalas et de trois agents blancs.

Les Bangalas, gens très intelligents et rendant de grands services, sont en quelque sorte les kroo-boys de l'intérieur et sont grandement employés à bord des steamers. Ils disposent leurs cheveux bizarrement, laissant croître à longueur d'un pied une ou plusieurs queues de porc (tresses tirebouchonnantes) et empesant les tresses à l'aide de graisse, pour leur donner l'apparence de cornes.

Ils se coupent et recoupent aussi la peau depuis la racine du nez, vers le haut, jusqu'à la chevelure; la cicatrice ainsi formée est souvent d'un pouce de développement et ressemble à une crête de coq.

A bord, ils sont inappréciables.

Ils sont à la fois chasseurs, soldats et navigateurs. Lorsque le bateau approche de la rive pour amarrer, deux ou trois d'entre eux se jettent par dessus bord, et, cramponnés à la patte de l'ancre, filent le long du fond, dans plusieurs brasses d'eau, jusqu'à la rive et accrochent l'ancre dans les racines d'un arbre.

Mais ils sont cannibales, et de ce chef ils créent constamment des ennuis à l'autorité.

Comme je descendais des Stanley-Falls, reprenant le chemin de l'Europe, après deux ans d'absence, six hommes de l'équipage étaient aux fers à bord du bateau, pour avoir mangé deux des leurs pendant le voyage de montée aux Falls; le capitaine allait les remettre à la justice de Bangala.

Je n'assistai pas aux débats, mais le capitaine me dit que deux des hommes d'équipage étaient tombés malades pendant le voyage vers l'amont et avaient obtenu un ou deux jours de repos. Au jour de

ration suivant, ces deux hommes manquaient, et, en faisant des recherches, le capitaine apprit qu'ils étaient morts pendant la nuit et avaient été enterrés au rivage. Cette explication ne le satisfaisant pas et ayant éveillé ses soupçons, il visita le bateau et découvrit des quartiers humains fumés, dissimulés dans les coffres des six Bangalas qu'il allait en ce moment remettre aux autorités.

Léopoldville, en sa qualité de port principal sur le Haut-Congo, a constamment un grand nombre de ces Bangalas, allant et venant. On est obligé de maintenir une garde au cimetière, plusieurs cas d'enlèvement de cadavres ayant été prouvés à leur charge. Cette pratique en arriva à un moment à être si courante, que la peine capitale dut être requise comme seul moyen de la réprimer.

Les Bangalas m'ont dit eux-mêmes, lorsque, au cours de parties de chasse, je leur faisais des remontrances parce qu'ils se bornaient à briser les ailes et les membres du gibier blessé au lieu de le tuer sur-le-champ, qu'il valait mieux laisser l'oiseau languir, parce que cela rendait la chair plus tendre. Cela mettait en train la conversation au cours de laquelle ils expliquaient que, lorsque chez eux ils préparent une tête, le prisonnier ou l'esclave qui doit être la pièce de résistance a toujours les bras et les jambes brisés trois jours d'avance et qu'il est placé dans un courant ou une mare d'eau, enfoncé jusqu'au menton, la tête fixée à une perche pour l'empêcher de se suicider, ou peut-être de s'endormir et ainsi de se noyer. Le troisième jour, on le retire et on le tue, la chair étant devenue alors très tendre.

Quoique je ne puisse témoigner de science personnelle de la véracité de ces dires, je les ai entendus de divers narrateurs à des époques différentes et il est curieux de noter ce raffinement de cruauté qui leur fait briser toujours les pattes et les ailes, ou les bras, selon le cas, des oiseaux ou des singes avant de les tuer!

* * *

Durant ce voyage du *Stanley* nous stoppions chaque soir, et, mettant tout l'équipage et les soldats à terre, nous installions un campement. La moitié des hommes était employée à débiter le bois et à le mettre à bord avant 5 heures du matin, heure à laquelle nous reprenions le voyage.

Une chaloupe à vapeur, portant un lieutenant et ses hommes,

nous accompagnait. Cela avait été jugé nécessaire, parce qu'une maison de commerce, établie récemment sur le Kassaï, avait été brûlée et ses occupants massacrés par les indigènes.

Le 7 mai nous ancrâmes vis-à vis des restes carbonisés de cette factorerie, mais nous ne fûmes pas attaqués pendant la nuit.

Le jour suivant, toutes les troupes furent mises à terre et les opérations commencèrent dans le but de punir les natifs qui avaient commis le délit.

L'équipage bangala du steamer partit de son côté en canot et revint le même soir avec environ quarante autres canots et un grand lot des étoffes et des conserves qui avaient été enlevées lors du pillage de la factorerie. Ils ramenaient aussi avec eux quelques prisonniers et les têtes de ceux tués dans le combat.

Plus tard les troupes régulières revinrent; quelques soldats étaient blessés, bien qu'ils eussent vu peu d'indigènes.

Les Bangalas se montraient splendides pour ces sortes d'opérations. Ils paraissaient connaître d'instinct l'endroit où les natifs cachaient leurs canots dans les marais, et, en cas d'attaque, ils se déployaient immédiatement, chacun s'élançant individuellement à la poursuite d'un ennemi à travers la brousse, jusqu'à ce qu'il l'eût pris, ou, ce qui arrivait rarement, jusqu'à ce qu'il fût lui-même tué.

En deux ou trois jours, grâce aux Bangalas, nous réunîmes presque tous les canots (que nous brisâmes pour en faire du bois à brûler), et nous continuâmes notre route, laissant la chaloupe retourner au Stanley-Pool.

Presque chaque jour, lorsque, à cause des bancs de sable ou d'autres obstacles, nous devions nous rapprocher de la rive, nous reçumes des coups de feu des indigènes qui, cependant, ne paraissaient avoir que peu de fusils; quant à leurs flèches, elles avaient généralement une portée insuffisante ou se plantaient dans le toit du steamer, et ainsi personne ne fut blessé.

La nuit, les coupeurs de bois furent plusieurs fois attaqués, ou bien eurent leurs haches enlevées par les natifs qui étaient à l'affût de tout ce qui pouvait être dérobé.

* * *

Durant notre montée du Kassaï, un jour, à midi, l'air fut soudainement obscurci par des chauves-souris en si grand nombre que l'équipage du steamer en abattit avec des bâtons. Sur chaque arbre,

dans les îles et sur les rives, les chauves-souris ne cessaient de se poser, puis de s'envoler à nouveau au moindre bruit, par exemple au craquement d'une branche sous leur propre poids. Je mesurai quelques-unes d'entre elles et trouvai que, en moyenne, elles avaient de dix-huit pouces à deux pieds six pouces d'envergure.

Les serviteurs du bord et les hommes d'équipage en mangèrent, déclarant que c'était un très bon régal.

Une autre fois je vis, près des Stanley-Falls, des myriades de chauves-souris se dirigeant d'un même vol. J'en avais vu également des quantités sur le Loualaba.

Tout le district du Kassaï abonde en gibier : éléphants, buffles, antilopes et cochons dans la forêt et les marais; hippopotames, crocodiles et oiseaux de tous genres, snr les îles et les rives ou dans la rivière elle-même.

A cette époque — 18 mai 1892 — il n'y avait pas d'autres stations sur le Kassaï; maintenant on en compte plusieurs douzaines sur cette rivière et ses tributaires.

Les indigènes sont devenus accueillants et apportent aux factoreries de grandes quantités de caoutchouc, que l'on trouve partout dans la forêt

A Benabendi, à l'embouchure du Sankuru, nous stoppâmes une couple de jours. Un Français qui y était établi y faisait des affaires renommées en ivoire et en caoutchouc.

Le Sankuru n'est large que d'un demi-mille à un mille, mais est très profond, avec un courant lent. A tout point de vue il diffère du Kassaï, car il a peu d'îles et ses rives sont garnies de forêts jusqu'au bord de l'eau.

Les hippopotames sont rares, et tous les autres gibiers, à l'exception des singes, sont, à cause de l'épaisseur de la forêt, invisibles; comme il n'y a pas d'îles ou d'espaces ouverts sur les rives, les oiseaux aussi ne se voient pas davantage.

En un point du Sankuru, j'observai une petite espèce d'hippopotames en un troupeau de vingt trois bêtes; aucun n'était plus grand qu'une vache d'Alderney. Quelque temps après, dans le district du Lualaba, je vis un troupeau de dix-sept de ces petits hippos. Pour ceux qui sont au courant des habitudes de ces animaux, il est impossible de supposer que ce pouvaient être les jeunes hippos réunis en bande, et l'on doit conclure qu'ils sont d'une espèce non encore décrite.

Ils étaient beaucoup plus grands que l'hippopotame de Libéria, de

petitesse connue, mais n'atteignaient pas la moitié de la taille de l'hippopotame commun.

En ces deux occasions, j'aurais pu aisément en tirer quelques-uns, mais comme, sauf une grande chance, j'aurais été dans l'impossibilité de les repêcher, je m'abstins de tirer, espérant les rencontrer en des circonstances plus favorables.

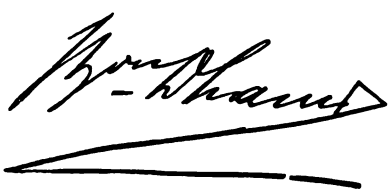
A la montée du Sankuru nous nous trouvâmes toujours attendus, le steamer ayant été signalé deux ou trois jours à l'avance. Rendus à destination, nous trouvâmes que toute la population indigène de Lusambo avait, depuis une couple de jours, appris que nous arrivions. Ici, comme partout en Afrique, les natifs ont un système si parfait de télégraphie ou de signaux à l'aide de leurs tambours, qu'ils peuvent faire toute communication aussi loin que porte le son de l'instrument, c'est-à-dire souvent à plusieurs milles. Comme l'information est ordinairement répétée par tous les tambourineurs qui l'entendent, toute une région connaît un événement très peu de minutes ou d'heures après qu'il s'est produit.

Ce système de télégraphie est très intéressant. Quoique les différentes tribus et parties de tribu aient leurs codes spéciaux de signaux, il semble donc qu'un code compris de tous doive exister, car, si l'on interroge un tambourineur au sujet d'un signal d'un autre chef, il répond souvent qu'il n'a jamais entendu ce tambour particulier, sinon il le connaîtrait.

Grâce à l'emploi de ces tambours, nous pouvions, dans les camps, nous tenir en communication constante, jour et nuit, avec nos alliés et les indigènes, à plusieurs milles à la ronde. Chaque soir, l'un ou l'autre des nôtres s'amusait à faire résonner une injure à l'adresse de l'ennemi; une réplique piquante du camp hostile ne se faisait jamais attendre.

Parfois un amical bavardage s'établissait, un parti disant à l'autre des nouvelles de leurs familles respectives, quelle nourriture ils avaient eue et combien d'heures les chefs avaient dormi ce jour-là. L'instinct indigène de vantardise et d'exagération devenait généralement le trait prédominant de ces causeries à distance et la conversation dégénérait presque invariablement en un concours de mensonges, chaque tambourineur essayant de surenchérir sur le dernier message de son interlocuteur.

Chaque événement était si bien connu dans les deux camps, que la moindre petite nouvelle surprise par l'un de nos domestiques se répandait immédiatement à travers tout le camp arabe.



Notre arrivée à Lusambo fut le signal d'une réjouissance extraordinaire, car non seulement nous apportions les plus fraîches nouvelles de la côte, mais nous étions aussi porteurs des seules lettres qui eussent été reçues depuis sept mois.

Je fus cordialement accueilli par de Wouters et de Heusch, deux des plus charmants hommes que j'aie rencontrés dans l'État Indépendant du Congo.

Quelques heures après notre arrivée, le commandant Dhanis apparaissait, venant d'achever avec grand succès une petite campagne contre un agent esclavagiste de Tippo-Tip, Gongo Lutété.

Il ramenait avec lui plus de deux mille prisonniers de guerre et esclaves affranchis. Une fête, trois jours durant, célébra le retour victorieux du commandant.

A la fin de cette période de réjouissances, la majeure partie de la station figura à ma liste des malades. Il y avait aussi des cas sporadiques de variole dans l'agglomération et je vaccinai quelques centaines de gens avec du vaccin que j'avais apporté d'Europe; malheureusement il ne prit sur aucun.

Après la défaite de Gongo Lutété par Dhanis et Descamps, les chefs arabes des Stanley-Falls déclarèrent se désintéresser de cette affaire, répondant aux demandes officielles d'indemnité qu'ils n'étaient pas responsables pour Gongo Lutété, lequel avait agi sans eux, et que les représentants de l'État Indépendant du Congo pouvaient prendre l'attitude qui leur conviendrait.

Avec nous était arrivé d'Europe l'ordre de former le plus tôt possible une grande expédition pour explorer le Katanga; aussi nous nous étions empressés d'exercer des hommes, de trier les magasins et de préparer des charges pour une caravane de quatre cents hommes, pendant un an. Aucune charge ne pouvait excéder le poids de 40 livres, afin de supprimer autant que possible les traînards, si fréquents dans les caravanes surchargées.

Le 5 juillet, précisément comme nous étions prêts à nous mettre en route, un de nos hommes les plus énergiques, nommé Smith, mourut subitement et deux autres hommes furent pris de fièvre hématurique. Ceci mit la station en tristesse et arrêta le travail pendant quelques jours.

Ce fut à cette époque que le commissaire du district découvrit qu'un trafic régulier d'hommes se poursuivait; les gens de l'amont — les Basongos — qui sont eux-mêmes cannibales, étant accoutumés

de vendre des esclaves et des enfants en aval, aux Basongos-Menos, comme provision de bouche.

En conséquence, le commissaire ordonna aux sentinelles surveillant la rivière de capturer ou d'attaquer à coups de fusil tout canot descendant la rivière avec des enfants à bord. En ayant capturé quelques-uns, il réussit à arrêter ce trafic.

Quelques gens appartenant à Pania-Mutombé (le chef des dites tribus d'amont) accompagnaient le commandant dans l'attaque de Gongo-Lutété. L'un d'eux prenant son poste de factionnaire de nuit et ayant tiré sur un homme, vint rendre compte de ce qu'il avait fait, après avoir envoyé un tiers pour apporter le mort. Lorsque le cadavre apparut, le factionnaire constata, à son étonnement, qu'il avait tué son propre père.

Il se rendit immédiatement auprès de Dhanis et lui exprima ses regrets d'avoir tué l'auteur de ses jours, et que c'était une dure aventure parce qu'il ne pouvait manger le cadavre. Le commandant lui donna ordre d'enterrer le corps décemment, mais découvrit plus tard que, bien que l'homme ne voulût pas consommer lui-même les restes paternels, il les avait remis à ses camarades pour être mangés.

La même semaine, un jeune chef basongo se présentait au commandant pendant qu'il dînait dans sa tente, et lui demanda son couteau à prêter, ce que, sans plus réfléchir, le commandant lui accorda. Il disparut immédiatement derrière la tente et coupa la gorge à une fillette esclave lui appartenant; il s'occupait à la cuire lorqu'un de nos soldats le vit et signala ce qui se passait. Ce cannibale fut mis aux fers, mais quelques deux mois plus tard je le trouvai dans un état si misérable que, craignant de le voir mourir, je lui rendis la liberté en le mettant sur ses gardes. A peine une quinzaine s'était-elle écoulée qu'il était ramené par quelques-uns de nos Houssas qui rapportèrent qu'ils mangeait les enfants dans nos cantonnements et aux environs. L'homme avait un sac suspendu autour du cou ; on le visita et on y trouva un bras et une jambe de jeune enfant. Comme trois ou quatre enfants avaient disparu cette quinzaine là sans qu'il y eût eu de décès parmi eux au camp, ce fut un témoignage considéré comme suffisant contre lui et il fut amarré et tué, seul remède pour un pareil incorrigible.

Peu de temps après, un groupe de prisonniers de guerre recourut à la désertion, et comme nous avions découvert dans quelle direction ils s'étaient enfuis, nous demandâmes au grand chef de la région

qu'ils nous fussent remis. Il répondit que, à l'exception d'un seul prisonnier, tous avaient été mangés, et envoya à leur place trente-trois esclaves. Celui qui revint fut reconnu comme étant un petit boy-domestique de mon service qui s'était laissé inciter à fuir par quelques-uns des déserteurs. Par une heureuse chance, cependant, il avait trouvé un ami dans le village, et avait été le seul du groupe qui ne fût pas mangé. Les récits de ce qu'il avait vu en cette occasion étaient vraiment écœurants.

Des prisonniers et des serviteurs m'ont souvent parlé ainsi : « Nous voudrions de la viande; nous savons que vous n'avez pas assez de chèvres et de poules pour pouvoir nous en céder quelques-unes, mais donnez-nous cet homme (ils désignaient quelqu'un de leur groupe); c'est un gaillard paresseux et vous ne tirerez rien de bon de lui, ainsi vous pouvez bien nous le donner à manger. »

La question du cannibalisme en Afrique a été très peu discutée; les grands voyageurs, tels que Livingstone, Cameron, Stanley et Wissmann, ont souvent, dans leurs ouvrages, rapporté simplement le fait que les peuples qu'ils avaient rencontrés étaient anthropophages, mais tout détail ou toute constatation des causes afférentes à ce fait ont ordinairement été omis.

Comme ils voyageaient à travers un continent inconnu, accompagnés par des hommes d'une ou plusieurs races étrangères, ils n'étaient naturellement pas en contact intime avec les peuples dont ils traversaient le pays, peuples qui, lorsqu'ils ne sont pas précisément hostiles, se tiennent en un état de neutralité armée. Aussi loin que j'ai pu le découvrir, presque toutes les tribus dans le bassin du Congo sont ou ont été cannibales; et parmi certaines d'entre elles, la coutume est en voie de s'établir.

Des races qui jusqu'en ces derniers temps ne paraissent pas avoir été cannibales, bien qu'habitant une région entourée de races anthropophages, ont, par l'accroissement de leurs relations avec leurs voisins, appris à manger de la chair humaine; car, depuis l'entrée des Européens dans ce pays, de plus grandes facilités de voyage et une plus grande sécurité pour les voyageurs se sont établies. Autrefois les gens qui s'écartaient de leur propre entourage jusque parmi les tribus environnantes étaient tués et mangés, et ainsi ne revenaient pas parmi les leurs les éclairer en leur montrant que la chair humaine était un article de bouche.

Peu de temps après l'établissement de la station de l'Equateur, les résidents découvrirent qu'un trafic humain était pratiqué sur une

grande échelle par les natifs de la région entre cette station et le lac Tumba. Les plus hardis de ces natifs étaient les tribus d'Irébu, dont la coutume était de remonter la rivière Lulongo en grandes bandes armées, et de razzier les indigènes riverains. Ceux-ci, quoique formant une race robuste et bien bâtie, n'étaient pas gens à se battre. Lorsque les razzieurs avaient réuni un nombre suffisant de prisonniers pour remplir leurs canots, ils redescendaient dans le Congo, et conduisaient leurs prises dans l'Ubanghi où ils les vendaient aux natifs comme viande de boucherie.

Aujourd'hui encore, quoique depuis l'établissement des stations de l'Etat ce trafic ait été coupé, il est presque impossible pour les steamers remontant l'Ubanghi d'acheter de la viande. Les capitaines des steamers m'ont souvent assuré que, toutes les fois qu'ils essayaient d'acheter des chèvres aux natifs, des esclaves leur étaient demandés en échange et que les natifs souvent venaient à bord avec des pointes d'ivoire ou d'autres produits dans l'intention d'acheter un esclave, *se plaignant de ce que la viande était devenue maintenant rare chez eux*.

A en juger d'après ce que j'ai vu de ces peuples, ils semblent possédés de la passion de manger de la chair humaine; et bien que ce puisse être un goût acquis, il n'y a pas le moindre doute dans mon esprit qu'ils préfèrent la chair humaine à toute autre. Durant tout le temps que je vécus parmi les races cannibales, pas une seule fois je ne constatai qu'ils mangeassent aucune espèce de chair crue; invariablement ils la font bouillir, rôtir ou la fument. Cette coutume de fumer la viande pour la conserver nous aura été très utile à nous-mêmes, parce que nous étions souvent sans viande pendant de longues périodes. Nous ne pouvions, néanmoins, jamais acheter de la viande fumée sur les marchés indigènes, vu l'impossibilité d'être certains que ce n'était pas de la viande humaine.

La préférence des différentes tribus, plutôt que des différents individus d'une tribu, pour les diverses parties du corps humain, est intéressante. Les uns coupent de longues tranches de chair dans les cuisses, les jambes ou les bras; les autres préfèrent les mains et les pieds; et, bien que la grande majorité ne mangent pas la tête, j'ai rencontré plus d'une tribu qui préférait la tête à toute autre partie. Presque toutes emploient quelque partie des intestins en raison de la graisse qui s'y trouve; car même les sauvages de l'Afrique centrale reconnaissent, d'accord avec nos propres cuisiniers, que la graisse,

sous une forme quelconque, est un ingrédient nécessaire aux différents plats.

Pendant la guerre dans laquelle nous fûmes engagés pendant deux années durant, avec les énormes foules qui suivaient nos camps, nous recueillimes peut-être les seuls avantages qu'on pourrait attribuer à cette répugnante coutume. Dans la nuit qui suivait une bataille ou l'assaut d'une ville, ces loups humains s'emparaient de tous les morts, ne laissant même rien pour les chacals, et ainsi nous sauvaient, sans doute, de plus d'une épidémie.

Un homme qui veut ouvrir les yeux n'a pas de difficulté à reconnaître, par les horribles restes qu'il est obligé de dépasser sur le chemin, quelles gens l'ont précédé sur la route ou sur le champ de bataille; — avec cette différence : que sur un champ de bataille, il trouvera, abandonnées aux chacals, ces parties que les loups humains n'ont pas trouvées à leur goût; au lieu que sur la route — généralement près des feux de campement couvant sous la cendre ou bien des places noircies indiquant où il y a eu du feu — sont les os blanchissants, rompus et brisés, qui forment les restes de ces répugnants banquets.

Cela forme un journal de route que « celui qui voyage peut lire » s'il connaît les habitudes de ces peuples.

CHAPITRE IV.

Propositions de paix et d'alliance avec les forces de l'Etat de la part de Gongo-Lutété. — Visite à Gongo-Lutété dans sa capitale N'Gandu. — Les nains de la forêt.

Le 19 juillet, Gongo-Lutété nous avait fait connaître qu'il nous envoyait des ambassadeurs avec un important présent, dans l'espoir de faire la paix. de Wouters et moi reçumes l'ordre de nous mettre en route pour nous porter à leur rencontre. A cet effet, dès 5 heures, le matin suivant, nous partions dans un grand canot, vers l'amont de la rivière. Notre canot était particulièrement bon et du modèle ordinairement employé par les Bakubas, riverains du Sankuru, qui ne sont pas des nomades, mais une belle race de commerçants et de cultivateurs. Le canot était à fond plat, avec des bordages d'environ dix pouces de haut, effilé à l'avant et à l'arrière. Les pagaies employées par les Bakubas ont environ neuf pieds de long, sont bien faites et beaucoup d'entre elles sont garnies d'une petite pomme à l'extrémité supérieure tenue en main.

Tout en pagayant, ces gens de la rivière chantent; ils portent un pied en avant en donnant le coup de rame, puis ramènent ce pied en arrière en faisant l'effort, le tout avec la plus parfaite cadence.

Un canot ordinaire peut contenir dix pagayeurs; exceptionnellement nous en avions vingt-deux, parce que le canot était particulièrement grand.

Nous arrivâmes à Pania-Mutombe à la tombée du second jour; bon village d'environ 3,000 habitants, très riche et formé de belles allées droites; les huttes sont carrées, mais elles ont des toitures de la forme ordinaire des ruches. Ces huttes, plus grandes qu'ailleurs, ont de trente à quarante pieds de haut et quinze pieds carrés de surface

Les seules dispositions sanitaires dont pouvait se prévaloir le village consistaient en un troupeau de porcs, qui étaient mis en liberté le matin et le soir pour faire le service de la voirie.

Tout malade trépassant, et parfois avant le trépas, j'imagine, est jeté à la rivière qui coule en front du village. Ceux qui meurent de mort violente sont généralement mangés.

Nous trouvâmes ici cinq envoyés de Gongo dans un grand état de nervosité, ne sachant pas comment nous allions les recevoir. Ils montrèrent leur courage en venant à nous spontanément, poussés, bien entendu, par la crainte de la mort qui les attendait s'ils étaient retournés vers leur chef sans avoir entièrement réussi dans leur mission. Ils avaient apporté avec eux, comme présent, un peu d'ivoire et un troupeau de chèvres, disant que Gongo avait été maltraité par les Arabes, et que, ayant été battu chaque fois qu'il avait attaqué les forces de l'Etat, il s'était maintenant décidé à se soumettre; si cela lui était accordé il désirait devenir notre ami et notre auxiliaire. Cette déclaration nous satisfit et nous expédiâmes les envoyés avec leurs présents et une forte escorte à Lusambo.

L'escorte était nécessaire pour protéger les envoyés contre nos propres alliés indigènes, qui étaient loin d'aimer les gens de Tippo-Tib, dont les habitudes de razzia étaient connues partout.

de Wouters et moi, nous retournâmes à Lusambo par eau.

Les propositions de Gongo étaient si favorables que ses émissaires, aprés avoir été bien fêtés à Lusambo, lui furent renvoyés avec des présents et la promesse que nous irions le visiter et régler les termes définitifs de l'accord. Immédiatement aprés, deux officiers furent envoyés avec une bonne escorte pour visiter Gongo.

Le commandant décida que l'on ne se mettrait pas en route avant quinze jours, car ce nouvel arrangement avec Gongo-Lutété avait bouleversé beaucoup de ses plans.

A cette époque, nous découvrîmes qu'un féticheur, ou « rebouteur », opérait dans le voisinage immédiat de Lusambo, empoisonnant des gens de la région; plusieurs cas suspects parmi notre propre monde décidèrent le commandant à l'arrêter. Il fut mis en jugement, à la grande surprise des indigènes qui arrivèrent par centaines, curieux de voir ce qui allait nous arriver pour être intervenus dans ses affaires. Ayant été reconnu coupable, il fut condamné par le tribunal à recevoir le fouet.

Toutefois, avant que l'arrêt ne fut mis à exécution, le commandant lui dit publiquement qu'il pouvait au préalable « *faire fétiche* » (1), afin de ne rien sentir de la punition. Il répondit qu'il n'avait rien pour « *faire fétiche* », son matériel se trouvant dans sa case. Quelques hommes furent donc envoyés au village et revinrent

(1) User de sa puissance magique.

avec la case elle-même et tout ce qu'elle contenait. On mit alors le féticheur dans sa hutte et on lui accorda une demi-heure pour « *faire fétiche* », après quoi il fut retiré et publiquement fouetté. Ses cris perçants eurent tôt fait de convaincre la multitude assemblée que « *le fétiche* » de l'homme blanc était plus fort que celui du féticheur et lorsqu'ensuite il fut rendu à la liberté, nous dûmes lui donner une garde pour le protéger contre les indigènes qu'il avait si longtemps tyrannisés et qui voulaient, en retour, le mettre en pièces.

Le jour suivant se produisit une tornade accompagnée de grêle; quelques grêlons étaient de la grosseur d'un œuf de poule. La grêle est chose très rare dans ces pays, car nombre d'indigènes déclaraient qu'ils n'en avaient jamais vue auparavant; aussi les indigènes supposèrent que c'était là une vengeance dirigée contre nous par le féticheur, parce que nous étions intervenus dans ses affaires. Mais, comme nous nous étions tous précipités pour ramasser les grêlons avec lesquels nous fîmes des boissons glacées, cette impression se dissipa bientôt, les natifs constatant nettement qu'il n'était pas bon de « *faire fétiche* » contre l'homme blanc qui se contentait de manger le fétiche du noir.

Lusambo avait la chance de posséder un troupeau, à demi sauvage, de bêtes à cornes, dont les taureaux avaient pu être dressés sans grande difficulté à nous servir de montures. Pour cet usage, ils sont très utiles parce que leurs énormes cornes leur permettent de passer à travers les herbes épaisses ou la brousse légère avec une aisance relative. Ils ne sont pas du tout effrayés devant les endroits marécageux, mais s'y engagent sans hésitation et s'y débrouillent parfaitement.

Le 18 août, je me mettais en route avec le commandant pour une expédition de visite à Gongo Lutété et à Lupungu, sur la route du Katanga, dans le sud. Le jour suivant, ayant traversé le Sankuru, je fis ma première expérience de voyage dans la grande forêt.

C'est, en dépit des mille difficultés qu'on y rencontre de toutes parts, un élément d'attraction incomparable qu'un voyage en forêt tropicale, quoique, peut-être, le principal plaisir consiste à en voir arriver la fin.

Un grand silence plane sur toute chose et semble augmenté encore par les extraordinaires et inexplicables bruits qui le rompent par intervalles, mélangés à ceux plus familiers, tel que l'aigre cri

du toucan, le babil d'un singe quelconque, le craquement d'une branche ou la chute d'un arbre.

En dépit de ces bruits étranges, le silence de la forêt est oppressif et produit par lui-même une telle contrainte que les membres de l'expédition parlaient généralement en chuchotant ou à voix basse et que le plus léger bruit aux abords de la route suivie faisait instinctivement tourner la tête à chacun.

Il paraît y avoir absence complète de vie partout; pas de vol d'insectes, pas de gazouillement d'oiseaux, alors que partout ailleurs chaque brin d'herbe, chaque pouce de terrain, offre une exubérance de mouvement.

Une impression de lourde humidité qui pénètre toutes choses n'est atténuée par aucune autre sensation, par aucune brise même, car dans la forêt tropicale un vent très violent est seul appréciable. Durant des milles et des milles rien que des verts sombres et bruns qu'aucune fleur ne relève, qu'aucun chant d'oiseau n'anime.

Rien de la vie, des merveilles florales, de la splendeur tant chantée des forêts tropicales. On a dit que ces choses pouvaient être vues du haut des arbres, à une centaine de pieds ou plus au-dessus de nos têtes; mais bien qu'en plusieurs occasions j'aie gravi des éperons rocheux s'élevant au-dessus de la forêt, en pleine lumière solaire et commandant de haut les cimes des arbres, et que de là j'aie observé des heures entières l'ondulante mer verte, la même monotonie de couleurs et d'absence de son se retrouvait au-dessus de nous tout comme dans les profondeurs du bas.

De temps à autre un toucan solitaire ou une bande de pigeons verts passaient, mais cela même ne pouvait se voir que le soir ou le matin.

Çà et là, peut-être à une distance d'un demi-mille, la cime d'un arbre se montrait entièrement recouverte de fleurs, ordinairement de couleur blanc sale et parfois un arbre aux feuilles écarlates donnait aussi, à distance, l'impression de fleurs. Ces notes colorées étaient donc si rares que l'on peut à peine dire qu'elles relevaient l'uniformité du vert sombre s'étendant de chaque côté du chemin, aussi loin que portait la vue.

Le campement en forêt inspire la mélancolie. Chaque objet est humide et le seul bois qu'on puisse brûler est une branche ou un tronc d'arbre mort récemment, duquel un demi-pouce ou un pouce d'épaisseur de pourriture humide doit d'abord être enlevée.

Les habituelles manifestations joyeuses de la vie de camp ne se

montrent pas et chacun se meut quasi silencieusement, les nombreuses couches superposées de végétaux en décomposition amortissant tout bruit sous les pas. Les porteurs et les soldats restent étendus autour des feux et ne rient, ni ne babillent, ni ne chantent comme à l'ordinaire.

*
* *

Nous arrivâmes au village de Pania-Mutombe le 24 et y remîmes notre caravane en état.

En réponse à notre demande d'envoyer cinquante hommes avec nous pour nous servir de guides ou de porteurs supplémentaires, Pania-Mutombé souleva d'abord de nombreuses difficultés, mais finit par déclarer qu'en payant nous pourrions nous entendre. Il en résulta que le commandant acheta soixante-trois esclaves à raison de deux tasses de perles blanches chacun. Quelques-uns de ces hommes s'enfuirent dans la suite, mais beaucoup d'eux se transformèrent et devinrent de bons soldats lorsqu'ils eurent apprécié tout le prix de la liberté.

Cependant, une des choses les plus ardues à comprendre pour un esclave nègre ordinaire c'est le mérite d'être libre. Sa puissance de raisonnement ne paraît pas dépasser ceci : « Si je suis libre et si je n'ai pas de travail, qui se chargera de me nourrir? Tandis que si j'ai un maître, c'est lui qui me procurera du travail, et s'il n'y en a pas, c'est encore lui qui me nourrira quand même. »

En traversant le Sankuru, nous marchâmes pendant cinq jours à travers une région déserte où il fut très difficile de ravitailler la caravane, mais comme nous avions été avertis, les hommes et les femmes qui les accompagnaient avaient autant de vivres avec eux qu'ils en pouvaient porter; nous fîmes donc la traversée de ce désert dans un confort relatif et nous arrivâmes au village de Mono-Kialo le 1er septembre.

Mono-Kialo était un sous-chef de race baluba; le grand chef était Lupungu, à quatre jours de marche vers le Sud; nous le visitâmes dans la suite.

Les Balubas forment une race belle, saine, industrieuse; les produits de leur industrie se rencontrent à des distances considérables de leur propre région; ils sont cultivateurs, forgerons et tisserands; leurs étoffes sont la monnaie employée par une grande partie des établissements arabes vers l'Ouest.

Il semble qu'ils n'ont pas toujours été cannibales et même aujourd'hui les hommes seuls mangent les ennemis qui tombent dans les combats. Tous les Balubas, tant hommes que femmes, ont les dents limées et appointées, mais quoique cet usage soit considéré comme propre aux races cannibales, j'ai observé que ce n'est nullement une coutume invariable et que beaucoup de tribus cannibales avérées ne présentent pas cette particularité.

Les femmes balubas sont très gracieuses, aimables, gaies, ingénieuses. Les Balubas, les femmes plus spécialement, ne sont pas plus noirs que les Egyptiens. Ils ont les traits très beaux, à l'exception du nez, qui est camus; cependant ils ont le nez plus proéminent et sa partie supérieure plus prononcée que d'ordinaire chez les races négres. Les lèvres sont minces et bien formées, la face est ovale et les yeux sont grands et brillants.

La plupart des femmes de la race baluba emploient un fard pour teindre les lèvres, comme le font nombre d'Européennes; toutefois, cette coutume ne leur est pas absolument particulière, car on la retrouve au Congo partout où a pénétré l'influence arabe. Leurs nombreuses qualités et leur réputation de bonne moralité font qu'elles sont très recherchées par les Arabes et même par les chefs indigènes pour leurs harems.

Un autre point qui me frappa parmi les Balubas habitant la zone d'influence arabe, était leur extrême propreté corporelle; un bain complet, une demi-douzaine de fois par jour, était la régle plutôt que l'exception.

Parmi la plupart des indigènes de ces districts existe la coutume d'unir les jeunes garçons et les jeunes filles dès l'âge de sept, huit ou neuf ans, bien qu'il soit indiscutable que les négres soient une race à la fois vigoureuse et prolifique.

Les femmes sont entre deux âges à quatorze ou quinze ans et les hommes, à l'exception des chefs, n'atteignent pas l'âge mûr, les accidents mortels parmi ces tribus sauvages étant si communs qu'un homme est ordinairement tué avant qu'il soit arrivé au terme du printemps de la vie.

Pendant que nous prenions un repos d'une couple de jours au village de Mono-Kialo, deux grands présents nous furent remis, l'un de Gongo-Lutété et l'autre de Lupungu; chacun de ces chefs nous demandait de le visiter d'abord. Comme le présent de Gongo-Lutété était le plus riche, le commandant tourna vers le Nord-Est pour lui faire la première visite.

Notre marche, pendant quelques jours, se déroula à travers de vastes étendues de forêt et ici, pour la première fois, je vis les Batuas, l'intéressant « petit peuple de la forêt ». Grâce à l'influence d'un guide qui était en relations d'amitié avec eux, ils ne se dérobèrent pas hors de vue, comme ils ont coutume de le faire à l'approche d'une caravane, et j'eus ainsi l'occasion de les observer de près.

Ce qui m'impressionna d'abord fut que, malgré une taille moyenne inférieure à quatre pieds, ils sont à la fois vigoureux et indépendants. Ils sont, c'est la règle, nomades, et jamais personne ne m'a dit les avoir vus établis en grandes agglomérations. Etant chasseurs, ils suivent, en petits groupes, le gibier, émigrant avec lui.

Comme ils sont les seuls vrais chasseurs dans le bassin du Congo et qu'ils sont versés dans toute la science des ruses en forêt, le voyageur ordinaire (Européen ou indigène) peut passer à quelques mètres d'eux et ignorer absolument leur présence, alors qu'eux sont cependant aux aguets.

Leur petite stature les rend aptes à suivre une piste de gibier le plus facilement du monde, ce qui, pour un homme ordinaire, serait impossible, à moins de se plier en deux. En fait, il est aussi difficile pour un blanc de les découvrir ou de les voir dans la forêt qu'il est difficile à un citadin, dans nos pays, d'apercevoir des souris dans un champ de blé. Je puis tout au plus me rappeler qu'une fois, tandis que nous marchions sous une pluie battante, nous croisâmes les empreintes encore à sec de leurs petits pieds, mais qui, en quelques instants, furent humides, ceci montrant que les nains devaient avoir traversé le sentier à quelques mètres devant moi, quoique je n'eusse rien vu ni entendu. Il semble que, par la présence de ces êtres humains, le silence de la grande forêt est plus inviolé encore que d'ordinaire, car si l'animal s'aperçoit d'instinct qu'un ennemi est dans son voisinage, il n'en est sûrement point de même pour l'homme.

Les pygmées possèdent une connaissance approfondie des poisons, et leurs arcs et leurs flèches, qui ont l'apparence d'inoffensifs jouets que nos enfants européens dédaigneraient, sont d'aussi mortels engins de chasse et de guerre que tout ce qui a jamais été inventé. L'action de quelques-uns de ces poisons est si soudaine qu'un homme blessé en meurt au bout de trois à dix minutes.

Dans un de nos postes, un éléphant ayant été atteint à la cuisse d'un coup de lance empoisonnée, tomba mort avant d'avoir parcouru

cent yards. En un autre occasion, une flèche empoisonnée qui avait traversé mon vêtement à une distance de trente yards, tua en deux minutes une poule que j'égratignai de sa pointe.

Un genre d'adresse que les nains de la forêt ont de commun avec les Bushmen de l'Afrique australe (des voyageurs et des blancs établis chez ces derniers déclarent le fait impossible) est le tir de trois et même de quatre flèches si rapidement que la dernière est lancée avant que la première ait touché le but.

Ils sont aussi capables de jeter une lance de façon à traverser un homme de part en part.

Les Arabes, chasseurs d'esclaves et d'ivoire, ont souvent envoyé des expéditions dans la grande forêt; mais ces petits démons leur ont fait subir un tel traitement que peu de leurs membres, et parfois aucun, revenaient raconter l'histoire de leur désastre; ils n'avaient pas même vu ceux qui les frappaient.

Quelquefois les nains attaquent une caravane aux éclaircies de la forêt. Ils sont si agiles que la défense est pratiquement impossible; en voyant l'éclair des armes à feu, ils se laissent tomber et, se glissant dans les herbes qui les cachent, ils percent d'un coup de lance leur adversaire occupé à recharger son arme.

Cette tactique, quoique excellente, échouait contre nous, grâce à nos fusils se chargeant par la culasse. Toutefois, beaucoup de nos gens étaient effrayés par l'apparition en quelque sorte magique, à trois ou quatre mètres d'eux, de ces sortes de gnômes, leurs petites lances mortelles brandies en vue de notre anéantissement. Et, en vérité, leur audace était souvent assez extraordinaire pour faire douter de leur nature humaine.

Notre marche jusqu'à N'Gandu, résidence ou capitale de Gongo, sur le Lomami, se fit à travers une région dévastée par les chasseurs d'esclaves à la solde de Tippo-Tip.

Constamment, depuis que nous avions quitté Pania-Mutombe, à l'exception du petit district où était situé le village de Mono-Kialo, la même désolation de désert; partout l'absence d'habitants et de vivres.

Les hauteurs étaient couvertes de splendides plantations de palmiers et l'étendue des villages ruinés était indiquée par les bomas (fortifications palissadées), dont les pieux avaient repris racine et grandi en clôtures circulaires.

Notre caravane n'eut cependant pas à souffrir de la faim, car le

commandant avait permis à chaque homme de se faire suivre au moins d'une femme et d'un « boy », qui portaient des vivres.

Le 13 septembre, nous arrivâmes à N'Gandu, où Gongo-Lutété nous fit une splendide réception. Des milliers de ses gens nous entouraient pour nous souhaiter la bienvenue, déchargeant leurs fusils, dansant et hurlant comme des possédés.

Gongo-Lutété naquit dans le Maléla et par le sang il était Bakussu. Il avait lui-même été esclave, étant tombé enfant aux mains des Arabes. Jeune encore, en récompense de sa remarquable conduite et de son courage dans les expéditions de razzias, il reçut la liberté.

Dès l'âge de dix-huit ans, se mettant en route avec un fusil, il réunit sous ses ordres une bande de brigands qu'il mena avec une verge de fer; il ne lui fallut pas longtemps pour devenir le principal chasseur d'esclaves et d'ivoire de Tippo-Tip.

Il s'établit personnellement à N'Gandu, sur le Lomami, occupant une partie du Maléla pour le compte de Séfu, fils de Tippo-Tip. Par ses incursions, il étendit graduellement son influence vers l'Ouest, ce qui le mit en lutte avec l'Etat.

Le capitaine Descamps d'abord et le baron Dhanis plus tard le battirent. Après sa défaite par Dhanis, en avril 1892, il comprit qu'il ne serait pas avantageux de lutter plus longtemps contre l'Etat, et comme les Arabes, dans ces derniers temps, ne l'avaient pas payé pour ses services ni pour l'ivoire qu'il leur avait envoyé, il résolut de faire, si possible, la paix avec l'Etat. C'était là une décision sage, parce qu'il est certain que les Arabes, étant à la fois effrayés et jaloux de son pouvoir, l'auraient probablement assassiné sous peu.

A cette époque, Gongo-Lutété avait peut-être trente ans C'était un homme bien bâti, d'aspect intelligent, d'environ cinq pieds neuf pouces de haut, de peau brune, avec de grands yeux bruns aux longs cils, une bouche petite aux lèvres minces, le nez droit, relativement étroit Ses mains étaient ce qu'il avait de remarquablement caractéristique : elles étaient curieusement souples, avec de longs doigts minces qui, lorsqu'ils étaient étendus, présentaient la jointure antérieure toujours légèrement tournée en arrière; l'une ou les deux mains étaient constamment en mouvement, s'ouvrant et se fermant sans cesse, surtout lorsqu'il était sous une forte impression. Ses traits, cependant, restaient absolument immobiles.

Quoique très familier et très lié avec certains d'entre nous, Gongo-

Lutété savait ne jamais laisser personne oublier qu'il était le chef, tant il mettait de dignité dans ses manières.

Il fallait voir cet homme sur le sentier de la guerre pour juger des différents aspects de son caractère. Le chef calme et fier ou le compagnon gai et amical devenait sur le champ de bataille une individualité enthousiaste, d'une organisation évidemment nerveuse, qui lançait tous ses ordres l'un après l'autre sans un moment d'hésitation. Il pouvait supporter une fatigue considérable et savait mener ses guerriers à travers le pays en une course de plusieurs heures.

La bande de brigands dont Gongo s'était entouré était en majeure partie de race Batétéla. Ces Batétélas, et plus particulièrement une tribu nommée les Bakussu, sont, autant que je puisse l'affirmer d'après mes nombreuses enquêtes, les cannibales les plus invétérés.

Au cours d'excursions dans le voisinage de leurs agglomérations, je vis, en plus d'une occasion, une exécution publique. Lorsque le chef d'un village, lequel est ordinairement un monarque absolu, prononce une condamnation à mort, l'homme est amené devant la population, il est immédiatement mis en pièces et disparaît aussi promptement qu'un lièvre est déchiqueté par une meute de chiens; chacun l'empoigne d'une main et, de l'autre, détache lestement avec son couteau le morceau qui lui convient; personne ne s'arrête à le tuer d'abord, car en agissant ainsi on perdrait sa part.

Plus d'une fois, après la sentence d'une cour martiale, lorsqu'un espion ou un déserteur était fusillé, les assaillants nous ont dit : « Pourquoi l'enterrez-vous? Inutile; lorsque vous serez partis nous allons naturellement le déterrer. »

Suspendre des fétiches sur une tombe, en vue d'empêcher ces gens d'y toucher par crainte de magie, n'avait aucun effet. Ils ne paraissent avoir aucune forme de religion, non plus qu'aucune crainte de la mort ou d'esprits mauvais.

Dans tout le pays des Batétélas, c'est-à-dire du Lubéfu à la Luiki et depuis Lurimbi au nord, à quelque cinq jours de marche, on ne voit ni cheveux gris, ni boîteux, ni aveugles. Même les parents sont mangés par leurs enfants au premier signe de décrépitude. On comprend ainsi pourquoi les Batétélas ont l'aspect d'une race splendide. Ces cannibales ne se liment pas les dents antérieures et ne se tatouent pas la figure.

J'explorai le Lomami à quelque six ou huit heures en amont de N'Gandu. La rivière est large d'environ deux cents yards, avec des

rapides en plusieurs places et des rocs; la navigation, même en pirogue, est très difficile. Vers le nord, l'est et le sud de N'Gandu s'étend une vaste forêt de palmiers contenant une grande quantité de lianes à caoutchouc.

N'Gandu même, ainsi que je l'avais constaté d'abord, était situé dans une plaine ouverte dont un côté était séparé de la rive gauche du Lomami par une bande de marais et de forêt de cent à deux cents yards de largeur. Ce village, de forme ovale, comprenant de 10 à 15,000 habitants, était solidement fortifié par un double fossé et un ouvrage en terre garni de meurtrières, le tout entouré d'une palissade. Le sommet de chaque perche de cette palissade était coiffé d'un crâne humain. Six portes d'approche défendaient le village, et après avoir franchi chacune de ces portes, il était nécessaire de traverser un tunnel d'environ trente yards de long, fait de gros troncs d'arbre et muni de meurtrières sur toute sa longueur. Sur le toit de ce tunnel était un corps de garde dont le plancher était criblé de trous à travers lesquels les gardiens pouvaient, d'en haut, percer de leurs lances tout passager suspect.

Les approches de chacune de ces six portes étaient ornées d'un pavement de crânes humains, le sommet du crâne étant la seule partie visible au dessus du sol. Ce pavement était d'une blancheur éclatante, poli jusqu'à la finesse de l'ivoire par le passage journalier de centaines de pieds nus. Je comptai plus de deux mille crânes pour le pavement d'une seule de ces entrées.

CHAPITRE V.

Gongo Lutété finit par abandonner les Arabes et s'allier aux forces de l'État. — Arrivée à Kabinda, capitale de Lupungu, grand chef des Balubas. — Mouvements de l'ennemi commandé par Sefu, fils de Tippo-Tip. — Préparatifs de rencontre.

Durant tout un mois nous fûmes entretenus royalement à N'Gandu. Presque chaque jour Gongo nous envoyait un présent et comme il semblait tout compter par centaines, une centaine de moutons un jour, une centaine de chèvres un autre jour, une centaine de corbeilles de maïs, ou cent régimes de bananes, nous fûmes bien nourris.

Vers la fin du mois, Gongo Lutété annonça qu'il quitterait les Arabes et passerait de notre côté, ayant foi en notre sincérité et comptant que s'il était attaqué par les Arabes nous l'aiderions à se défendre.

Comme preuve de sa propre fidélité il fit un présent sérieux d'ivoire et obtint du commandant la liberté de demeurer sur le territoire où il était établi, territoire qui, aux termes d'un traité passé par M. Stanley pour l'Etat indépendant du Congo à Zanzibar, était hors de la sphère d'influence arabe.

Gongo nous dit que les Arabes avaient massacré toute l'expédition Hodister et aussi le « Pacha blanc de l'est » que nous conjecturâmes être Emin. Il nous dit encore qu'ils avaient assassiné les expéditions Stairs et Delcommune dans le sud; mais ceci, bien que nous n'en fussions pas informés alors, était inexact.

Nous laissâmes deux officiers avec une garde à N'Gandu et reprîmes notre marche dans la direction du Katanga en suivant l'arête de la ligne de faîte entre le Lomami et le Lubefu. Durant cette marche nous rencontrâmes des quantités de squelettes humains formant, aux dires de nos guides Batétélas, des victimes d'une épidémie de variole. Seulement, comme certains crânes étaient troués de balles, nous en conclûmes que l'épidémie avait probablement été une razzia Batétéla.

Aprés six jours de marche nous arrivâmes à Kabinda, capitale

de Lupungu. Lupungu était le grand chef des Balubas; son influence s'étendait vers le nord jusqu'à la Lulua et vers le Sud jusqu'au Katanga.

La population de cette région est de couleur olive, avec des lévres minces, et, même au point de vue européen, d'aspect agréable à l'œil.

de Heusch fut désigné comme résident à Kabinda et immédiatement se mit à l'œuvre pour y construire une station.

De ce point Dhanis fut obligé de retourner à Lusambo, car il y avait de nombreuses affaires à arranger dans le district et Kabinda était le dernier point d'où il fut possible de communiquer avec Lusambo avant de reprendre notre marche vers le Katanga.

Durant notre séjour à Kabinda, pays beau, riche et sain, je fus constamment en reconnaissance et en chasse et j'en eus un très grand plaisir.

Le 16 octobre, Scherlink et moi décidâmes de nous mettre en route pour la ville de Kolomoni, sur la rivière Lurimbi. Nos raisons pour prendre cette décision étaient multiples : les provisions, à ce que nous entendions, y étaient abondantes et notre hôte Lupungu, ou bien était sans ressources, ou bien ne voulait pas nous en donner. Les hommes aussi récriminaient et enfin de Heusch ayant terminé, sauf l'aire et les murs, la grande maison qu'il bâtissait, avait commencé à apporter dans le campement de grandes quantités d'argile sablonneuse fraîchement extraite. Or, ce remaniement du sol dans notre voisinage eut pour conséquence de nous mettre tous en mauvaise santé et plusieurs noirs, ainsi que Scherlink et Cerkel, eurent la fièvre.

Les effets nuisibles du remaniement de la terre sont probablement dus pour une large part au fait que les terres n'ont pas été exposées à l'influence de la lumière qui paraît être la cause destructive du bacille dont abonde le sol non remué.

On peut invoquer en faveur de cette théorie, l'explosion de malaria qui, à Anvers, suivit les fouilles faites dans cette ville pendant la construction des nouvelles fortifications. Cette argile sablonneuse rouge qui, après addition d'eau puis dessiccation, devient aussi dure qu'une brique, se trouve dans tout le pays sur une profondeur d'un à deux yards.

Nous prîmes 80 hommes avec nous et le quatrième jour nous arrivions à Kolomoni. A environ une heure de la ville, deux beaux jeunes gens au regard bien droit, appelé Kolomoni et Makipula,

nous rencontrèrent avec un millier d'hommes dont beaucoup étaient armés de fusils. Ces gens dansaient autour de nous, déchargeant leurs fusils et donnant cours à d'extravagantes manifestations du plaisir de nous voir. Il était difficile d'imaginer quel mobile les animait, mais on parlait en bons termes de l'expédition de Delcommune qui avait passé par ici environ un an auparavant.

Au cours d'un entretien avec les chefs qui nous avaient donné, entre autres choses, des cochons, des chèvres et quarante corbeilles de farine, nous apprîmes que Makipula était l'ami personnel de Kolomoni, qu'il n'était pas guerrier, mais bon cultivateur. Ils avaient, disaient-ils, décidé de vivre dans la même ville et de faire cause commune parce que Kolomoni, lui, n'était que guerrier. Cet arrangement paraissait avoir produit de bons résultats, car tout le pays était cultivé et la grande ville elle-même était l'une des mieux construite que j'eusse encore vue.

Le 22 octobre, une lettre arriva du sous-lieutenant De Bruyne, un officier belge, qui, avec le commandant Lippens, était résident à la cour de Séfu, à Kassongo (1). Dans cette lettre il nous disait qu'il était prisonnier et que Séfu, fils de Tippo Tip, accompagné de 10,000 hommes armés de fusils et de sabres, avait quitté Kassongo dans l'intention de nous anéantir. Ceci faisait partie du soulèvement général des Arabes qui avaient déjà massacré les expéditions Hodister et Emin.

La lettre continuait en disant que le plan de Séfu était, après nous avoir tués, de s'emparer de tout le pays jusqu'à Léopoldville. Toutefois le seul moyen de nous sauver et de nous rendre Séfu propice serait ou de lui livrer notre ami Lutété, ou bien d'envoyer sa tête comme présent, et ensuite de quitter le pays, que Séfu prétendait être à lui. Au cas où ces deux conditions ne seraient pas immédiatement remplies, Séfu traverserait le Lomami et nous attaquerait.

Nous écrivîmes une lettre de temporisation et aussitôt que les courriers se furent mis en route, nous pliâmes bagages et nous les suivîmes, espérant arriver à Goimunyasso, sur le Lomami, avant les Arabes. Atteindre la rivière avant que les forces arabes eussent réussi à la traverser, était, en effet, notre meilleure chance de contrecarrer leurs projets.

(1) Le brave De Bruyne était sergent dans l'armée belge. (*Note du traducteur.*)

Le premier jour de marche épuisa presque les forces de la caravane. Nous ne traversâmes pas moins de vingt-cinq rivières et ruisseaux, affluents du Lurimbi qui, par des éclaircies, nous apparaissait parfois vers le Nord. Malheureusement pour nous il y avait eu plusieurs tornades durant la semaine précédente et chaque ruisseau était devenu un torrent. A cinq heures de l'après-midi, nous campions, entièrement rendus, ayant marché sans arrêt pendant dix heures.

La ville de Goimunyasso, que nous atteignîmes le 26 octobre 1892, occupe un grand emplacement sur les rives fertiles de la rivière Lomami, large ici d'environ deux cents yards, avec une vitesse de courant d'environ trois nœuds (1). Après beaucoup de difficultés, nous trouvâmes, pour camper, une excellente place entourée des plantations appartenant au chef Goimunyasso. Cet emplacement commandait la rivière à environ un mille en amont et en aval.

Goimunyasso, un grand et gros chef, nous apporta quantité de farine et de chèvres, mais ne donna que peu ou pas d'informations, soit à cause de l'ordinaire apathie des Africains, soit parce qu'il se refusait à croire que les Arabes fussent à quatre heures de marche de nous et qu'à toute heure du jour et de la nuit il pouvait avoir à défendre sa vie. Peut-être aussi n'avait-il pas encore décidé, à ce moment, s'il se joindrait à nous ou aux Arabes.

Le jour suivant, nos espions rapportèrent que Séfu avait ordonné à Gongo-Muchufa et à Gongo-Nyar, deux chefs de l'autre côté de la rivière, à cinq ou six heures de marche vers le Nord, de tenir leurs pirogues prêtes pour passer ses forces, car dans peu de jours il avait l'intention de traverser la rivière dans leur voisinage.

Nous apprîmes aussi qu'un grand chef nommé Dibué, quoique ne voulant pas prendre part à la guerre, avait été contraint par Séfu de joindre ses forces aux siennes.

Le même après-midi, une nièce de Goï, une femme-chef de l'amont de la rivière, m'apporta la nouvelle que Mahomedi et Dibué essayaient de traverser la rivière en face de son village, mais qu'elle avait repoussé les premiers canots.

En apprenant cela, le lieutenant Scherlinck et moi décidâmes de nous mettre en marche à la nuit.

A qui n'a pas expérimenté une marche de nuit à travers une partie

(1) Le nœud = 1,852 mètres.

inconnue de l'Afrique tropicale, il est quasi impossible d'expliquer les difficultés que cette marche présente. L'habituelle piste de dix pouces de large à travers marais et forêt, qui, sans qu'on en soit prévenu, mène le voyageur au haut et au bas des termitières et des rochers, au fond des ravins, dans les ruisseaux et dans les piéges à gibier, est, pendant le jour, avec la pleine lumière, une épreuve suffisante pour le moral et le physique. Mais, suivre dans le noir de la nuit un de ces sentiers bordés de buissons épineux et de fourmilières, avec le risque d'être étranglé par les *cordes de singes* (lianes) ou de trébucher dans les racines à chaque tournant, paraît presque une impossibilité.

Après trois heures de cette marche quasi faite de faux pas à travers la forêt, ce fut un grand soulagement de rencontrer un messager de notre princesse amie, qui nous disait que ses gens avaient traversé la rivière dans l'obscurité, avaient enlevé tous les canots de la rive droite et qu'ainsi il n'y avait pas de danger immédiat d'une traversée de la rivière par l'ennemi. Nous retournâmes sur nos pas, intimement heureux de regagner notre camp.

Les quelques jours suivants furent employés à la construction d'un boma qui consistait en une haie d'épines avec un double fossé entourant tout le camp. C'était là une très pauvre défense en comparaison de celles que le contact de l'ennemi nous apprit à établir dans la suite.

Ces fortifications arabes jouèrent un rôle important dans nos rencontres subséquentes avec l'ennemi ; il peut donc être bon d'en décrire une en détail.

Une troupe arabe en marche emploie un grand nombre de ses esclaves à abattre et à transporter avec eux des arbres et des arbrisseaux d'environ douze à quinze pieds de long et ayant jusqu'à six pouces de diamètre.

Aussitôt qu'une halte est décidée, les esclaves plantent ces perches ou pieux en un cercle d'environ cinquante yards de diamètre, à l'intérieur duquel s'établissent les chefs et les officiers. On creuse alors une tranchée, et la terre est rejetée contre les palissades ; dans cette terre, formant parapet, on place des troncs de bananier couchés dans la direction du tir éventuel des défenseurs.

Autour du centre et suivant les inégalités du sol, on plante une seconde ligne de pieux ; ce second cercle a environ trois ou quatre cents yards de diamètre, une nouvelle tranchée est creusée de la

façon décrite ci-dessus, avec également des troncs de bananier dans le remblai.

L'intervalle entre les deux lignes de fortification est occupé par des troupes.

Si le boma ne doit être occupé que pendant deux ou trois jours, c'est généralement tout ce que l'on fait. Mais si l'on a l'intention de séjourner davantage, on creuse une tranchée en dehors des palissades.

Le procédé qui consiste à employer les troncs de bananier de la manière ci-dessus est ingénieux : après quatre à cinq heures ils se contractent et, quand on les retire du remblai, ils laissent des meurtrières au travers desquelles les défenseurs peuvent tirer à couvert.

De petites huttes sont construites dans tout l'intérieur du fort; elles sont aussi très ingénieusement imaginées, et, de plus, à l'épreuve de la bombe; elles sont formées d'une excavation profonde d'environ un demi-yard, couverte de bois; ce bois forme un plafond sur lequel de la terre est placée sur une épaisseur d'une couple de pieds; par dessus tout est un toit de chaume, pour préserver de la pluie.

Dans beaucoup de bomas nous trouvâmes que les défenseurs avaient creusé des trous dans la tranchée principale extérieure; ils y logeaient et dans ce but les avaient garnis d'herbe.

Le fort est souvent divisé en quatre sections, ou plus, par une palissade et des tranchées, de telle façon que si une partie est prise d'assaut, l'assaillant se trouve sous un feu croisé, position plus dangereuse encore que celle dans laquelle il se trouvait avant d'entrer.

Nous trouvâmes que les obus de canons Krupp de 7c5 causaient peu ou pas de dommage à ces forts.

Le 29 octobre, nous reçumes une autre lettre de De Bruyne. Il disait que les Arabes avaient divisé leurs forces dans l'intention de traverser la rivière en trois points simultanément, afin de nous obliger à nous diviser nous-mêmes. Dans le cas où cette manœuvre aurait réussi ils ne prévoyaient aucune difficulté à nous écraser en détail.

De Bruyne nous suppliait d'abandonner l'idée de combattre qu'il disait être sans espoir; il nous conseillait de traverser la rivière et de tenir une palabre amicale avec Séfu. Il ajoutait, comme un avertissement, que Séfu, bien que n'étant pas désireux de combattre, lui avait dit la nuit précédente que sa patience était à peu

près épuisée et qu'il n'épargnerait aucun de nous si nous ne cédions pas à l'instant. Les premières personnes qu'il était intentionné de tuer seraient Lippens et l'auteur de la lettre.

Nous décidâmes naturellement de ne pas nous en remettre à la générosité arabe et envoyâmes un messager pour le dire; en même temps nous joignîmes plus de la moitié de nos provisions pour De Bruyne.

Le même soir nous reçûmes une lettre de de Heusch, disant qu'il arriverait le lendemain de Lupungu avec 40 hommes.

Le 2 novembre, des informations précises concernant Gongo Muchusa nous parvinrent : il tenait ses canots prêts pour le passage des forces de Séfu.

Comme nous savions que de Heusch allait bientôt arriver, je pris 40 hommes avec moi et descendis à la rive du fleuve dans le but de détruire, si possible, les canots et dans le cas contraire pour essayer d'arrêter les forces arabes au passage de la rivière.

Six heures de marche m'amenèrent sur les bords du fleuve; toutefois le terrain étant escarpé je fus obligé de m'éloigner à 1 ou 2 milles des rives pour trouver un sol sec et ouvert, permettant une marche plus facile.

Je trouvai déserts les villages des passeurs d'eau; tous les canots avaient disparu. Comme il n'y avait pas d'espace découvert près de la rivière, et que la forêt était dangereusement touffue, je me retirai sur une élévation à environ 1 mille de distance. Une tornade faisait rage et, n'ayant rien d'autre à faire, nous nous couchâmes affamés, mouillés et transis, attendant la fin de la tempête et de la pluie. Mes hommes bâtirent pour moi une petite maison faite de branches de palmier, et pour eux-mêmes de petites huttes d'herbe. Avec le luxe additionnel d'un feu j'éprouvai une sensation de chaleur et de bien-être et, malgré la tempête, je dormis tranquillement jusqu'au moment où je fus réveillé par un léopard qui s'introduisit dans le camp, mettant les sentinelles en grand émoi.

Le lendemain matin je fus honoré d'une visite de Nyan-Gongo, un homme bien musclé d'environ 6 pieds 2 pouces de haut et l'un des indigènes les mieux faits que j'aie jamais rencontrés.

Son village, capitale de la région, était proche ; après la conversation habituelle, dans laquelle se manifesta son habitude des coutumes arabes, je le priai de nous apporter de la nourriture que nous achèterions; il le fit, mais en demanda un prix si élevé que nous n'en achetâmes que très peu.

C'était, d'ailleurs, une erreur que d'offrir d'acheter des vivres, la coutume arabe étant d'en fournir gratuitement aux voyageurs. Pendant les deux jours qui suivirent, Nyan Gongo ne donna pas signe de vie; alors nos provisions étant complètement épuisées je lui envoyai un indigène pour lui demander une entrevue; il me répondit en pénétrant dans mon camp à la tête de son harem et d'une suite considérable de ses gens précédés par un corps de musique composé de jeunes filles chantant et d'hommes battant du tam-tam; plusieurs centaines d'hommes armés l'accompagnaient aussi. Il demanda avec insolence quel présent je lui destinais; je temporisai en lui demandant de quoi il supposait que nous allions vivre s'il ne nous apportait pas de nourriture. A cela il répondit qu'il ne pouvait nous nourrir parce que nous l'avions payé trop peu et que, avant toute autre conversation, je devrais lui donner mon veston et mes bottines. Les Arabes, disait-il, avaient plus d'étoffes et de présents à lui offrir que moi. Cette allégation était d'autant plus déplaisante qu'elle était probablement vraie. D'autre part, les Arabes étaient de l'autre côté de l'eau qu'ils désiraient traverser, tandis que moi j'étais sur sa rive où je n'avais rien à faire.

Il était toutefois urgent d'obtenir des vivres d'une façon ou l'autre. Je réunis mes hommes autour de moi d'un coup de sifflet et, en un clin d'œil, avant qu'ils pussent savoir ce qui se passait, nous avions désarmés et fait prisonniers ce chef peu accomodant ainsi qu'une demi-douzaine de ses notables.

Je lui expliquai alors que ce qu'il avait de mieux à faire était de renvoyer ses hommes armés parce que si l'un deux s'oubliait, les conséquences en seraient à son désavantage et que le plus tôt ses gens m'apporteraient de la nourriture mieux cela vaudrait, n'ayant nulle intention de mourir de faim, à moins que lui et les siens ne mourussent avec moi. Après quelques instants, il parut convaincu et envoya chercher des vivres qui arrivèrent au camp en énormes quantités le même soir.

Il fut alors remis en liberté avec un petit présent pour calmer sa dignité blessée.

Il parut plus surpris de ce qu'un homme au pouvoir duquel il était tombé lui donnait sa liberté et un présent, qu'il ne l'avait été lorsqu'il fut désarmé et traité en prisonnier au milieu même de la manifestation de sa puissance de monarque absolu.

A partir de ce moment, Nyan-Gongo et moi fûmes toujours amis. Des mois plus tard, alors qu'il n'était plus qu'une individualité

perdue dans une foule de petits chefs qui nous devaient jusqu'à leur existence et dont on n'exigeait le tribut que par l'intermédiaire de Lupungu, il avait coutume de m'apporter lui-même de petits présents, poussé, je suppose, par le même instinct qui amène le chien à flatter la personne qui l'a corrigé.

Pendant trois ou quatre jours je patrouillai le long de la rivière, en amont et en aval; mes espions me dirent que Séfu était actuellement en train d'essayer de la traverser dans les environs. A ce moment je reçus une lettre de Duchesne, datée de N'Gaudu, nous enjoignant d'être très prudents, ses espions ayant découvert que Séfu avait réellement l'intention de nous attaquer là où nous étions et que nos soi-disants alliés indigènes avaient comploté d'assister les Arabes.

Le lieutenant Scheerlink arriva dans mon camp le 7 novembre, ayant laissé de Heusch à la tête de Goimunyasso; je fus enchanté de le voir, parce que je n'avais eu que peu ou pas de repos nuit et jour, recevant de fausses nouvelles et marchant sur la foi de « nouvelles sûres » pour rencontrer un ennemi qui n'avait même pas traversé la rivière et qui, comme nous le découvrîmes plus tard, sachant que j'étais là, n'avait pas l'intention de la traverser.

Dans la soirée du 9 novembre, nous reçumes un mot express de de Heusch, disant qu'au moment où nous le recevrions il aurait probablement été coupé de nous, un prisonnier qu'il avait fait l'ayant informé spontanément que Séfu ferait une attaque dans la matinée du 11.

Nous levâmes le camp lorsque la lune donna assez de clarté et, sans trouver aucune trace de l'ennemi, arrivâmes à Goimunyasso.

A l'instant même où nous arrivions, une certain nombre de prisonniers, faits par les gens de Goï au moment où ils volaient des canots, étaient amenés au camp. Ils dirent que Séfu les avait envoyés au travers de la rivière pour lui procurer des canots et c'est ce qui semblait avoir été toute la source de l'alarme.

L'un de ces prisonniers, un « docteur-sorcier », nous dit avec calme qu'il se changeait en canard chaque fois qu'il devait traverser la rivière. Plus tard, cet homme fut surpris dans notre camp et fusillé comme espion. Tous les indigènes, et même quelques-uns de nos propres soldats réguliers, crurent fermement qu'il avait traversé la ligne des sentinelles sous la forme de quelque animal et nous dirent qu'il serait inutile d'essayer de le tuer. Comme, toutefois, il

avait été suffisamment prévenu, nous prouvâmes que sa sorcellerie n'était pas à l'épreuve de la balle.

En prévision de l'attaque du 11, nous élevâmes quelques chevalets pour fusils, qui furent placés de manière à commander les principales routes autour du camp. Nos hommes, qui étaient surtout des Houssas, étaient si terriblement mauvais tireurs, que, abandonnés à eux-mêmes, ils n'auraient probablement pas touché un homme à trente yards.

Des lettres du commandant Dhanis nous parvinrent le 11, disant qu'il espérait arriver le 14 avec environ 10,000 alliés indigènes et nous donnant l'ordre de ne pas passer la rivière jusqu'à ce moment, sous aucun prétexte.

Apprenant qu'il y avait en amont un certain nombre de canots dont les Arabes essayaient de s'emparer, nous envoyâmes un détachement, sous le commandement de de Heusch, pour leur faire descendre le courant jusqu'à nous si possible ou, à défaut de cela, pour les détruire.

de Heusch, qui était connu comme le plus endiablé des casse-cou, reçut l'ordre de ne pas traverser la rivière. Il surprit le village où les canots avaient été trouvés et découvrit que les Arabes les avaient déjà transférés à l'autre rive. Ayant trouvé par hasard la moitié d'un vieux canot et l'ayant calfaté avec de l'argile, il prit deux hommes avec lui dans ce semblant d'embarcation, traversa la rivière et se mit à la recherche des canots qui avaient été cachés dans les hautes herbes.

Les alliés des Arabes couvraient la rive par milliers et, au milieu d'une pluie de balles et de flèches, de Heusch battit en retraite, chose étrange à dire, sans avoir été blessé, et s'en alla « après leur avoir envoyé quelques pruneaux », comme il me dit.

Entretemps, Séfu avait envoyé De Bruyne avec une forte escorte au bord de la rivière, sa mission étant de nous persuader de la traverser et de lui faire visite, mais avec une escorte d'une demi-douzaine d'hommes au plus. Nos propres espions nous avaient prévenus que Séfu avait l'intention de nous persuader de passer l'eau et alors de nous tuer ou de nous garder comme otages.

Ainsi prévenus, nous refusâmes et expliquâmes que nous avions des ordres du commandant de ne pas traverser le Lomami; nous mentionâmes aussi que nous espérions que le commandant Dhanis serait avec nous dans un jour ou deux.

Je fis de mon mieux pour persuader De Bruyne de nous rejoindre

à la nage, mais dans l'état où en étaient les choses, il refusa de le faire (1).

Quelques mois plus tard, quand nous ouvrîmes, à Kassongo, la tombe du pauvre garçon, nous trouvâmes qu'il avait été coupé en morceaux d'environ un pied de long. Heureusement nous apprîmes de ses meurtriers et de témoins indépendants que cette mutilation avait suivi sa mort.

Le 20 novembre, le commandant arriva avec un canon Krupp de 75 millimètres, accompagné du capitaine de Wouters, de Cerkel, Lupungu, Kolomoni et d'une suite nombreuse.

En route, apprenant que les Arabes avaient fait leur apparition en aval, en face de N'Gandu, Dhanis avait envoyé le capitaine Michaux avec quatre-vingts hommes pour renforcer le lieutenant Duchesne qui était avec Gongo-Lutété à N'Gongo.

Le détachement devint plus tard un second détachement d'attaque.

(1) Il résulte des témoignages des personnes présentes à cette scène émouvante, que le sergent De Bruyne refusa de tenter de se sauver à la nage, afin de ne pas abandonner son chef, le lieutenant Lippens, qui se mourrait de fièvre et des mauvais traitements que les Arabes infligeaient à nos deux compatriotes, retenus comme otages. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE VI

Première rencontre avec les Arabes. — Prise de deux de leurs forts.

Le premier jour qui suivit l'arrivée du commandant Dhanis sur le Lomami, nous apprîmes que des gens de Séfu avaient traversé la rivière à huit heures de marche en aval. Ne pensant pas que c'était là chose importante, nous envoyâmes un détachement de quarante hommes sous le commandement d'un sergent noir nommé Albert Frees et d'un caporal nommé Benga, avec Lupungu, Kolomomi et leurs gens, pour faire une reconnaissance, et, si c'était nécessaire, pour combattre.

Albert Frees, un Monrovien de naissance, était un petit homme nerveux d'environ cinq pieds six pouces, qui parlait anglais avec un fort accent américain et une grande volubilité: son énergie et son intelligence étaient extraordinaires pour un homme qui n'avait pas reçu d'instruction. Benga, natif de Sierra-Léone, était un nègre épais, à face lourde, qui parlait rarement, à moins qu'il n'eût quelque chose de très important à dire. Son mutisme était des plus remarquable : pendant des heures il ne desserrait pas les lèvres. Ces deux hommes étaient amis jurés, et chacun d'eux avait plus d'audace dans sa personne que, réunis, tous les noirs que j'aie jamais rencontrés; comme ils étaient tous deux excellents tireurs, ils réussirent, pendant la campagne, à accomplir les plus audacieux exploits que quiconque eût pu entreprendre.

Après une journée de combat, généralement ils réunissaient leurs hommes et poursuivaient loin dans la nuit l'ennemi en retraite. Ce nous fut toujours un émerveillement de voir comment ils purent sortir vivants de plusieurs de leurs entreprises.

Le lendemain soir un homme se présenta dans le camp portant un fusil arabe et nous apportant la nouvelle que les Arabes étaient en force et que, malgré un combat sérieux, la position n'avait pas été emportée.

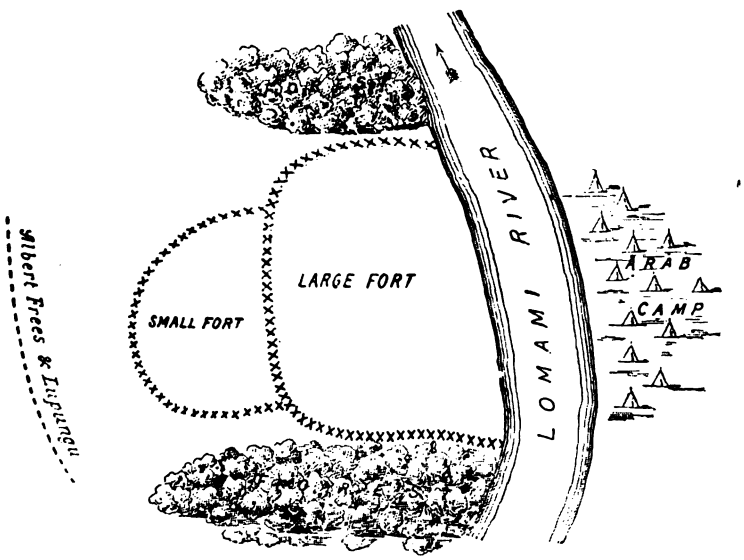
Le commandant partit immédiatement pour le champ d'action, Scheerlink et moi l'accompagnant avec un détachement de tous nos meilleurs hommes. Nous marchâmes la moitié de la nuit; mais

alors, arrivant dans une forêt dense où il faisait trop obscur et trop dangereux de se mouvoir, nous couchâmes sur le sentier même et attendîmes l'aurore. Le lendemain matin, nous n'étions en route que depuis trois heures quand nous rencontrâmes un certain nombre d'indigènes qui nous étaient envoyés avec une lettre de Michaux. Ils portaient plusieurs Winchester à répétition et escortaient des prisonniers, preuve d'une victoire sur les Arabes.

Gongo-Lutété, à ce qu'il paraît, avait trouvé les Arabes ayant déjà traversé la rivière; sur quoi lui et tous ses gens, marchant en avant de Michaux et Duchesne qui commandaient les réguliers, avaient manœuvré pour les rencontrer et étaient arrivés aux deux bomas au soleil couchant. Albert Frees, dans l'intervalle, avait escarmouché autour de ces forts pendant quelques heures.

Arrivant à l'obscurité, Michaux et Gongo-Lutété firent retirer leurs hommes à environ une heure de marche d'Albert Frees et de Lupangu, installés en face du petit boma.

Le croquis ci-dessous montre la position.



Une tornade survint, suivie de pluie, qui dura toute la nuit, et, à l'aube, Albert Frees recommença l'attaque. Les Arabes firent une sortie en force, mais très peu de leurs fusils à capsules, qui

constituaient le gros de leur armement, firent feu, la pluie de la nuit ayant mouillé la poudre.

Albert Frees eut tôt fait de comprendre le dilemme où il se trouvait, et, en payant d'audace, les chargea jusque chez eux avec Lupungu, emportant le petit fort juste comme Michaux et Gongo-Lutété arrivaient à la rescousse. Les Arabes se retirèrent dans le grand fort qui ne résista pas longtemps à l'attaque combinée. Une panique, dont personne ne connaît la cause, se mit dans les forces arabes et toute la bande sauta dans la rivière, qui, en cet endroit, a environ cent mètres de large et un courant de quatre milles à l'heure. Les soldats réguliers et nos alliés indigènes les tuèrent par centaines dans l'eau; quant à Séfu, il avait traversé la rivière avant le commencement de la bataille et ainsi échappa.

Quand nous fîmes le recensement des pertes arabes, nous les trouvâmes supérieures à six cents hommes tombés sur le champ de bataille et, en plus, deux ou trois mille furent tués ou noyés dans la rivière.

Nous prîmes environ trente bons fusils à répétition et au delà de deux mille fusils à capsule avec de grandes quantités de poudre et de cartouches.

Le sergent Albert Frees et le caporal Benga arrivèrent les premiers aux palissades du fort, Albert étant même trois fois blessé par des balles.

Benga, qui était un véritable athlète, parvint, en courant de toute sa vitesse et en se lançant contre la palissade, à déchausser deux ou trois pieux, ce qui fit une brèche à travers de laquelle lui et Albert, promptement suivis par leurs hommes, parvinrent à pénétrer.

Dans cette rencontre nous fîmes prisonniers trois chefs, dont l'un, appelé Sadi, avait servi sous Stanley; ses deux bras étaient brisés, sa cuisse et son crâne lacérés par des balles; malgré cela, il languit encore pendant trois semaines.

Le commandant décida alors de suivre les Arabes sur leur terrain; il pouvait le faire, puisque, en traversant le Lomami et en nous attaquant sous les ordres de Séfu, qui était agent de l'Etat, les Arabes avaient violé le traité de Zanzibar.

Scheerlink et moi étions à la tête de l'avant-garde. Nous traversâmes le Lomami le 26 novembre et campâmes dans une plaine distante d'environ un demi mille de la rive du fleuve.

Après deux jours d'inactivité passés à attendre que le gros de la troupe traversât la rivière, nous partîmes en fourrageurs pour

satisfaire nos hommes, qui étaient mécontents et affamés. Nous emportâmes un village fortifié nommé Chile (Tchayeli); ce village était bâti avec le plus de goût et avait la plus belle végétation qu'aucun de ceux que j'aie vus dans le centre de l'Afrique. Les maisons, construites en bois et couvertes d'herbe à l'ordinaire, étaient bâties sur des plateformes, à environ deux pieds du sol. A l'intérieur les parois étaient plaquées d'argile blanche, curieusement ornées en jaune, noir et rouge. Presque toutes ces maisons étaient pourvues d'un âtre régulier et de siéges. Des fenêtres ou des ouvertures de forme quelconque sont choses que l'indigène africain ne songe jamais à percer dans les parois de sa hutte. Un petit trou dans le toit est quelquefois aménagé pour permettre à la fumée de s'échapper, mais cela n'est pas du tout d'un usage général; dans la majorité des cas, l'entrée, petite et basse, est le seul moyen de ventilation, avec les quelques fentes que la négligence des couvreurs peut avoir laissées dans le toit.

J'ai souvent remarqué que des indigènes africains avaient la conjonctive brune et souvent couleur de sang; cependant, en ouvrant la paupière un peu plus largement qu'elle ne l'est normalement, le blanc de l'œil, qui n'est pas ordinairement à nu, était trouvé propre et clair; ce fait était, d'après la conclusion à laquelle je suis arrivé, produit par la fumée; on comprendra aisément que lorsqu'un feu est allumé à l'intérieur d'une hutte de cette nature et la remplit d'une fumée si épaisse, un Européen ordinaire, non habitué à la vie africaine, en serait presque suffoqué. Mais les indigènes y sont habitués dès leur tendre enfance et, quand ils sont assis près d'un feu, à l'air libre, ils choisissent une place qui est sous le vent du feu, parce que la fumée les protége contre les attaques des moustiques et autres insectes nuisibles.

C'est ici que la propension au cannibalisme de nos alliés et des bandes qui nous suivaient me fut pour la première fois dévoilée. En revenant à travers le village, après avoir poursuivi les habitants pendant un mille ou deux au delà, je remarquai que les tués et les blessés avaient tous disparu; quelques-uns de mes hommes avancèrent que nos alliés les avaient achevés et les avaient emportés pour s'en nourrir. Je ne le crus pas.

En revenant, cependant, nous fûmes attaqués à nouveau. Les alliés, qui étaient en train de danser sur le front de la troupe, se débandèrent promptement et s'enfuirent, abandonnant entre autres choses, sur la route, plusieurs bras, jambes et têtes d'hommes, que

les gens dont j'avais révoqué l'affirmation en doute prirent soin de me signaler comme preuve qu'ils n'avaient pas menti.

Cette escarmouche fut curieuse à un autre point de vue. Je montai sur une fourmilière pour voir comment les choses marchaient et comment l'ennemi était posté; juste devant moi, sur une autre fourmilière, à une distance d'environ soixante yards, le chef des adversaires se trouvait avec son état-major. En m'apercevant il commença promptement à vider son Winchester dans ma direction, jusqu'au moment où, d'une balle de Mauser dans la poitrine, je le descendis de son perchoir.

Un an plus tard Scheerlink rencontra ce chef qui, tout fier, lui montra les cicatrices que la balle avait laissées dans la poitrine et dans le dos; cette balle était passée ensuite dans l'abdomen d'un de ses hommes, qui mourut quelques jours plus tard de sa blessure. Mes compagnons d'armes prirent l'habitude d'insinuer que la balle était devenue septique en passant à travers la poitrine du chef et que le second individu était probablement mort d'un empoisonnement du sang.

Après nous être longtemps servi des différents systèmes de fusils de petit calibre les plus récents, nous perdîmes tous confiance dans leur pouvoir de destruction et d'arrêt et préférâmes armer nos gens avec les vieux Chassepots employés dans la guerre franco-prussienne de 1870.

Au retour nous rencontrâmes le commandant, accompagné du de Wouters et du sergent blanc Cerkel, avec toutes les forces qu'ils avaient pu réunir.

Nous campâmes immédiatement et, ce soir-là, le commandant répéta ce qu'il nous avait dit quand il avait demandé qui voulait l'accompagner : c'est-à dire qu'il n'avait aucune intention de revenir vivant de la campagne si elle tournait mal et que si l'un ou l'autre d'entre nous avait le malheur d'être fait prisonnier par l'ennemi, il le considérerait comme mort et ne risquerait pas un homme pour le sauver.

Le jour suivant nous prîmes le village de Kintengé. Albert Frees avait été envoyé en avant pour rassurer le chef et sa tribu. Comme c'étaient des indigènes, nous n'avions nulle intention de les attaquer, notre querelle n'existant naturellement qu'avec les Arabes chasseurs d'esclaves et leurs alliés. Il réussit à les rassurer et était en train de causer tranquillement avec le chef quand nos troupes apparurent au sommet de la colline qui commandait le village. A leur vue, toute la

population fut saisie de panique et s'enfuit. Kitengé lui-même se perdit dans la foule; mais Albert, comprenant son intention, lui donna la chasse dans la brousse et nous le ramena juste au moment où nous occupions le village.

Questionné par le commandant sur ce qui était arrivé, Albert donna comme réponse : « I catched man plenty wild passed him before » (1). Nous fîmes entrer toutes nos forces dans le village et leur donnâmes pour quartier le harem de Kitengé, qu'il avait fait évacuer. Ce harem comprenait environ deux cents huttes séparées et était enclos d'une forte palissade; le tout formant un campement excellent pour nos gens.

Ce quartier possédait en outre l'avantage d'être séparé des indigènes et du village et diminuait ainsi les chances de collision entre les deux partis.

Le pays autour de ce village était excessivement riche. Nos gens nous apportèrent de prodigieuses quantités de bananes, différentes espèces de graines, des ananas, des pommes de terre, de la canne à sucre et d'autres vivres.

Le 3 décembre nous commençâmes à marcher dans la direction N.-N.-E. Bien que notre route passât à travers des marécages, il n'y avait heureusement pas de forêt.

Nous arrivâmes à Kalamba le 5; le chef vint à notre rencontre et nous donna l'assurance qu'il n'avait point d'hostilité contre nous et qu'il avait déjà refusé de se joindre aux Arabes, bien qu'il n'eut pas l'intention de se joindre à nous contre eux; il se vanta de n'avoir jamais, jusqu'alors, été attiré dans une guerre. Vivant, comme il le faisait, au milieu des marécages presque sans limites, il est probable que les Arabes eux-mêmes avaient jugé inutile d'essayer de l'entraîner de force. Il nous fit cadeau d'un splendide bœuf que Wissmann avait laissé à ses soins quatre années auparavant, mais il ne nous apporta pas d'autre présent et n'en demanda pas non plus.

Après une semaine de séjour, la nouvelle nous parvint que Michaux et Gongo-Lutété s'avançaient à notre rencontre; le commandant était dans l'incertitude, ne sachant s'il devait les rencontrer au camp de Dibué ou à Lusuma. Après quelques jours d'attente, durant lesquels notre camp fut établi sur un petit espace de terrain

(1) Anglais nègre que l'on peut traduire : « J'attrapai le chef, beaucoup de sauvages s'étant enfuis d'abord. » (*Note du traducteur.*)

sec, situé environ à un pied au-dessus du niveau du marais environnant, nous apprîmes que la colonne Michaux s'avançait sur Lusuma; là-dessus, à la grande joie de tous, le commandant donna les ordres de départ pour le lendemain.

Le 11 nous arrivâmes à Lusuma et y trouvâmes Michaux qui avait pris le village d'assaut trois ou quatre jours auparavant Il nous donna du sucre, du tabac et du sel ; c'était du grand luxe après trois semaines passées sans autre nourriture que la viande de quelques chèvres dures prises dans des escarmouches et du riz bouilli dans l'eau puante du marais.

De toutes les privations que nous eûmes à supporter pendant l'expédition, je pense que nous fûmes tous d'accord pour admettre que la pire était le manque de sel. Pendant tout le temps que nous passâmes dans ces marais la santé de la caravane fut excellente, bien que l'eau bue par chacun variât en couleur du rouge au vert et du jaune au noir.

L'officier qui était de service d'arrière garde et avait plus particulièrement le canon sous sa surveillance, était invariablement dix à douze heures sur pied, souvent sans nourriture, et travaillait la plus grande partie du jour enfoncé jusqu'à la taille ou même jusqu'au cou dans les marais.

Je ne puis attribuer l'absence de fièvre dans la caravane qu'à l'effet de la lumière; comme il n'y avait pas de forêt dans le voisinage immédiat, tous les marais étaient exposés librement aux rayons directs du soleil.

A Lusuma nous trouvâmes que Michaux avait amené Gongo-Lutété avec cinq à dix mille auxiliaires, et, comme nous étions accompagnés par Lupungu, Kolomoni et Goimunyasso, notre camp, à ce moment, comptait environ vingt-cinq mille indigènes, quatre cents soldats réguliers et six officiers blancs.

Le vieux Lusuma ou Rusuma, comme Cameron l'appelle, était mort quelques mois avant notre arrivée; son successeur était un homme doux, d'une nature très différente.

Le fait que les deux partis étaient cannibales, ou plutôt que les deux partis avaient des cannibales dans leur suite, fut pour nous un grand élément de succès : l'enseignement de la religion mahométane ne permet pas qu'un homme dont le corps a été mutilé puisse entrer dans les sphères supérieures du ciel, où les hommes parfaits sont seuls admis. Comme conséquence de cette croyance, les Arabes blancs et les autres fidèles partisans de l'Islam avaient l'habitude,

après un insuccès, au lieu d'essayer de rétablir la fortune du jour, de fuir du champ de bataille avec toute la rapidité possible ; cela n'était pas tant pour sauver leur vie que parce qu'ils craignaient que leurs corps, au cas où ils tomberaient, ne fussent mis en pièces.

Malgré cela, cependant, dans les occasions où ils étaient cernés, le courage désespéré qui est généralement attribué aux Arabes se montrait dans toute sa force.

CHAPITRE VII.

Escarmouches avec l'ennemi. — Retour offensif de Séfu.

Le commandant établit un excellent système, dont nous retirâmes du profit par la suite, en donnant à chacun des blancs, aux frais de l'État, autant de boys-domestiques qu'ils le désiraient. C'étaient généralement de petits fripons sauvages, esclaves récemment libérés ou bien des enfants de prisonniers de guerre, ou envoyés en cadeaux par des chefs indigènes. Leur besogne étant de veiller au confort personnel des blancs, ils acquéraient rapidement une certaine somme de civilisation et une confiance absolue dans les blancs. Très petits encore, ils servaient d'interprètes dans les affaires ordinaires avec les indigènes. Dès qu'ils étaient assez âgés et assez forts — souvent, vu la bonne nourriture, au bout de quelques mois seulement — on leur donnait des fusils et on leur apprenait à s'en servir, formant ainsi une espèce de garde du corps pour leurs maîtres lorsque ceux-ci rendaient visite à des chefs indigènes amis. Très rapidement après avoir reçu des armes ils demandaient à devenir soldats et étaient alors versés dans l'armée régulière. Éventuellement, une « *boy company* » était ainsi formée et constituait le groupe le plus élégant de nos troupes. Leur grand amusement, hors du service, était d'accomplir leurs exercices. Les boys caporaux avaient généralement pour mission de surveiller quelques indigènes ou prisonniers; à ces recrues ils apprenaient l'exercice pour le plaisir de le leur faire faire, et beaucoup d'entre elles devenaient ainsi soldats. Un grand avantage de ces boys était que lorsque dans une action ils se troublaient ou battaient en retraite, ils se ralliaient invariablement autour du blanc le plus voisin, leur seule idée de salut étant de se trouver dans le voisinage des blancs.

Comme il avait été décidé de dénombrer les forces auxiliaires, afin de se faire une idée de la quantité de poudre à délivrer aux différents chefs, nous mîmes en pratique la coutume arabe : la peau d'un animal sauvage fut placée par terre et toute la troupe à estimer passa dessus un par un. Nous trouvâmes que Gongo-Lutété avait un peu plus de 2,000 fusils, Lupungu et les tribus qui l'accompagnaient, au delà de 3,000.

Gongo-Lutété et Lupungu étaient d'anciens ennemis, Lutété ayant représenté le pouvoir arabe, tandis que Lupungu était grand chef de la puissance indigène. Lupungu, lors de la jonction, annonça froidement qu'il avait peur d'aller plus avant et que son peuple l'abandonnerait s'il le faisait, car la dysenterie et la petite vérole régnaient vers le Lualaba; que tous mourraient s'ils avançaient. Comme la question de la nourriture de cette énorme multitude devait être prise en considération, le commandant Dhanis renvoya Lupungu et son peuple dans leur patrie, prétextant qu'il avait assez de forces à sa disposition. C'était de la présomption qui épouvanta plutôt les Arabes qui avançaient contre nous. A Lusuma nous apprîmes que Delcommune et Franqui étaient de retour de leur expédition au Katanga, et le commandant les invita à se joindre à nous ou à nous envoyer l'aide possible.

Nous eûmes ici la nouvelle du meurtre de Lippens et de De Bruyne, deux officiers représentant le Gouvernement de l'État libre, résidents à la cour de Séfu à Kasongo. Nous découvrîmes plus tard que, après la défaite de Séfu sur le Lomami (qui amena la mort de son cousin et de plusieurs autres chefs notables) une partie avancée des arabes en retraite était arrivée à Kasongo et, en représailles, avait tué les deux résidents. Il est probable, puisque nous n'avons pas actuellement de preuve du contraire, que cela fut fait sans les ordres de Séfu. Douze de ses gens, armés de couteaux cachés dans leurs vêtements, prirent quelque prétexte futile pour rendre visite à Lippens dans la résidence; cependant, il refusa de sortir et de leur parler. Alors ils dirent que la nouvelle d'une grande bataille leur avait été donnée par Séfu; en entendant cela, Lippens sortit et pendant qu'il parlait sous la vérandah, il fut poignardé rapidement et sans bruit. Quelques-uns des meurtriers entrant dans la chambre voisine, trouvèrent De Bruyne écrivant et le tuèrent avant qu'il eût appris le sort de son chef. Quand Séfu revint à Kasongo, un jour ou deux après, il donna l'ordre que les débris du corps de De Bruyne fussent rassemblés et enterrés avec Lippens, dont le corps, sauf les mains (qui avaient été envoyées à Séfu et à Mohara de Nyangwé comme témoignage), n'était pas mutilé. Le respect du chef, fortement inné, avait protégé le corps de Lippens, tandis que celui de son subordonné avait été haché en morceaux. Une curieuse fatalité poursuivit ces douze meurtriers : le chef de la bande, nommé Kabwarri, fut tué par nous dans la bataille du 26 février, avec le Martini express de Lippens

dans ses mains. Des autres — tous fils de chefs et quelques-uns hommes importants par eux-mêmes — quatre moururent de la petite vérole; un fut tué à Nyangwé et les six autres furent faits prisonniers à Kasongo. Pendant le procès, bien qu'enchaînés, ils réussirent à maîtriser la sentinelle et à s'enfuir. Un se noya en traversant une rivière; trois autres furent tués, soit en combattant, soit par accident dans le mois même de leur fuite ou durant le mois qui suivit; les deux derniers furent repris et pendus. A ce propos j'ai fait une observation : des nombreux hommes que j'ai vu pendre, presque tous mouraient par strangulation et non parce qu'ils avaient la nuque brisée. Comparé au fusillement, la pendaison me semble la mort la moins douloureuse, la pauvre victime devenant insensible en peu de secondes, tandis qu'un fusillé demande souvent un coup de grâce, quelque soin que l'on ait mis à placer les tireurs.

Pendant ce temps, je fis plusieurs excursions pour reconnaître le district. Ce qui me frappa le plus dans ces expéditions fut le nombre de corps coupés partiellement que je rencontrai dans toutes les directions pendant des milles. A quelques-uns il manquait les mains et les pieds, d'autres avaient des tranches coupées hors des cuisses ou ailleurs; à d'autres il manquait les entrailles ou la tête suivant le goût de chaque sauvage, bien que, ainsi que je le découvris plus tard, ce goût soit plutôt marqué par tribu que par individu. Vieux et jeunes, femmes et enfants sont bons à servir de nourriture à leurs vainqueurs ou à leurs voisins.

Des nouvelles nombreuses nous apprirent que Mohara de Nyangwé s'avançait contre nous. Nous eûmes plusieurs alarmes produites par de fausses attaques nocturnes et nous fûmes heureux lorsque le 29 décembre ces nouvelles devinrent si certaines que Gongo-Lutété offrit de parier avec le commandant que si on marchait le lendemain on rencontrerait les Arabes. Dhanis n'y croyait pas et accepta le pari pour dix balles de drap, espérant le perdre, car ces alarmes incertaines et fausses énervaient notre caravane.

A 5 heures du matin, le 30, nous avancions avec Gongo et ses 1,000 fusils patrouillant devant nous. Après six heures et demie de marche pénible nous entendîmes des coups de feu en avant. Le commandant et moi courûmes en avant et arrivâmes dans une plaine couverte de petites herbes, à temps pour voir Gongo et ses gens en pleine fuite devant les Arabes victorieux; ils n'étaient pas à plus de 400 yards en avant de nous.

Michaux arriva bientôt avec sa compagnie et le commandant donna l'ordre de charger. Comme nous partions, il m'ordonna de retirer mes hommes et de rester derrière, afin de garder les femmes et les bagages. Il me chargea aussi d'envoyer en avant les autres compagnies avec le Krupp, dès qu'elles arriveraient. A ce moment les Haoussas lancèrent leur cri de guerre; tous mes hommes étant Haoussas, ils ne l'eurent pas plus tôt entendu qu'ils s'élancèrent au combat me laissant seul avec le chef caporal. Perché sur le sommet d'une fourmilière, avec mon caporal à mon côté, j'avais certes la meilleure vue d'une bataille que l'on puisse désirer. Je vis le commandant et Michaux disparaître, on eût dit sous terre — la cause en était qu'un marais, large de quelque centaine de yards, nous séparait de l'ennemi, ce que ni eux ni moi ne savions avant d'y être. C'était du plus curieux effet de voir nos hommes, enfoncés jusqu'au cou dans la boue et l'eau, tirer sur les Arabes. Comme ils avançaient, les Arabes se retiraient; Gongo voyant que le secours était arrivé rallia ses forces en retraite et, se joignant à nous, poussa les Arabes à travers la plaine et dans leur camp retranché que les troupes régulières assaillirent alors. Une grande troupe d'arabes était rassemblée sur notre aile gauche, bien qu'il semblât que ni nos troupes, ni Gongo ne les eussent remarqués et à ma grande terreur je vis nos forces commencer à pousser le corps principal dans la brousse, les poursuivant hors de vue. Bientôt le bruit de la fusillade ne parvint plus jusqu'à moi et je fus laissé comme cible aux 4 à 500 arabes qui étaient entre moi et le commandant, à moins de 400 yards de ma fourmilière. La seule chose qui, je pense, me sauva, fut que ces arabes prirent les bagages et les femmes qui m'entouraient pour une réserve. Environ vingt minutes plus tard Scherlink arriva et s'avança pour rejoindre le commandant, suivi bientôt du capitaine de Wouters avec le canon. Nous suivîmes alors aussi rapidement que possible, en longeant le marais.

Je vis sur ce champ de bataille le seul cas que je puisse me rappeler d'une indigène plus sensible à l'amour qu'à la crainte ou au danger. Dans un endroit découvert que mes camarades venaient de traverser, je passai près d'une femme assise par terre près d'un chef mort, pleurant tranquillement ayant la tête du mort sur son sein, tandis que les balles sifflaient passant parfois à un pouce d'elle. Un peu plus tard, en repassant par le champ de bataille, les seules traces laissées étaient de-ci de-là des endroits ensanglantés, marquant la place où les victimes du combat avaient été découpées pour servir au banquet du soir pour les survivants victorieux.

On se figure plus facilement notre dégoût que nous ne le pouvons exprimer, car nous trouvions que nos compagnons de camp ne faisaient pas de différence entre leurs tués et leurs blessés et ceux de l'ennemi. Une des femmes de Gongo-Lutété fut tuée pendant la bataille; elle fut découpée et mangée par ses propres gens. Toutefois, il en tira vengeance sommaire le lendemain en donnant les coupables à leurs camarades pour servir de repas.

Plusieurs de nos gens avaient été faits prisonniers pendant les succès remportés par les Arabes au début de la journée et lorsque les Arabes battirent en retraite, ils en tuèrent quelques-uns, en mutilèrent terriblement d'autres, sans les tuer, les abandonnant sur la route. Ce n'était pas un procédé sage, car il ne portait pas nos gens à être plus doux dans leurs agissements avec les auteurs de ces outrages battant en retraite.

Le camp arabe que nous prîmes était situé sur une éminence à l'intérieur et autour du village de Kasongo-Luakilla. Comme c'était une forte position, elle nous servit de quartier général. Nous prîmes dans le camp de la poudre, des cartouches, des fusils et d'autres munitions; nous trouvâmes aussi des tentes arabes avec attirail, et une tente faite par Edison, laquelle avait probablement appartenu à un membre de la malheureuse expédition Hodister. Nous découvrîmes par les prisonniers et quelques-uns des papiers pris dans le camp, que Muni-Pembe (le fils de Mohara) et Mahomedi commandaient les Arabes. Leurs pertes furent difficiles à estimer, mais nous supposions qu'elles devaient avoir atteint au delà de 200 tués; les nôtres se montaient à 82 tués et blessés.

Le 1er janvier nous levâmes le camp en quête de nourriture. Une terrible tempête nous surprit et comme elle ne semblait pas vouloir s'apaiser, nous fûmes forcés de camper sur le versant d'une colline. Tout le monde était très misérable et de mauvaise humeur; la nourriture était rare, la cuisson impossible, car tout était mouillé et froid. Le lendemain nous avançâmes sous un soleil brûlant et nous trouvâmes la chaleur agréable après le froid et l'humidité du jour et de la nuit d'avant. Une couple d'heures nous conduisit à la rivière Mwadi, qui, vu sa profondeur d'eau, était un obstacle difficile à traverser pour la caravane. En quatre heures de dure besogne nous réussîmes à faire un pont sur lequel tout le monde passa sain et sauf, excepté une demi-douzaine de gens de Gongo-Lutété qui se noyèrent. Après deux autres heures de marche nous campâmes sur un plateau appelé Goïo Kapopa, à environ 300 pieds au-dessus de la

plaine environnante dans laquelle on pouvait distinguer aisément le cours de trois rivières assez grandes. En face de nous, vers l'Est, se trouvait une haute chaîne de collines.

Un soir, nous trouvant au camp de Goïo-Kapopa, quelques-uns parmi nos gens si superstitieux vinrent en députation auprès du commandant et lui demandèrent comme une faveur de « faire médecine » afin de montrer quel serait le résultat du prochain conflit avec l'ennemi.

Les Arabes, disaient-ils, avaient essayé toutes les formes de fétiches connues d'eux, mais leurs oracles étaient muets (la méthode arabe presque généralement employée est, après avoir exécuté certaines formes de cérémonies, de tuer une chèvre ou un poulet dont l'examen des entrailles permet au magicien de lire l'avenir). Ils n'avaient jamais vu l'expérience de l'homme blanc et étaient impatients de nous voir agréer leur requête. Le commandant déclara qu'il éprouverait le destin à huit heures du soir et leur dit que si sa médecine, après préparation, devenait rouge, les forces des arabes seraient anéanties dans la prochaine bataille; si elle devenait blanche, la bataille serait indécise, mais si la couleur était verte, nous devrions éviter la bataille pendant une couple de mois, car le résultat serait incertain. Au soir, tous, dans notre camp comme dans celui des indigènes, étaient accourus pour voir ce qui allait arriver, et les gens de Séfu, sur les collines en face, attendaient anxieux. Nous avions quelques douzaines de fusées pour signaux, dont cependant une douzaine seulement en bon état et qui avaient été conservées en cas de grand événement. Quand le commandant ordonna que trois des fusées rouges fussent tirées, les cris de joie qui retentirent dans le camp furent étourdissants.

Comme les spectateurs remarquaient que la « médecine » était rouge par trois fois, ils dansèrent autour de nous avec une joie frénétique et demandèrent qu'on leur donnât de la poudre pour faire une nuit à leur manière. C'est la caractéristique des suivants arabes et des indigènes de décharger leurs fusils en toutes circonstances : joie ou peine, arrivée ou départ, servent d'excuse à la décharge d'armes à feu. Même une averse sert de prétexte à un gaspillage insouciant de poudre et chaque homme décharge son fusil « afin que la poudre ne se mouille pas ». Quand la pluie s'arrête et que le soleil réapparaît, il le décharge de nouveau « afin de s'assurer que le fusil n'est pas humide ». En cette occasion spéciale ils demandèrent de la poudre; on les rendit heureux avec une couple de barils, tandis

que par des cris et des danses ils firent la nuit hideuse. Un silence correspondant régnait dans le camp ennemi, qui, si nous avions pu l'attaquer, aurait, je crois, été dispersé.

Le 5 janvier, 3 à 400 femmes, que nous avions laissées en arrière sur le Lomami avec les bagages des soldats, arrivèrent et il y eut grande réjouissance dans le camp. Les hommes n'ayant pas eu leurs couvertures supplémentaires et n'ayant pas eu leurs femmes auprès d'eux s'étaient trouvés dans de mauvaises conditions et mal nourris. Les femmes apportèrent aussi un avis du Lomami disant que Delcommune avait répondu à la requête du commandant en envoyant un officier blanc appelé Cassart, quelques soldats et toutes ses armes et ses munitions, mais qu'il ne pouvait pas envoyer le gros de ses soldats, devant, disait-il, les rengager à Lusambo, ce qui fait qu'on ne pouvait s'attendre à les voir arriver avant une couple de mois. De l'expédition de Franqui, pas de réponse.

Ce même soir nous vîmes des feux de camp sur les collines en face et entendîmes le roulement des tambours et de grands cris. Le lendemain nous pouvions voir avec des jumelles un très grand camp couvrant au delà d'un mille. Cela se trouva être Séfu, avec d'autres princes du Kasongo, qui était revenu à l'attaque malgré sa défaite écrasante du Lomami. Le commandant se résolut à leur laisser passer la rivière ou, en tout cas, à laisser passer une partie de leurs forces sur notre rive avant de les attaquer.

CHAPITRE VIII.

Nouvelles défaites arabes. — Le commandant décide de prendre l'initiative et de conduire une attaque sur les forces de Sefu.

Le matin du 9 janvier, vers 6 heures, nous entendîmes tirer derrière notre camp. On s'informa auprès de Gongo Lutété, qui supposa que quelques-uns de ses gens pouvaient s'être querellés avec les indigènes; cependant, après quelques minutes, nous entendîmes distinctement un feu roulant, et, puisqu'il n'était pas possible que cela pût provenir des indigènes, le commandant envoya Michaux et de Wouters en reconnaissance. Ils revinrent sans avoir découvert ce que c'était. Quelques minutes après un homme accourut hors d'haleine dans le camp, et, levant un fusil et une demi-douzaine de cartouches, cria : « L'homme blanc est attaqué et demande des secours, » et tomba en défaillance. Quand il revint à lui, il dit que l'homme blanc combattait encore, mais était très pressé et avait envoyé demander du secours. Michaux, de Wouters et Scheerlink partirent rapidement avec leurs compagnies et un contingent de Gongo Lutété, laissant le commandant, moi-même et Cerkel dans un terrible état d'indécision. Nous organisâmes le camp pour être prêts à résister à une attaque, l'armée de Sefu étant campée en face de nous, et, suivant l'avis que nous venions de recevoir, Mohara de Nyangwé combattant sur nos derrières Ceci, en ce moment, semblait peu croyable, bien qu'on s'aperçût après que c'était vrai. A midi le feu commença à quelques cents yards de notre camp, dans les herbes. Justement quand nous croyions que le combat allait commencer, Cassart entrait dans le camp avec tous ses bagages, blessé, mais étant sorti du dilemme où il se trouvait sans même avoir vu la troupe que nous lui avions envoyée. Ses premières paroles nous amusèrent : « Commandant, disait-il, j'ai été tout, excepté pris, et j'ai brûlé une terrible masse de cartouches. » — « Oh! dit le commandant, vous êtes vivant et c'est le principal ; je suppose que vous avez perdu tous les bagages et les munitions que vous nous apportiez ? » Mais le courageux petit homme n'avait rien perdu et voici, d'après son récit, ce qui était arrivé :

La veille au soir, il avait campé à environ deux heures et demie de marche sur nos derrières et, ne craignant rien, avait bien dormi. Il nous apportait environ 50,000 paquets de cartouches et 40 fusils Chassepot mis en caisse, et sa caravane comprenait 26 soldats réguliers et 250 hommes de Gongo Lutété comme porteurs. En se lavant à la porte de sa tente, vers 5 heures 3/4 du matin, il fut étonné d'entendre une décharge tirée d'un fourré environnant. Il trouva que la forêt était de toutes parts remplie de forces enturbannées des Arabes. Réunissant ses hommes immédiatement, il répondit au feu. Ceux de ses porteurs non armés de fusils à piston brisèrent les boîtes de munitions et, prenant les chassepots, ouvrirent un feu violent dans toutes les directions, sauf là où c'était le plus nécessaire. Ce feu, mal dirigé, fut toutefois suffisant pour empêcher les Arabes d'envahir le camp et Cassart chargea avec ses soldats là où l'ennemi s'approchait trop. Cela continua pendant plus de quatre heures quand, pour une raison inconnue de Cassart, les Arabes se retirèrent pendant une heure vingt minutes. L'explication, comme nous le découvrîmes plus tard, était que Mohara avait été blessé à la jambe par un coup de feu tiré au hasard. Pendant cette pause Cassart démonta sa tente, mit ses charges et ses blessés en route et se retira dans notre direction. Le bois était très épais, et pendant que les Arabes le suivaient en force, il s'arrangea, pour les tenir en échec, jusqu'à ce que toute sa caravane eût passé une profonde rivière qui, heureusement pour lui, était sur sa route. Comme le seul moyen de traverser la rivière était un seul arbre énorme qui avait été abattu en travers, il n'eut pas de difficulté à tenir les Arabes en échec jusqu'à ce que la partie principale de sa caravane eût gagné du terrain Il courut alors après elle et arriva à notre camp ainsi que nous l'avons décrit.

Tandis que nous causions, le feu recommença presque dans la même direction où nous l'avions entendu le matin. Le soir un de nos soldats entra, apportant la tête de Mohara et une note de de Wouters disant qu'ils avaient combattu le gros des Arabes, les avaient défaits et tué Mohara, leur chef. Nos troupes arrivèrent de bonne heure le matin, apportant une grande quantité de nourriture, des ânes et un gros ballot de dépêches arabes, ainsi que des prisonniers et des tentes. La relation de de Wouters disait que, en prenant le camp arabe, ils avaient trouvé un nombre énorme de blessés et beaucoup de tombes fraîchement faites, ce qui témoignait du combat sanglant soutenu par Cassart le matin. Il avait, disait-il, emporté la

position des Arabes qui s'étaient trompés en prenant nos forces pour un envoi fait par Sefu et sa garde qu'ils attendaient. Par cette erreur ils avaient permis à l'armée de de Wouters de traverser, sans être molestée, la vallée marécageuse qui défendait un des flancs de leur position et de gagner la terre haute sur laquelle se trouvait le camp. Aussitôt qu'ils eurent traversé le marais, ils entrèrent dans des hautes herbes et des champs de cassada, ce qui cacha à l'ennemi leur caractère réel jusqu'à ce qu'ils eussent formé une ligne et s'élançassent à cent yards de la ligne arabe la plus proche: Bien que les Arabes eussent vu l'arrivée de nos gens, ils furent complètement surpris; Mohara, qui avait été blessé dans la matinée, fut, heureusement pour nous, tué au commencement du combat, et la perte de leur chef jeta le désarroi dans leurs rangs, ce qui a lieu avec tous les soldats, sauf les Européens.

La rivière la plus voisine de nous, à l'Est, était le Lufubu. Aprés nos succés du 9, le commandant décida qu'il n'y avait aucune raison de ne pas attaquer les forces de Sefu, qui étaient toujours devant nous. C'est pourquoi le 11 Michaux et sa compagnie furent envoyés pour garder les gens de Lutété, qui reçurent ordre de construire un pont sur le Lufubu. Il fut construit en trois heures environ, en un point où la rivière n'avait que quarante yards de largeur et environ dix pieds de profondeur. Quand le pont fut fini, Michaux traversa la rivière et aprés une couple d'heures de marche il se trouva sur les rives du Kipango, à moins d'un mille du camp de Sefu, qui était perché sur une hauteur, à environ trois quarts de mille de la rivière. L'ennemi en découvrant nos troupes si prés de lui, descendit en force pour empêcher nos gens de passer la rivière Kipango, ce qu'ils supposaient, naturellement, être notre intention. Il semble y avoir eu une forte escarmouche d'une rive à l'autre.

La guerre en paroles, qui faisait rage aussi, eut plus d'effet même que nos fusils.

Mahomedi et Sefu conduisaient les Arabes, qui raillaient et insultaient les gens de Lutété, disant qu'ils étaient dans un mauvais pas, qu'ils feraient mieux de déserter l'homme blanc qui ignorait que Mohara, avec toutes les forces de Nyangwé, campait sur ses derrières. Les gens de Lutété répondirent : « Oh! nous savons tout de Mohara, nous l'avons mangé avant-hier. » La nouvelle de la défaite de Mohara n'était pas alors parvenue à Sefu, car notre camp les séparait et Mohara avait été défait et tué avant qu'il n'y eût de communication entre les armées arabes.

Michaux se retira, laissant les gens de Lutété masqués par la forêt et ignorés de l'ennemi, afin de construire un pont sur la rivière, plus en amont. Le 12 nous traversâmes le Lufubu et, arrivés au Kipango, nous trouvâmes que le pont fait la nuit par nos alliés avait été emporté. Trois heures d'un travail continu nous permirent d'en construire un autre assez solide pour supporter le passage de nos réguliers et de nos bagages, une partie des forces de Lutété ayant traversé la rivière avant que le pont fût enlevé. Une grande partie de ce qui restait de ses forces réussit à passer en grimpant sur les arbres de la rive et en se pendant aux lianes croissant d'une rive à l'autre. Bien que, en certains endroits, les grosses branches des arbres fussent enchevêtrées, les plus terribles scènes se passèrent néanmoins. Nous, qui travaillions plus en aval, nous vîmes plus d'une tête, bras ou jambe dans le flot écumant; il était impossible de porter secours; nos propres hommes ne se sauvèrent qu'avec peine; un seul fut entraîné et noyé. Au moment où le soleil se couchait nos forces passèrent, et après une marche de quarante minutes nous nous élançâmes dans le camp arabe et fûmes surpris de le trouver désert. Nous passâmes une misérable nuit, car les porteurs de bagages et les porteurs de provisions étaient incapables de trouver leur chemin dans le camp envahi par l'obscurité. Des déclarations de prisonniers nous apprirent le lendemain que Sefu avait été quelque peu démoralisé : durant l'escarmouche avec Michaux sur le bord de la rivière, une des femmes favorites du chef arabe avait été tuée par un coup de feu perdu, alors qu'elle était assise avec lui à un mille du lieu de l'action.

Peu après le départ de Michaux, un message lui confirma ce que nos alliés lui avaient déjà dit, c'est-à-dire que Mohara avait été tué et ses forces dispersées.

La colline sur laquelle les Arabes avaient installé leur camp et que nous occupions actuellement, s'élançait brusquement de la plaine et formait un plateau d'un mille et demi carré environ, entouré de toutes parts de talus nombreux presque verticaux; on n'aurait su trouver de meilleure position défensive. Si Sefu l'eût seulement défendue, je doute que nous eussions été capables de la prendre; mais il brûlait déjà de reprendre sa route du Lomami et fut très alarmé d'apprendre la mort de Mohara qui était reconnu pour le plus noble vieux guerrier de la région ouest du lac Tanganika. Une parole de Mohara était bien connue dans le pays : « Je n'ai jamais perdu une bataille que j'aie conduite personnellement;

je préférerais mourir sur le champ de bataille que de rentrer chez moi après avoir été battu. » On ne peut se passer d'admirer ce vieil esclavagiste superbe, qui, après des années de victoires, préféra mourir plutôt que d'abandonner le théâtre de son premier échec.

Le 20 janvier le commandant leva le camp, ayant émis l'avis, la nuit précédente, que nous pourrions aller voir jusqu'au Lualaba, afin de pouvoir dire que nous l'avions vu, car nous avions reçu l'avis certain que toutes les forces arabes s'étaient retirées sur la rive droite de cette rivière. Notre caravane était lourdement chargée de nourriture, chacun de ceux qui prétendaient en savoir quelque chose semblant d'accord pour dire qu'entre nous et la rivière il n'y avait qu'un désert et qu'il serait impossible de nourrir la caravane pendant plus d'un jour ou deux. Pendant le séjour nous avions eu beaucoup de maladies — notamment des coliques et de légères fièvres — que j'attribuai à la position exposée du plateau. Les nuits étaient réellement froides, avec une chute de température de 100° à environ 50°, bien que nous ne fussions guère à plus de trois cents pieds au-dessus de la plaine environnante.

Malgré cela, notre caravane était dans un grand état de jubilation, car nous nous trouvions à présent dans le district salé, plusieurs grands marais salants se rencontrant à chaque heure de marche. Ces marais salants s'étendent du Lufubu, à l'Ouest, jusqu'au Lualaba, à l'Est. Le sel de ce district approvisionne toute la contrée, du Tanganika au Kassaï.

J'ai visité, entre autres, un puits de sel assez curieux, au fond d'une gorge obscure et étroite de forme triangulaire. Dans ce marais une eau salée noire et chaude bouillonnait hors du sol, sur presque toute la surface; cependant, au milieu coulait un courant de pure eau froide, qui avait été endigué par les indigènes afin d'empêcher l'eau fraîche de diluer l'eau salée.

Deux aigles sur le rocher au-dessus semblaient empaillés; tout était chaud et tranquille; et même les gens ne parlaient qu'à voix basse. Au milieu du silence, une demi-douzaine de balles sifflèrent soudainement et le côté éloigné de la gorge se remplit immédiatement d'Arabes. En un moment, le bruit le plus terrible remplit la place, chacun criait et faisait feu; j'ai remarqué que même un des aigles poussa un cri perçant. L'écho était terrible et doublait la confusion. Quand nous eûmes balayé la gorge, je m'assis et me reposai. Toute la place, envahie par l'odeur du soufre et recouverte de

nuages de fumée, semblait la porte d'entrée des Enfers. Un de mes hommes, un nègre américain de Libéria, qui était tranquillement occupé à abattre à la hache la main d'un cadavre, méthode la plus simple pour enlever les bracelets, disait : « Je parie qu'ils n'ont pas eu une telle poussière depuis la création. » Alors je sonnai la retraite — dont l'écho résonna pendant plus de deux minutes — et je partis.

CHAPITRE IX.

Les forces de l'État campent en face de la ville de Nyangwé, sur la rive opposée du fleuve Lualaba. — Description des populations riveraines. — Rencontre imprévue avec deux colonnes arabes.

Le 21 janvier 1893, au milieu du jour, au sortir d'une épaisse ceinture de forêts, nous vîmes Nyangwé s'étendre devant nous. Nous en étions séparés par une prairie large d'environ deux milles, et par le fleuve, que nous savions avoir en cet endroit un millier de yards d'une rive à l'autre; et cependant, si transparente était l'atmosphère, qu'il nous semblait être à portée de fusil de la ville. Quelques minutes à peine après être sortis du couvert, nous pûmes, grâce à nos lunettes, discerner dans les rues de Nyangwé une agitation considérable. Évidemment, nous avions été vus Le commandant fit faire halte en bon ordre à nos troupes, afin d'amener en position les différentes divisions.

A ce moment, une tornade éclata, mais nos troupes étant en ligne, la marche en avant commença. Aussitôt que nous eûmes quitté les hauteurs, les hautes herbes dont la plaine était couverte rendirent impossible à chacun de voir à plus de dix à quinze mètres devant soi.

Parvenus à peu près en face de l'extrémité sud de Nyangwé, nous arrivâmes sur un tertre qui s'élevait du sein du marais à demi desséché au milieu duquel nous marchions. Nous étions encore à un mille et demi de la rive du fleuve, bien que celui-ci nous parût, en ce moment beaucoup plus rapproché. Du haut de cette butte, nous apercûmes à moins d'un demi mille une longue ligne d'hommes s'avançant vers nous dans les herbes. Nous prîmes aussitôt nos dispositions et le commandant envoya en avant deux compagnies pour repousser cette attaque de l'ennemi supposé. En arrivant à portée de la voix, on reconnut que celui-ci n'était autre qu'un détachement de la troupe de Gongo Lutété qui, après avoir perdu sa route, s'était, à sa grande surprise, trouvé au bord du Lualaba, juste en face de la ville. Une ou deux décharges, parties de la rive

opposée, les avaient fait fuir dans notre direction de toute la vitesse de leurs jambes. Cette précipitation faillit leur coûter cher car, s'ils n'avaient pas été en ordre dispersé, nous aurions certainement fait feu sur eux avant de pouvoir constater leur identité.

Nous campâmes près de cette butte et sur son sommet même qui dominait à peine de quelques pouces les marais environnants. Chaque jour, pendant cinq ou six semaines, un détachement de nos troupes traversait péniblement le marécage jusqu'à la rive du Lualaba; les derniers jours, une partie du trajet devait être faite à la nage.

En face de la partie principale de la ville se trouvait une île longue d'environ trois quarts de mille et soigneusement fortifiée par les Arabes. Il nous fallut chaque matin quelque temps pour imposer silence à la fusillade des tranchées qui commandaient la position dont nous avions fait choix sur la rive du fleuve pour ouvrir le feu sur la ville elle-même.

L'échange quotidien de communications donnait fréquemment lieu à d'intéressants incidents. Une des ruses favorites des chefs arabes consistait à demander une suspension de feu de quelques minutes pour échanger quelques mots avec un des officiers blancs; à plusieurs reprises un officier, confiant dans la bonne foi de l'ennemi, et naturellement fort exposé tandis qu'il conversait avec le chef arabe, essuya, sans aucun avertissement, le feu simultané d'une ou deux douzaines d'hommes.

Nous fûmes surpris de voir les alliés arabes tirer bon parti de leurs fusils se chargeant par la bouche. Ils employaient comme projectiles des balles de fer arrondies au marteau ou des morceaux de cuivre d'un pouce de long sur près d'un demi-pouce de diamètre. Ces morceaux de cuivre effrayaient fort nos hommes au début, car, sortant de fusils non rayés, ils arrivaient sur notre rive avec un sifflement perçant. Les décharges tirées de l'île, dont nous n'étions pas à plus de 400 yards, portaient parfaitement bien, et parfois des projectiles partis de la ville même vinrent tomber au milieu de nous, bien que le point le plus rapproché de l'autre rive fût à plus de 900 yards.

Un grand troupeau de bétail que nous apercevions dans Nyangwé, nous procura parfois un sport amusant. Un jour que ces animaux avaient été menés à l'abreuvoir sur la rive du fleuve (leurs conducteurs ignorant que nous étions tapis dans les roseaux en face d'eux),

nos balles en tuèrent ou blessèrent un certain nombre. Le troupeau devint enragé et ses maîtres, en répondant à notre feu du fond des tranchées voisines, parurent mettre le comble à sa fureur. Une charge exécutée à fond de train balaya en quelques secondes les tranchées de leurs défenseurs. Les soldats mis en fuite tentèrent de faire face aux bêtes en furie et de leur envoyer des coups de feu, mais une ou deux salves parties de notre rive les eurent promptement dispersés. Plusieurs heures plus tard, nous pouvions encore voir les bœufs poursuivre au galop par les rues de la ville leurs malheureux propriétaires éperdus de terreur.

Nous aurions, pendant ce siège, obtenu de bien meilleurs résultats avec la poudre sans fumée, car, dès l'apparition du moindre nuage de fumée, les soldats arabes plongeaient dans les tranchées avec une telle agilité qu'il était impossible de les atteindre. Nos tirailleurs allumaient de grands feux d'herbes derrière eux et, tirant en avant de cette épaisse barrière de fumée dans laquelle se confondait l'explosion de leurs armes, ils parvenaient à envoyer leur balle à destination.

Pendant tout ce temps, les Wagénia, gens qui vivent presque exclusivement sur l'eau et exécutent sur le fleuve tous les transports, se montraient des visiteurs assidus de notre camp. Ces Wagénia constituent, sous tous les rapports, une race étrange et spéciale. Tous hommes libres, ils n'ont point d'esclaves. Leurs mœurs présentent fréquemment de surprenantes contradictions. Ils ne font jamais aucun trajet par terre et cependant ceux d'entre eux que je rencontrai, bien que passant leur vie sur l'eau, étaient de détestables nageurs. Ils entreprenaient, tant pour nous que pour les Arabes, tous les transports d'une rive à l'autre du fleuve ou le long de son cours, sans autre salaire que leur nourriture pendant le temps qu'ils employaient à ce travail.

Les huttes des Wagénia sont faites exclusivement d'herbes et les villages changent chaque jour d'emplacement. Tous les membres de cette peuplade se connaissent entre eux. L'un d'eux vient-il à avoir besoin d'une pirogue, il s'empare de la première qu'il rencontre et ne la restitue souvent que quelques mois plus tard. Ces pirogues sont faites d'un tronc d'arbre creusé et contiennent de un jusqu'à cinquante hommes. Mais, bien que ce soient toujours les Wagénia qui les emploient, ils restent incapables de les construire eux-mêmes et les achètent, en échange de poisson et de poteries, aux tribus naines de la forêt.

Ils ne sont pas plus belliqueux qu'industrieux et, à la première apparence de désordre dans un district voisin du lieu où ils séjournent, ils s'élancent sur le fleuve, le descendent pendant 100 ou 200 milles et se mettent, en une heure, absolument hors d'atteinte.

Ces Wagénia nous apportaient régulièrement toutes sortes de renseignements sur les faits et gestes des Arabes. Nous leur payions, bien entendu, leurs informations. Aussitôt après nous avoir quittés, ils retournaient à Nyangwé et rapportaient aux Arabes ce qu'ils avaient pu apprendre sur notre compte. Leur manège nous était parfaitement connu, mais, lorsque nous leur reprochions leur duplicité, nos réprimandes et nos sarcasmes les laissaient absolument indifférents.

Après un séjour de quelque durée dans le camp, Dhanis ordonna à Lutété de construire une pirogue; nous attendions en outre un bateau qui nous arrivait de Lusambo, et, avec tous deux, nous comptions arriver à nous emparer, sur l'autre rive du fleuve, d'un certain nombre d'embarcations. Mais le bateau se perdit dans la traversée de la rivière Lufubu et, quant à la pirogue, on constata, lorsqu'elle fut terminée, qu'elle ne pouvait tenir que six hommes. Avant qu'il nous fût possible d'en construire une autre, le cours des événements nous en avait rendu l'usage inutile.

Le commandant envoya Lutété et ses troupes en expédition vers le Nord, avec ordre d'être rentré dans la quinzaine. Lutété se mit en marche, laissant derrière lui, pour servir de garde à plus de 5,000 femmes restées dans son camp, 200 hommes armés de fusils à pierre.

Peu après son départ, les Wagénia qui, comme d'ordinaire, exerçaient leur métier d'espion aux environs du camp, assurèrent au commandant, au cours d'un entretien avec lui, que les provisions se faisaient rares dans Nyangwé. Ils s'informèrent aussi de l'époque du retour de Lutété, que le commandant leur dit attendre dans une quinzaine environ. Il ajouta que ce serait pour les Arabes une bonne fortune que de l'attaquer sans retard et amena ses interlocuteurs à informer Sefu de cette occasion favorable. « Portez-lui mes compliments », leur dit-il, « et dites-lui qu'apprenant qu'il manque de vivres, je lui envoie une demi-douzaine de poules. Vous voyez que nous en avons en abondance. Quand nous aurons consommé toutes les provisions qui se trouvent de ce côté du fleuve, nous nous rendrons sur l'autre rive ». Ce disant, il leur remit les six dernières poules que nous eussions dans le camp.

L'événement parut prouver que les Wagénia avaient, par extraordinaire, rapporté fidèlement cette conversation à nos adversaires. Quelques jours plus tard, en effet, nous apprîmes que les Arabes avaient traversé le fleuve, à deux heures de marche environ en aval de notre camp. Nous accueillîmes cette information avec l'incrédulité que méritent, en général, les rumeurs en Afrique. Mais, le lendemain, un esclave déserteur vint nous déclarer que son maître l'avait amené de ce côté de la rivière et l'avait occupé, pendant les deux derniers jours, à construire des bomas. Toute la population libre de Nyangwe, ainsi que les forces arabes habituelles nous attaqueraient, disait-il, dans un jour ou deux. Ce même soir, huit de nos hommes furent enlevés par une reconnaissance arabe, pendant qu'ils étaient allés chercher de l'eau à une source située à moins de deux cents mètres du camp. Comme le complot semblait près d'éclater, chacun était en éveil. Vers minuit, il y eut un énorme tumulte : toutes les femmes du camp de Lutété furent prises de panique et envahirent le coin de notre camp où se trouvaient les troupes de Michaux. Nous nous en débarassâmes très difficilement, mais moins d'une heure après, elles furent de nouveau prises de panique à la suite d'un coup de feu involontaire et une seconde fois mirent la confusion dans notre camp. Nous les fîmes alors coucher par terre entourées de sentinelles qui avaient ordre de tirer si quelqu'une se levait. Rien cependant n'arriva pendant la nuit ; et comme les Arabes, contrairement à leur habitude, ne nous attaquèrent pas à l'aube, le commandant se décida à prendre l'initiative.

L'avant-garde, avec laquelle nous avions un canon Krupp, fut donnée à de Wouters et à moi ; le camp fut laissé à la garde de deux officiers et de la moitié des hommes. Après trois quarts d'heure de marche, la route bifurqua ; la branche de droite, nous dirent les guides, conduisait directement aux bomas arabes ; nous suivîmes celle de gauche, les guides nous expliquant qu'en agissant ainsi nous prendrions les forces arabes à revers. Nous avions maintenant à notre droite une bande de forêt qui nous séparait de l'autre route. Entendant sur ce point un bourdonnement qui semblait provenir d'un corps nombreux dans notre voisinage immédiat, nous chargeâmes le canon Krupp et avançâmes.

Peu de temps après, nous entendîmes tirer en arrière de notre flanc droit.

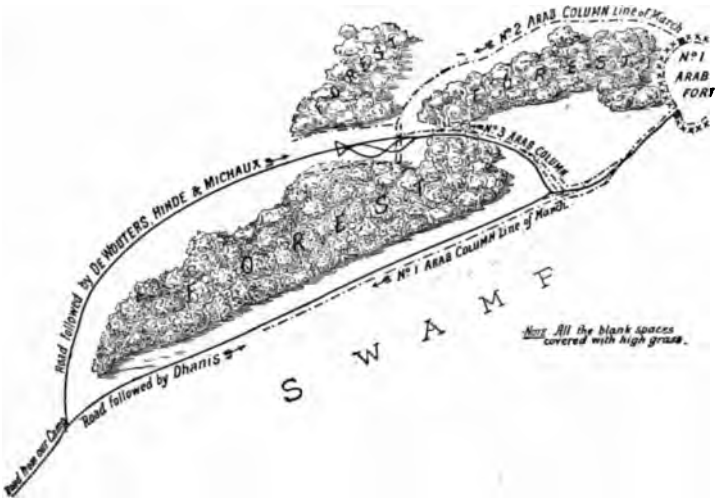
Aprés une consultation, nous conclûmes que ce devait être le commandant qui avait pris la route conduisant directement aux bomas, dans le but de les attaquer de front et qui devait nous suivre à moins d'une demi-heure. Comme il était alors trop tard pour retourner sur nos pas, nous avançâmes en doublant l'allure, espérant arriver à temps pour attaquer la queue des troupes avant qu'il n'eût fait son entrée.

A notre étonnement, cependant, en arrivant dans une espéce de cul-de-sac en terrain découvert, nulle part plus large que quatre cents mètres et entouré de trois côtés par la forêt, nous fûmes salués par des salves partant à la fois de chaque flanc et de front. Nous avions donné entre deux colonnes arabes marchant en avant et qui, nous entendant arriver ou averties par leurs éclaireurs, s'étaient formés en ordre dispersé et avaient posté de nombreuses troupes d'hommes dans le bois, de chaque côté de la route par laquelle nous arrivions.

Tirant ces premières salves de trente à cent mètres de notre ligne, ils se firent plus de mal les uns aux autres qu'à nous, la plupart des balles passant au-dessus de nos têtes. Il est difficile d'imaginer comment de Wouters échappa dans cette occurrence et dans les suivantes : six pieds cinq pouces de haut et presque toujours vêtu de blanc, il était de tous celui qui servait de cible aux tireurs arabes. Dans cette occasion, un corps d'Arabes chargea dans notre ligne, entre de Wouters et moi, dans l'espoir de s'emparer de Kirango, « le Héron », comme il était appelé aussi bien par nos hommes que par l'ennemi. Leurs ordres étaient de prendre le Héron, mort ou vif, et d'employer leurs couteaux, puisque les balles étaient inutiles contre la sorcellerie de son fétiche. Je fus assez heureux pour arrêter leur élan avant qu'ils n'atteinssent leur but. La colonne de gauche des Arabes fut rompue et s'enfuit aprés environ une heure de combat.

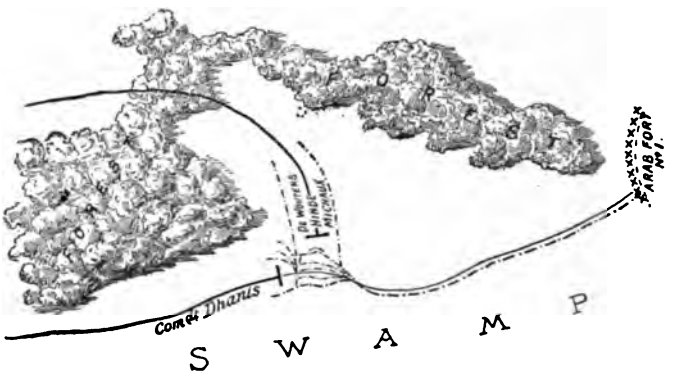
de Wouters et moi nous nous tournâmes alors pour attaquer la colonne de droite, qui était la plus forte. Comme ce mouvement venait d'être terminé, nous fûmes enchantés de trouver Michaux sur notre flanc droit; il était arrivé au plus vite en entendant la fusillade en avant. Il était heureux pour nous qu'il se fût décidé à agir ainsi au lieu de retourner pour découvrir ce qu'était la fusil-

lade qu'il avait aussi entendue en arrière. Voici quelle était maintenant la position :



L'herbe avait certainement douze pieds de haut, ce qui morcelait notre charge et la rendait irrégulière. Ceci, cependant, avait peu d'importance, les Arabes se désunissant et battant en retraite. de Wouters, à cause d'irrégularités du terrain et gêné par la fumée, conduisit ses hommes du flanc gauche au flanc droit, où lui et Michaux attaquèrent quelques ennemis qui s'étaient postés dans la forêt. Je suivis le corps principal et me trouvai tout à coup sur les derrières de l'ennemi posté dans un massif de la forêt. Effectuant une charge, je découvris que la seule route à travers ce massif était un chemin qui n'avait pas cinq pieds de large. La sensation éprouvée en traversant ces broussailles avec l'ennemi tirant tout le temps des coups de feu qui semblaient venir de terre, du haut des arbres et de toutes les directions, n'était pas agréable. Je traversai cependant la forêt sain et sauf, et arrêtant mes hommes de l'autre côté, j'essayai de les mettre à peu près en ordre. Là je fus rejoint par de Wouters et Michaux qui n'avaient trouvé, pour ainsi dire, pas un Arabe dans le bois : ceux-ci, en effet, n'ayant pas réussi à m'arrêter, avaient compris qu'ils seraient pris entre deux feux s'ils restaient là. Dès que nous eûmes réuni assez d'hommes, nous chargeâmes de nouveau le corps principal des Arabes et nous fûmes étonnés de leur résistance opiniâtre, car il est en général facile de forcer l'ennemi à continuer un mouvement de retraite qu'il a commencé.

Pendant cette partie du combat, notre flanc droit était attaqué L'ennemi maintenait un feu régulier et bien nourri qui se rapprochait, mais qui semblait avancer obliquement sur notre front; alors le corps principal que nous attaquions de front céda et nous continuâmes à tirer sur les troupes qui s'avançaient sur le flanc droit. Bientôt nous entendîmes un tambour que nous reconnûmes comme appartenant à nos alliés et immédiatement nous cessâmes le feu. (Le croquis explique ce qui était arrivé.)



Le commandant avait pris l'autre route, était immédiatement tombé sur l'ennemi et, après un combat sérieux, l'avait repoussé. En perçant notre route à travers le massif de forêt, nous avions chassé l'ennemi devant nous contre sa colonne, qui l'avait arrêté, et nous avancions à angle droit. Quand les forces arabes furent dispersées, nous continuâmes à tirer les uns contre les autres, l'herbe étant très haute et aucune de nos deux colonnes n'étant très nombreuse. Heureusement un seul de nos hommes fut tué et trois ou quatre blessés par ce désagréable incident. Nos clairons de chaque côté sonnaient de leur mieux, mais ne pouvaient évidemment être entendus à plus de vingt mètres dans le bruit de la bataille, tandis que le tambour était entendu par dessus tout. Dès que nous eûmes rassemblé assez d'hommes, nous suivîmes les Arabes en retraite et arrivâmes à leur fort avancé auquel, après deux minutes d'un vif engagement, nous donnâmes l'assaut. Les Arabes n'ayant pas eu le temps de s'organiser après leur défaite en terrain découvert semblaient incapables de se rallier et leurs autres forts tombèrent rapidement.

Comme ils commençaient à se reformer dans la plaine entre les

forts et le Lualaba, nous avançâmes de nouveau contre eux et ils se retirérent sur la berge de la rivière.

A environ une heure et demie de marche des forêts, le Lufubu se jette dans le Lualaba; il a là environ cent mètres de large et est très profond. L'ennemi se rassembla en corps compacts dans l'angle formé par le confluent des deux rivières. A notre approche, quelque chose mit la panique dans leurs lignes reformées, et comme Sefu et Miserera traversaient le Lufubu (remplissant les canots avec leur état-major), les soldats essayérent de traverser à la nage, par centaines à la fois, et beaucoup furent noyés.

Nous pourrions dire que, en cette occasion, nous avons surpris les Arabes sans le vouloir. Il semble qu'ils quittèrent leurs forts à la même heure que nous quittions notre camp, avec l'intention de nous attaquer dans le camp par trois côtés à la fois.

Les trois colonnes prenant des chemins différents devaient arriver en même temps, mais deux d'entre elles, à cause du mauvais état du terrain, étaient arrêtées à moins de deux cents mètres l'une de l'autre au moment où de Wouters et moi arrivâmes entre elles.

CHAPITRE X.

Récit de la chute de Nyangwé.

Le 1er mars les Wagénia offrirent de nous donner leurs canots si nous, en retour, nous leur servions d'escorte pour passer les camps arabes, vers les îles situées plus bas sur la rivière. L'impression faite sur eux par notre victoire était si grande qu'ils étaient pleins de confiance au sujet de notre attaque contre Nyangwé; ils étaient même prêts à nous prêter leurs canots pour traverser la rivière. Leur espoir était, si nous réussissions, de pouvoir piller quelque peu la ville et, si par hasard nous échouions, de récolter un butin considérable dans notre camp. Le commandant envoya Scherlink et Cerkel en aval le long de la rive : après une ou deux vives escarmouches ils arrivèrent à notre débarcadère, en face du camp, avec cent grands canots.

Le 3 mars des lettres et des dépêches d'un haut intérêt nous parvinrent de l'inspecteur Fivé et d'autres. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de ce qui se passait en dehors de notre petit monde depuis des mois. L'inspecteur nous en donna de bonnes et ses dépêches nous informaient qu'il avait donné l'ordre au commandant Chaltin, à Basoko, de se joindre à nous et d'amener avec lui de l'artillerie et des approvisionnements Le commandant Gillain, disait-il, devait nous rejoindre le plus tôt possible avec tous les hommes disponibles des districts du Sankuru-Kassai. Il espérait que, grâce à ces forces déployées contre lui, l'ennemi ne tiendrait pas longtemps. En discutant les événements, il nous vint à l'esprit que Chaltin pouvait s'emparer de Nyangwé en marchant sur la rive droite du fleuve. Cette idée nous saisit et nous nous élançâmes hors du mess pour nous assurer que le drapeau arabe continuait à flotter au-dessus de Nyangwé. Cela aurait été un mécompte pour nous si, après tous nos ennuis et nos désagréments, quelqu'un d'autre avait eu l'honneur de prendre Nyangwé. Cette idée fut pour beaucoup, je crois, dans la prompte attaque que le commandant Dhanis fit contre la ville une heure après que nous possédions les canots qui la rendaient possible.

Pendant la matinée du 4 mars nous levâmes le camp et nous nous formâmes de suite sur la berge. Les canots partirent chargés de soldats, chaque officier blanc ayant sous ses ordres trente ou quarante hommes. C'était certainement un beau spectacle de voir plus de cent canots, comme en tirailleurs, pleins de diables hurlant, se précipitant le long de la rivière contre la ville condamnée. Nous parvînmes à débarquer et à nous emparer de la plus grande partie de la ville sans presque tirer un coup de fusil : à dix heures du soir nous nous étions fortifiés dans la partie haute. Dès notre débarquement, les Wagénia s'étaient retirés et ce ne fut que bien convaincus de notre succès qu'ils consentirent à passer les serviteurs, les femmes, les bagages et les alliés. Nous étions établis dans une position qui n'était pas très enviable, possédant à peine un pied à terre sur la rive ennemie du Lualaba, ayant une énorme rivière à dos, et nous trouvant sans aucun moyen de recevoir des renforts ou des munitions. Tout cependant se passa bien.

Le lendemain, Albert Frees fut envoyé avec un détachement et quelques hommes de Lutété pour attaquer le camp que Muni-Pembé — qui était supposé retenir prisonniers deux des enfants d'Hodister — avait établi à quelques heures de marche de Nyangwé. Après avoir marché toute la nuit par l'orage, l'expédition réussit à surprendre le camp arabe, ramena les enfants d'Hodister, le harem de Muni-Pembé et de grandes quantités de poudre, d'armes et d'autres butins. Un envoyé de Séfu qui était à Kasongo nous était arrivé, entretemps, avec des propositions de paix. Dhanis répondit qu'il ne pouvait faire absolument aucune condition avant que les deux enfants de Lutété que Séfu avaient en otage ne nous aient été rendus, après quoi il verrait ce qui pourrait être fait. L'envoyé qui avait été le domestique d'intérieur de Lippens était devenu, depuis la mort de son maître, un esclave arabe; il n'avait pas peur de retourner auprès de Séfu : interrogé, il répondait naïvement « je lui mentirai si c'est nécessaire jusqu'à ce qu'il m'envoie ici pour une autre mission et alors je ne retournerai pas ». C'est ce qui arriva plus tard.

Un grand nombre de superbes indigènes venaient offrir leur soumission au commandant; beaucoup avouaient être des soldats arabes vaincus et d'autres étaient des chefs avec des suites nombreuses, mais tous avaient la même histoire prête : « Ils rendaient leurs armes et deviendraient les hommes du blanc. »

Le 9 mars on découvrit que Nyangwé était envahi par des hommes armés. Je me promenais dans des jardins à quelque distance de

notre quartier de la ville, quand je rencontrai des centaines d'hommes rassemblés. Nos hommes devinrent inquiets et se groupèrent autour de nous. Soudain toute la ville sembla s'éveiller; en même temps, plusieurs de nos hommes furent pris et assassinés par les mahométans. Le commandant fit chercher Lutété et lui dit que la trahison était dans Nyangwé; celui-ci qui campait hors du sud de la ville s'imagina que les Arabes arrivaient par le nord; il suivit donc la berge de la rivière à l'extérieur jusqu'à ce qu'il arrivât au nord de la ville; alors, un feu continu ayant commencé à l'intérieur, il fit demi-tour et, traversant la localité, se dirigea vers nos cantonnements prenant les mahométans à revers. Quant l'attaque commença chaque homme blanc ou noir combattit là où il se trouvait; elle fut si soudaine qu'on n'eût pas le temps de faire le moindre plan de combat, et ce ne fut pas avant deux heures que nous eûmes une idée de la façon dont la bataille tournait. Alors, d'un commun accord, les masses ennemies semblèrent se rompre. Ils continuèrent à combattre seulement en groupes isolés dans les jardins, ou défendirent des maisons quelconques dans différentes parties de la ville. Après une heure ou deux de patrouilles dans les rues et, de temps en temps, de petits combats à livrer, la localité fut dégagée. Nos pertes étaient très grandes, mais auraient pu l'être plus encore. Une forte partie de nos pertes et de celles de Lutété étaient causées par le tir mal dirigé de nos hommes.

Le feu fut mis à la ville à plusieurs endroits et des centaines de maisons furent brûlées pendant la nuit. Le lendemain toutes les troupes furent envoyées enterrer les morts ou plutôt les jeter dans la rivière, car il était impossible d'en agir autrement avec eux. Les choses furent simplifiées, car on ne retrouva que quelques centaines de têtes, tous les corps ayant été emportés comme nourriture. Comme il était impossible pour notre petite troupe de surveiller convenablement une aussi vaste agglomération que Nyangwé, le commandant donna l'ordre de brûler la plus grande partie de ce qui restait de la ville; nous fûmes ainsi protégés contre une seconde tentative de trahison.

On peut dire que ce fut le dernier essai de résistance de l'armée de Mohara, le peu qui en échappa étant tout à fait désorganisé. Pendant trois jours nous n'aperçûmes pas Lutété, et plus tard, en parlant de ces incidents avec lui, j'appris que pendant ce temps il n'avait pas quitté son cantonnement, les spectacles dans son camp étant si effrayants que lui-même ne tenait pas à les voir sans nécessité. Il nous dit que chacun des cannibales qui l'accompagnaient avait au

moins un corps à manger. Toute la viande fût cuite et fumée et forma des provisions pour toutes ses troupes et pour tous les serviteurs pendant plusieurs jours. Un tambour volontaire qui avait été avec nous pendant quelque temps avait disparu et nous pensions qu'il avait été tué. Un jour ou deux plus tard il fut trouvé mort dans une hutte, à côté d'un corps à demi brûlé — il s'était probablement donné une indigestion mortelle.

Maintenant commença la plus mauvaise période que nous ayons eue pendant la campagne. Une variété très aigüe de l'influenza éclata dans le camp; le premier jour, il y eut trente cas, le deuxième environ soixante-dix et avant la fin de la semaine tous nos hommes étaient atteints; le peu qui étaient encore valides ayant un service double, montant la garde et soignant les malades. Pendant la quinzaine suivante, je passais mon temps à parcourir le camp, insistant auprès des survivants pour qu'ils enterrassent les morts. La plus grande partie des morts ou des mourants étaient jetés dans la rue par les autres habitants de chaque hutte. A peu près en même temps, les Arabes et leurs amis envoyèrent dans ce qui restait de la ville tous les hommes atteints de la petite vérole dans le district. La ruse réussit et l'influenza fut suivie par une épidémie de petite vérole. A propos de ces épidémies de petite vérole, pendant toute l'expédition, il y a des faits curieux à citer. Nos Haoussas étaient tous, sauf un, vaccinés : cet homme fut le seul de la compagnie atteint de la petite vérole et il en mourut. Dans la compagnie d'Elminas, deux hommes seulement n'étaient pas vaccinés : tous les deux eurent la maladie et un en mourut. Parmi nos porteurs du Bas-Congo, très peu avaient eu la petite vérole et seulement une demi-douzaine étaient vaccinés. De ce corps de deux cents hommes plus des deux tiers eurent la maladie et soixante-cinq en moururent. La mortalité due à l'influenza et à la petite vérole chez les gens de Lutété, les autres alliés et les serviteurs, fut épouvantable, ce qui est facilement explicable par le fait que, malgré les ordres les plus sévères donnés à cet égard, après le troisième jour de fièvre, alors qu'ils commençaient à se sentir un peu mieux, ils voulaient absolument se baigner. Les Mahométans et les indigènes du Manyéma avaient appris des Arabes (qui n'avaient pas de vaccin) à s'inoculer avec le pus des varioleux. Bien que différentes fois du vaccin fut envoyé d'Europe, emballé d'une douzaine de manières différentes, dans aucun cas je ne pus le faire prendre. Ceci était des plus malheureux, car si j'avais eu un seul cas heureux, nous aurions pu vacciner toute la population.

notre quartier de la ville, quand je rencontrai des centaines d'hommes rassemblés. Nos hommes devinrent inquiets et se groupèrent autour de nous. Soudain toute la ville sembla s'éveiller; en même temps, plusieurs de nos hommes furent pris et assassinés par les mahométans. Le commandant fit chercher Lutété et lui dit que la trahison était dans Nyangwé; celui-ci qui campait hors du sud de la ville s'imagina que les Arabes arrivaient par le nord; il suivit donc la berge de la rivière à l'extérieur jusqu'à ce qu'il arrivât au nord de la ville; alors, un feu continu ayant commencé à l'intérieur, il fit demi-tour et, traversant la localité, se dirigea vers nos cantonnements prenant les mahométans à revers. Quant l'attaque commença chaque homme blanc ou noir combattit là où il se trouvait; elle fut si soudaine qu'on n'eût pas le temps de faire le moindre plan de combat, et ce ne fut pas avant deux heures que nous eûmes une idée de la façon dont la bataille tournait. Alors, d'un commun accord, les masses ennemies semblèrent se rompre. Ils continuèrent à combattre seulement en groupes isolés dans les jardins, ou défendirent des maisons quelconques dans différentes parties de la ville. Après une heure ou deux de patrouilles dans les rues et, de temps en temps, de petits combats à livrer, la localité fut dégagée. Nos pertes étaient très grandes, mais auraient pu l'être plus encore. Une forte partie de nos pertes et de celles de Lutété étaient causées par le tir mal dirigé de nos hommes.

Le feu fut mis à la ville à plusieurs endroits et des centaines de maisons furent brûlées pendant la nuit. Le lendemain toutes les troupes furent envoyées enterrer les morts ou plutôt les jeter dans la rivière, car il était impossible d'en agir autrement avec eux. Les choses furent simplifiées, car on ne retrouva que quelques centaines de têtes, tous les corps ayant été emportés comme nourriture. Comme il était impossible pour notre petite troupe de surveiller convenablement une aussi vaste agglomération que Nyangwé, le commandant donna l'ordre de brûler la plus grande partie de ce qui restait de la ville; nous fûmes ainsi protégés contre une seconde tentative de trahison.

On peut dire que ce fut le dernier essai de résistance de l'armée de Mohara, le peu qui en échappa étant tout à fait désorganisé. Pendant trois jours nous n'aperçûmes pas Lutété, et plus tard, en parlant de ces incidents avec lui, j'appris que pendant ce temps il n'avait pas quitté son cantonnement, les spectacles dans son camp étant si effrayants que lui-même ne tenait pas à les voir sans nécessité. Il nous dit que chacun des cannibales qui l'accompagnaient avait au

moins un corps à manger. Toute la viande fût cuite et fumée et forma des provisions pour toutes ses troupes et pour tous les serviteurs pendant plusieurs jours. Un tambour volontaire qui avait été avec nous pendant quelque temps avait disparu et nous pensions qu'il avait été tué. Un jour ou deux plus tard il fut trouvé mort dans une hutte, à côté d'un corps à demi brûlé — il s'était probablement donné une indigestion mortelle.

Maintenant commença la plus mauvaise période que nous ayons eue pendant la campagne. Une variété très aigüe de l'influenza éclata dans le camp; le premier jour, il y eut trente cas, le deuxième environ soixante-dix et avant la fin de la semaine tous nos hommes étaient atteints; le peu qui étaient encore valides ayant un service double, montant la garde et soignant les malades. Pendant la quinzaine suivante, je passais mon temps à parcourir le camp, insistant auprès des survivants pour qu'ils enterrassent les morts. La plus grande partie des morts ou des mourants étaient jetés dans la rue par les autres habitants de chaque hutte. A peu près en même temps, les Arabes et leurs amis envoyèrent dans ce qui restait de la ville tous les hommes atteints de la petite vérole dans le district. La ruse réussit et l'influenza fut suivie par une épidémie de petite vérole. A propos de ces épidémies de petite vérole, pendant toute l'expédition, il y a des faits curieux à citer. Nos Haoussas étaient tous, sauf un, vaccinés : cet homme fut le seul de la compagnie atteint de la petite vérole et il en mourut. Dans la compagnie d'Elminas, deux hommes seulement n'étaient pas vaccinés : tous les deux eurent la maladie et un en mourut. Parmi nos porteurs du Bas-Congo, très peu avaient eu la petite vérole et seulement une demi-douzaine étaient vaccinés. De ce corps de deux cents hommes plus des deux tiers eurent la maladie et soixante-cinq en moururent. La mortalité due à l'influenza et à la petite vérole chez les gens de Lutété, les autres alliés et les serviteurs, fut épouvantable, ce qui est facilement explicable par le fait que, malgré les ordres les plus sévères donnés à cet égard, après le troisième jour de fièvre, alors qu'ils commençaient à se sentir un peu mieux, ils voulaient absolument se baigner. Les Mahométans et les indigènes du Manyéma avaient appris des Arabes (qui n'avaient pas de vaccin) à s'inoculer avec le pus des varioleux. Bien que différentes fois du vaccin fut envoyé d'Europe, emballé d'une douzaine de manières différentes, dans aucun cas je ne pus le faire prendre. Ceci était des plus malheureux, car si j'avais eu un seul cas heureux, nous aurions pu vacciner toute la population.

CHAPITRE XI.

Arrivée d'ambassadeurs de Séfu, chargés de propositions de paix. — Le commandant retarde sa marche sur Kasongo. — Renforcement des forces de l'État. — Marche sur Kasongo; sa chute. — Description du confort trouvé dans cette ville. — Reliques d'Émin Pacha. — Insubordination dans la ville conquise de Nyangwé.

Pendant que nous étions dans cette position, Séfu nous envoya de Kasongo des ambassadeurs, amenant avec eux le fils et la fille de Lutété que les Arabes tenaient en otage et faisant des propositions de paix Après de nombreuses palabres, le commandant consentit à retarder de cinq jours sa marche sur Kasongo, à condition que Sefu lui envoyât tous les effets de Lippens et aussi ses serviteurs, qui avaient été réduits en esclavage. Moins de cinq jours plus tard, les ambassadeurs reparurent avec tout ce qui était demandé, et le commandant accorda à Kasongo un autre répit de cinq jours à condition que tout l'ivoire qui avait été pris à Lippens nous fût délivré. Ils acquiescèrent également à ceci et nous apportèrent en outre un présent d'une trentaine de superbes défenses, en nous demandant d'attendre encore quatre ou cinq jours. Le commandant prit une attitude magnanime et céda à leurs supplications, remarquant négligemment qu'il supposait que Séfu voulait terminer les fortifications de Kasongo. A cela, disait-il, il n'avait aucune objection à faire, comme il désirait apprendre à ses soldats comment on s'emparait d'une ville bien fortifiée.

Tout ceci était d'autant plus amusant que pendant que ces négociations étaient en train, nous n'avions pas plus de trente ou quarante hommes valides à notre disposition

Dans toute cette affaire, Omari, un vieux soldat de Stanley, était le principal ambassadeur; il protestait tout le temps de son amour pour le blanc et assurait qu'il lierait son sort au nôtre : mais quand on dut combattre de nouveau, il se joignit à l'ennemi.

Le 23 mars, nous reçûmes des lettres nous répétant que l'inspecteur Fivé avait donné l'ordre au camp de Basoko de marcher à notre secours avec au moins cinq cents hommes et des canons (confirmant

ainsi ce que nous avions entendu de l'autre côté de la rivière); et déclarant aussi que le commandant Gillain marchait à notre secours avec des renforts de Lusambo que nous pouvions espérer voir arriver un jour ou deux après les dépêches. Nous admîmes cela pour un ou deux jours africains, qui d'habitude en valent une quinzaine au moins — et nous n'étions pas loin du compte, car bien que le commandant Gillain arrivât le 5 avril, sa caravane ne nous parvint que le 13, ce qui donna à nos gens l'occasion de se remettre de leurs maladies. Le 14 avril, nous étions prêts à marcher et animés du meilleur esprit, une grande quantité de munitions et des renforts donnant à chacun la certitude que de meilleurs jours nous étaient réservés.

Le 17, le commandant Dhanis donna l'ordre de marcher contre Kasongo, laissant à de Wouters, avec un sergent blanc et cinquante hommes, le commandement de Nyangwé qui en moins de six semaines avait été réduite de ville bien bâtie d'une trentaine de mille habitants, à l'état d'une grande maison fortifiée entourée d'un camp. Le commandant Gillain, le lieutenant Doorme et leurs hommes formèrent l'avant-garde; le commandant Dhanis, Scherlink et moi, le gros; le sergent Cerkel, l'arrière-garde. Nous marchions très lentement, et ce ne fut que dans la matinée du 22 que nous arrivâmes en vue de Kasongo. Le commandant — suivant son habitude quand il y avait quelque chose à faire — avait quitté le gros et était bien en avant quand il rencontra les tirailleurs de Sefu qu'il repoussa. Pendant ce temps, Doorme donnait l'assaut au fort Saïd-ben-a-Bedi. Ce fort défendait l'extrémité de la ville par laquelle nous entrâmes, et fut, par une grande chance, emporté par Doorme au premier assaut, bien que ses hommes n'eussent jamais rencontré une troupe arabe auparavant. Kasongo était bâti dans une vallée et sur les pentes de chaque côté. Doorme, dans sa charge, traversa la vallée et apparut sur la colline en face, au moment où toutes nos troupes se déployaient. Ceci renversa complètement les calculs des défenseurs : dans le principe, par suite de ce que nous nous étions égarés, nous arrivâmes par un détour, au lieu de la route directe, et prîmes toutes les fortifications à revers.

Dix minutes après que la bataille avait commencé, Doorme apparut de l'autre côté de la ville et l'ennemi fut ainsi pris entre deux feux. Comme nous avancions à travers le dédale des rues, les Arabes se retiraient avec calme devant nous, gênés dans leurs mouvements par une grande quantité d'esclaves non armés et par la

foule des femmes et des enfants. Aprés un certain temps, les non combattants furent frappés de panique et mirent la confusion dans les rangs arabes. Nous ne leur donnâmes pas le temps de se reformer et moins d'une heure et demie aprés nous étions maîtres de tous les points importants et des principaux endroits fortifiés de la ville. Nos troupes auxiliaires et nos serviteurs, encouragés par la situation, devinrent très braves et suivirent les Arabes en retraite à travers la campagne, sachant bien que rien n'est plus facile que de faire continuer sa marche à un corps en retraite. Pendant la retraite la panique s'accrût et une masse d'hommes furent noyés en essayant de traverser les rivières qui se trouvaient sur leur passage. Un corps nombreux fut poussé par Lutété jusqu'au Lualaba, à environ trois heures de marche. Là ils furent cernés et les Wagénia, sous prétexte de leur faire passer la rivière, les firent prisonniers ou les jetèrent par dessus bord et toute la troupe, à l'exception des femmes et des enfants — dont beaucoup souffrirent également — fut anéantie.

Peu de temps aprés la charge à travers la ville, les différentes compagnies furent dispersées et le commandant avec quatre hommes fut non seulement séparé de tous les autres, mais même de sa compagnie. Pendant qu'il cherchait ses hommes, il faillit être tué par une balle partie de la tourelle de garde d'une des plus belles maisons de la ville, qu'il croyait être inhabitée, et en approchant du mur crénelé il fut de nouveau bien près de la mort. Cette place capitula cependant quand j'arrivai avec une douzaine d'hommes. Il venait de faire prisonniers cinq Arabes blancs, dont l'un était, je crois, un marchand très important de Zanzibar, nommé Saïd-ben-Halfan.

Kasongo était une ville beaucoup plus importante que la célèbre vieille capitale de l'esclavage, Nyangwé.

Pendant le siége de Nyangwé, dont la prise était plus ou moins attendue, les habitants avaient eu le temps de mettre en lieu sûr tous les objets de valeur et même des meubles. A Kasongo ce fut différent; nous nous précipitâmes si subitement dans la ville que tout fut laissé en place. Tous nos hommes trouvèrent de nouveaux équipements et même les simples soldats dormirent sur des matelas de soie et de satin, dans des lits sculptés, avec des moustiquaires de soie. La chambre dont je pris possession avait quatre-vingts pieds de long sur quinze de large et s'ouvrait par une porte sur un jardin planté d'orangers au delà duquel la vue s'étendait à plus de cinq milles. En me réveillant, j'eus de la peine à me figurer que j'étais dans l'Afrique centrale; mais un coup d'œil jeté sur les trous des

balles dans les portes et les volets et une grande tache rouge foncé sur le mur me rappela vite à la réalité. Ici nous trouvâmes un confort européen dont nous avions presque perdu l'usage : bougies, sucre, allumettes, gobelets et carafes en argent et en cristal étaient en profusion. Nous prîmes également environ vingt-cinq tonnes d'ivoire, dix à onze tonnes de poudre, des millions de capsules, des cartouches pour toutes les espèces de fusils, canons et revolvers qui ont jamais été fabriqués, quelques obus et un drapeau allemand pris par les Arabes dans l'Afrique Orientale allemande.

Les greniers de la ville étaient remplis d'énormes quantités de riz, de café, de maïs et d'autres aliments ; les jardins étaient luxueux et bien plantés; les oranges douces ou amères, les goïaves, les grenades, les ananas et les bananes abondaient partout.

Une de nos premières visites — et elle fut bien douloureuse — fut à la maison occupée par Lippens et Debruyne, nos pauvres camarades, pendant quelque temps ambassadeurs à la cour de Sefu. Il est étrange (quoiqu'ils aient été assassinés et mutilés) qu'ils aient été enterrés devant leur porte et qu'une petite tombe propre ait été érigée par leurs meurtriers. En déterrant leurs corps, nous trouvâmes qu'à cause de la nature du terrain dans lequel ils avaient été inhumés sept mois auparavant, ils n'étaient pas décomposés. Nous leur fîmes de nouvelles funérailles avec les honneurs militaires.

Parmi le butin que nos hommes rapportèrent se trouvaient plusieurs fusils à deux coups se chargeant par la culasse de calibre dix, seize ou douze, une quinzaine de Winchester express et le même nombre de Winchester ordinaires ; ils trouvèrent aussi une douzaine de Martini ordinaires et express et d'innombrables fusils à capsule ; trente ou quarante montres et chaînes d'or, d'argent ou de nickel, et plusieurs reliques d'Emin Pacha, y compris son journal de janvier à octobre 1892 et deux décorations de la Couronne royale de Prusse et de François-Joseph d'Autriche. Même nos prisonniers arabes nous dirent qu'Emin était l'homme le plus inoffensif qu'on eût jamais vu en Afrique. Ils n'avaient, suivant leurs dires, pas d'autres raisons pour l'assassiner que la décision prise de faire un massacre général de tous les blancs : arrivant dans un district où tous les blancs avaient déjà été tués, Emin partagea leur sort.

Le troupeau de bétail que nous trouvâmes à Kasongo était composé de trois races distinctes : le petit bétail indien — à grande bosse et très docile — donnait le meilleur lait, mais pour la boucherie la variété demi-portugaise à longues cornes était préférable. Je n'ai

pas pu découvrir d'où la troisième espèce était originaire. C'était un bétail de taille moyenne, blanc ou pie et peu propre à engraisser ou à donner du lait. Nous prîmes aussi des ânes de deux belles races — le grand âne syrien et le croisement entre celui-ci et le petit âne, d'un aspect très semblable à celui du marchand ambulant d'Angleterre. L'âne syrien, quoique bel animal, ne nous fut pas aussi utile, à une ou deux exceptions près, qu'aucune des autres espèces. Le croisement entre l'espèce commune et l'âne syrien était très fort, et, bien que souvent rétif, était certainement l'âne le plus utile que j'aie jamais rencontré. Pendant leur fuite, les Arabes tuèrent à coups de fusil beaucoup de leurs meilleurs ânes et une partie de leur bétail, pour l'empêcher de tomber vivant entre nos mains.

Pendant le temps passé à Kasongo, je me fis un devoir de visiter le pays environnant et je fus continuellement étonné du travail superbe qui avait été fait par les Arabes dans le voisinage. Kasongo était bâti au coin d'une forêt vierge et à des milles à la ronde tout le taillis et la grande majorité des arbres avaient été enlevés Certains arbres, comme le gigantesque cotonnier sauvage, avaient été laissés à des intervalles réguliers; mais je ne sais si c'était pour servir de points de repère ou pour leur ombre.

Dans les clairières il y avait de superbes cultures de canne à sucre, de riz, de maïs et de fruits; et une idée de l'étendue de ces cultures peut être donnée par le fait que, monté, j'ai mis une heure et demie à traverser un seul champ de riz. Quand on établissait des groupes de gens pour former des villages, ces villages se suffisaient à eux-mêmes en trois ou quatre mois. Le riz donnait deux ou trois récoltes entre sa plantation, en octobre, et la saison sèche, en mai; et le maïs était souvent mangeable six ou sept semaines après sa plantation.

Le gibier avait évidemment été chassé du voisinage — sauf sur le Lualaba, où j'allai souvent faire de petites parties de chasse. Tous les genres de poules d'eau et de petit gibier pouvaient être tirés en quantité sur les bords de la rivière, surtout pendant la saison des pluies, bien que sur le Bas Congo, le Kassaï et d'autres rivières la meilleure saison de chasse soit la saison sèche (de mai à octobre), quand les bancs de sable sont à nu et les marais et ruisseaux de l'intérieur tous desséchés; tandis que sur le Lualaba, quand la rivière est basse, pendant toute une journée de canotage, c'est à peine si l'on voit soit un canard, soit une oie et jamais un échassier Les hippopotames, à une centaine de milles au-dessus et au-dessous de

Kasongo sont rares et très méchants, attaquant continuellement sans provocation soit les canots, soit les gens qui les approchent. Les indigènes ont tellement peur ici des hippopotames qu'il est très difficile de trouver un équipage pour s'approcher d'un troupeau, les plus folles promesses de viande en abondance n'ayant aucun effet, même avec des hommes qui ont déjà assisté à une chasse heureuse.

Ce fut pendant la route de Kasongo à Nyangwé, en allant faire visite à de Wouters, — ce que je faisais le plus souvent possible, — que j'ai tiré le plus grand hippopotame que j'aie jamais vu. Le spectacle de ses quatre pieds en l'air à cinquante mètres du canot, au lieu d'encourager mes hommes, leur fit tellement peur qu'ils sautèrent tous par dessus bord et nagèrent vers la rive. Heureusement j'avais trois ou quatre soldats avec moi et grâce à eux j'arrivai à m'emparer de l'animal. Ses dents courbes, avaient trente-deux pouces et demi de long suivant leur convexité, et une de ses dents inférieures droites dix-huit pouces et demi; l'autre, qui était cassée, était un peu moins longue.

La meilleure manière de s'emparer d'un hippopotame est de l'approcher d'aussi près que possible en canot dès qu'il est blessé. Muni d'une bonne et longue perche à sondages et en eau profonde, l'on peut l'approcher sans danger, et une corde peut lui être fixée pendant qu'il se débat encore. Ce qui n'est pas généralement admis pour l'hippopotame, c'est que ses jambes courtes et ses petits pieds, comparés à l'énorme masse de son corps, en font un très médiocre nageur; en fait, il nage juste assez pour tenir sa tête hors de l'eau quand il respire ou qu'il regarde autour de lui. Son mode habituel de progression, dû à ce qu'il déplace un poids d'eau moindre que son poids propre, est de courir le long du fond. Je me souviens d'avoir vu un troupeau d'hippopotames essayant de remonter le courant dans dix toises d'eau : c'était un spectacle comique que le saut et le bruit avec lesquels ils remontaient à la surface après chaque plongeon, dont la plus grande partie servait à leur faire prendre pied au fond, et ils n'avançaient ainsi que de quatre ou cinq yards chaque fois.

Ce fut cette fois-là, lors de ma visite à Nyangwé en juillet 1893, que je trouvai de Wouters dans une situation assez difficile. Dans la ville habitaient un certain nombre de petits chefs arabes et leurs vassaux qui s'étaient soumis et nous avaient juré fidélité. Parmi ceux-ci, un coquin déterminé, nommé Ali, donnait à de Wouters beaucoup d'ennui. Après plusieurs actes d'insubordination et de

petites trahisons, la mesure fut pleine à la découverte par les fidèles de de Wouters d'un complot tramé par Ali pour assassiner toute la garnison dans le marais et les longues herbes situés à moins de cent mètres de la maison de de Wouters. Ali avait l'intention de placer ses hommes — dont il y en avait trois ou quatre cents dans la ville — cachés dans les herbes près de la garnison; alors, en simulant une alarme, il espérait attirer de Wouters et quelques-uns de ses hommes dans le piége, la manière énergique dont de Wouters voyait chaque chose par lui-même étant bien connue de chacun.

En entendant parler de ce complot, de Wouters envoya son interprète Selimani, seul au camp d'Ali, qui était situé de l'autre côté du marais dont il a déjà été parlé. Selimani devait s'enquérir de cette affaire et en accuser Ali; celui-ci, pensait-on, apprenant que son truc était découvert, aurait peur de l'exécuter. Selimani était à peine parti que de Wouters se repentit de l'avoir laissé partir seul. Craignant qu'Ali ne se mît en tête que Selimani était le seul homme qui connût le complot et ne l'assassinât sur le champ, il envoya rapidement un caporal avec vingt-cinq Haoussas dans l'herbe, derrière lui. Les Haoussas se donnant le mot dans leur langage (que même leurs femmes ne comprenaient pas), se glissèrent par les différents côtés de la ville, et cachés par l'herbe, rejoignirent un à un le caporal dans le marais d'où ils pouvaient, sans être vus, s'approcher du camp d'Ali à moins de vingt-cinq mètres. Entretemps Selimani, accompagné seulement de son boy, s'approchait du camp par la route principale. Quand Selimani fut à moins de cinquante mètres du camp, Ali lui cria de rester où il était et de ne pas y pénétrer : s'il avait un message à lui faire Ali viendrait lui-même le chercher. Alors Ali donna à ses hommes l'ordre de faire une décharge contre Selimani, qui, chose étrange, fût épargné quoique son boy fût tué. Les Haoussas, se rendant immédiatement compte de la situation et se précipitant dans le camp tirèrent une salve dans les reins des troupes d'Ali qui sortaient en courant pour s'emparer de Selimani. Ceci créa une telle confusion dans leurs rangs que les Haoussas parvinrent à se défendre avec leurs longs couteaux jusqu'à ce que de Wouters avec le reste de leur troupe — qui avait entendu la fusillade — arrivât et repoussât les forces d'Ali dans le Lualaba. Ali lui-même et quelques-uns de ses hommes parvinrent à passer à la nage et échappèrent ainsi. Quelque temps après, ayant rassemblé une nouvelle bande d'hommes, il attaqua un poste de nos gens, mais il fut fait prisonnier et fusillé après un conseil de guerre réuni sur le champ.

CHAPITRE XII.

Les troupes de l'État s'établissent à Kasongo. — Superstition des indigènes : leurs mœurs et leur manière de vivre.

En organisant le pays après nous être établis à Kasongo nous trouvâmes convenable de nous servir des esclaves indigènes et arabes qui pouvaient instruire les autres. Tous les maçons, briquetiers, agriculteurs, charpentiers, armuriers et forgerons furent confiés à des jeunes gens intelligents volontaires des tribus indigènes, ou pris parmi les prisonniers, et mis à l'ouvrage avec l'intention de former éventuellement des colonies dans les districts convenables pour ces professions. Nous nous servîmes même des chasseurs d'éléphants qui avaient été pris combattant et leur laissâmes leurs armes à condition qu'ils chasseraient pour nous et enseigneraient à ceux qui voudraient les accompagner ce qu'il y avait à faire. Les chasseurs d'éléphants étaient très superstitieux et employaient une semaine avant la nouvelle lune à « faire de la médecine » pour s'assurer le succès dans leur prochaine expédition. En conséquence, on ne pouvait les déterminer à chasser que toutes les deux nouvelles lunes, et rien ne pouvait les engager à faire une expédition (qui d'habitude durait un mois) dans d'autres conditions. Ils étaient armés de vieux et longs fusils de calibre dix et refusaient d'employer le plomb ou le fer comme balles, disant que le cuivre était le meilleur projectile. Nous achetions tous les bracelets et anneaux en cuivre que l'on pouvait obtenir des femmes et les martelions en balles. J'eus toujours le soupçon, cependant, que, comme le cuivre avait une grande valeur dans le pays, il était considéré comme une monnaie commode. Je regrettais de ne jamais avoir le temps de les accompagner dans une de ces expéditions. Leur manière habituelle de procéder semble d'établir leur camp dans un district où les éléphants sont abondants, les esclaves étant chargés d'observer et d'accompagner une troupe de ces animaux. Le chasseur en chef suivi d'une douzaine d'hommes libres armés était alors amené et, s'approchant très près, tirait un coup de feu. S'il était assez heureux pour tuer la bête, ce qui arrivait rarement, les choses étaient beaucoup simplifiées;

sinon il retournait au camp et le reste du détachement suivait l'animal blessé pendant un jour ou une semaine, suivant le cas, jusqu'à ce qu'il réussit à le tuer.

Les défenses nous étaient remises, la vente de la viande seule faisant des chasseurs les gens les plus riches du district.

Nous avions à cette époque assez d'ennuis avec les indigènes à l'ouest du voisinage de Kasongo qui attaquaient nos alliés et même nos gens chaque fois qu'ils allaient chercher des vivres. Les caravanes des indigènes alliés, apportant des vivres à vendre en ville, avaient été attaquées et dispersées.

Le lieutenant Doorme et le sous-lieutenant Cerkel furent envoyés par le commandant pour les punir et en même temps pour explorer le pays. A six jours de marche de Kasongo, l'expédition pénétra dans une forêt vierge où elle erra pendant environ une semaine. Le taillis était très épais, formant une sorte de mur de chaque côté du chemin, et dans cet épais taillis des sentiers avaient été établis à angle droit avec la route principale, leur entrée cachée par un seul buisson de chaque côté du point d'intersection. Les indigènes se postaient d'un côté de la route principale et quand la caravane passait (en file indienne avec de temps en temps de longs intervalles entre les hommes) s'élançaient sur la route, saisissaient le premier homme dont ils pouvaient s'emparer et disparaissaient avec lui dans l'épais taillis de l'autre côté. Ainsi il arrivait souvent que, sans que personne sût ce qui se passait, tout traînard était tué. Des lances étaient fréquemment lancées de ces épaisses broussailles et transperçaient les hommes sans avertissement. Les chemins de traverse et ceux faits par les animaux étaient connus des seuls indigènes et ils pouvaient ainsi accompagner la caravane et guetter le moment d'attaquer. Plusieurs fois les assaillants tirèrent du haut des arbres à dix ou quinze mètres du chemin et, se laissant tomber de suite, étaient à l'abri d'une poursuite grâce à ces dix ou quinze mètres d'impénétrables broussailles entre eux et nos gens.

Les villages de ce district étaient tous fortifiés et bien cachés par la forêt qui avait été juste assez défrichée pour donner l'espace nécessaire pour bâtir. La plupart d'entre eux furent brûlés avant l'arrivée de Doorme. Quand il campait dans le petit nombre de ceux qu'il était arrivé à surprendre, il devait subir toute la nuit des volées de flèches, de lances et de balles venant de la forêt environnante, auxquelles il était inutile même de répondre. Il parvint, cependant, à faire vingt-cinq ou trente prisonniers importants et

revint à Kasongo après les dix jours les plus désagréables qu'il ait peut-être jamais passés.

Depuis que nous avions passé le Lualaba nous étions continuellement tracassés par la superstition arabe et indigène qu'ils appelaient « Kim-putu » — « Kim-putu » n'étant en réalité qu'une tique commune : je m'en suis fait souvent apporter, pour les examiner, par des gens qui déclarèrent toujours que si cet insecte mordait un individu il était certain de dépérir et de mourir. En conséquence de cette croyance, tout cas d'empoisonnement, de tuberculose, et en somme de n'importe quelle espèce de mort dont leur ignorance ne comprenait pas la cause exacte, était attribuée à « Kim-putu ». Si fort était ce sentiment, qu'une fois qu'un indigène (et même quelques-uns de nos hommes qui furent pris de cette superstition) s'était figuré qu'il était entre les griffes du démon « Kim-putu » il devenait pratiquement impossible de le sauver.

Les habitants Arabes et indigènes de Kasongo et des environs croient fermement aux fantômes. Ils croient que les âmes des morts hantent non seulement certains endroits mais aussi des individus, et qu'une de ces âmes peut apparaître à un vivant et l'appeler, après quoi il est certain de mourir.

Nous découvrîmes que cette croyance influençait nos gens à un tel point que même des hommes de la côte, intelligents et instruits, avaient peur de se promener la nuit. Plusieurs personnes vinrent me trouver avec des histoires d'hommes appelés ou attaqués par un être invisible. Je me souviens d'un cas spécial, un soldat venant me trouver avec son sergent, Albert Frees. Cet homme déclara que le soir, pendant qu'il était assis avec trois ou quatre personnes autour du feu, une « chose » qu'il ne pouvait voir était arrivée derrière lui et lui avait donné des soufflets. Il voulait savoir si je pouvais m'emparer pour lui de l'esprit, car sinon, disait-il, il était certain de mourir. J'essayai de lui faire perdre cette idée par des moqueries, m'attendant à être soutenu par le sergent, mais celui-ci m'étonna en me demandant de ne pas traiter le fait légèrement et m'assura que si je ne faisais pas quelque chose pour lui, l'homme mourrait. Bien que j'employasse tous les arguments que je pus trouver, je fus incapable d'ébranler leur conviction. Le sergent revint et me supplia de prendre les choses au sérieux, comme l'homme avait de la valeur et que nous n'avions pas le moyen de le perdre. Je lui expliquai que je ne pouvais rien faire et lui dis qu'ils reviennent tous deux dans une couple de jours me parler de l'affaire. Le

lendemain soir, je fus appelé auprès de l'homme qui était très faible et paraissait mourant. Il était convaincu qu'il devait mourir et le lendemain il était mort. Quand le nègre ordinaire s'est mis en tête qu'il doit mourir, il mourra, et il est à peu près impossible de faire quoi que ce soit pour lui. Je cite ce cas parmi plusieurs semblables que j'ai inscrits dans mon journal.

A Kasongo comme à Nyangwé, chaque maison importante possédait une ou plusieurs salles de bains, dont l'arrangement était très ingénieux. Un grand tronc creux ou un vieux canot, avec un petit trou percé dans le fond et fermé par un bouchon quand on ne se servait pas de l'appareil, était suspendu au plafond. Rempli d'eau, ce récipient servait de douche très commode et une demi-douzaine de bûches placées les unes à côté des autres dans une dépression du sol formaient une plateforme pour le baigneur. L'eau s'écoulait par une rigole dans laquelle on avait placé un morceau de bois creusé par où elle passait à travers le mur de la maison jusqu'à l'extérieur.

Chaque maison ou hutte, quelque petite qu'elle fût, avait son enclos contenant les mêmes dispositions de propreté, à l'exception de la douche.

Les Arabes avaient aussi introduit la fabrication du savon; aussi, dans chaque grande agglomération ou à chaque marché, du savon, d'une espèce commune mais utile, pouvait être acheté. Ce savon est fait en mêlant de la potasse — généralement obtenue en brûlant des tiges de banane et des feuilles — avec de l'huile de palme.

Pendant les premiers mois que nous occupions Kasongo, nous étions continuellement tracassés par des incendies alarmants qui éclataient toujours la nuit. Nous découvrîmes que ces conflagrations de l'autre côté de la rivière étaient dues aux gens de Lutété qui mettaient le feu aux maisons pour en chasser les rats dont ils étaient très friands. Cette pratique fut définitivement supprimée par Lutété, grâce à des mesures énergiques.

Plus tard, des incendies éclatèrent de notre côté de la rivière, et comme c'était toujours au vent de nos cantonnements, nous conclûmes qu'il y avait trahison et découvrîmes qu'ils étaient causés par des gens de notre camp liés avec les Arabes. A plusieurs occasions, nous échappâmes avec peine et finalement décidâmes de démolir toutes les maisons qui se trouvaient dans notre voisinage immédiat. Quand nous eûmes établi une bande de deux cents mètres de large autour de notre quartier général, les incendies cessèrent. Il était curieux de remarquer l'attitude de nos soldats dans ces

circonstances. Quand une alarme avait lieu, je suis souvent sorti de chez moi pour me trouver entouré d'une garde volontaire d'une douzaine ou plus d'hommes armés, qui refusaient de me permettre d'approcher de la foule et même de faire un pas dans une direction quelconque sans m'accompagner. Les autres officiers étaient, je crois, traités de même, les hommes expliquant qu'il était facile de donner un coup de couteau même à un blanc la nuit ou dans une foule.

Pendant ces mois, nous eûmes beaucoup de difficultés à séparer, arranger et organiser cette multitude, hommes et femmes, qui se considéraient comme nos esclaves et qui, depuis que les Arabes avaient été repoussés, semblaient des moutons sans berger. Des milliers d'esclaves Arabes et d'indigènes libres ou esclaves avec leur troupeau de femmes, arrivaient journellement nous demander ce qu'ils devaient faire. Nous prenions les chefs inférieurs qui existaient encore (et dans le cas où ces chefs avaient été tués, nous en créions) et ceux-ci, à leur tour, rassemblaient leurs gens; un de nous, alors, conduisait cette assemblée dans le pays environnant et, choisissant un endroit convenable pour eux, leur donnait l'ordre de construire un village et de faire des plantations. Nous fournissions ces colonies de maïs, de riz et d'autres semences; cette méthode réussit si bien qu'au bout de trois ou quatre mois ces colonies se suffisaient à elles-mêmes et que plus tard elles fournirent des vivres à toutes nos troupes.

A environ une heure de marche au nord de Kasongo, je découvris un pays des plus riches avec de belles clairières dans la forêt et de l'eau en abondance. On y trouvait partout des traces d'anciens villages et j'aurais beaucoup voulu fonder une colonie prospère dans un district aussi bien situé. Deux ou trois fois j'y établis des villages avec toujours le même résultat : toute la population décampait et, ou bien s'établissait autre part, ou bien rentrait à Kasongo demandant à grands cris à être placée dans un autre district. Les léopards du voisinage, disaient-ils, étaient si nombreux, si grands et si courageux que tout homme sortant de sa hutte après cinq heures du soir ou avant sept heures du matin, était certain d'être enlevé par eux. Ces gens ne semblèrent jamais avoir le courage ou l'énergie nécessaire pour chasser les léopards ou les prendre au piège.

Pendant que nous étions à Kasongo, une nuée de sauterelles passa au-dessus du pays dans la direction sud-sud-est et continua à passer pendant plus d'un mois. Les Arabes et les indigènes nous dirent que

c'était la première fois qu'ils voyaient un passage de sauterelles, bien qu'ils en eussent entendu parler il y a bien des années. Il serait intéressant de savoir si l'on ne pourrait pas en chercher la cause dans le fait que la plus grande partie du bassin central de l'Afrique était, à cause de la guerre, dans un état troublé depuis près de trois ans C'est l'habitude des indigènes, dans tout le bassin du Congo, de brûler l'herbe pendant la saison sèche; occupés par la guerre, ils ne continuaient pas à le faire et il n'y a pas de doute, qu'à cause de cette coutume, d'autres pestes telles que les rats et les reptiles ne devinrent jamais des fléaux, sauf dans les pays de forêts. Ne serait-il pas possible que les larves des sauterelles, à cause des incendies des plaines, ne puissent jamais arriver au point d'éclosion?

CHAPITRE XIII.

Notre allié Gongo Lutété accusé de trahison et exécuté à N'Gandu. — Arrivée d'Europe à Kasongo de cinq officiers. — Rencontres continuelles avec l'ennemi. — Les Arabes abandonnent les Stanley-Falls, laissant la ville à la merci des troupes de l'État. — Les troupes de l'État sont rejointes par le capitaine Lothaire venant de Bangala et suivant les Arabes vers le haut de la rivière. — Après des combats sérieux, la rivière est délivrée des Arabes et de leurs hordes jusqu'à Nyangwé. — Échec des troupes de l'État. Attaque du commandant Dhanis contre le fort de Rumaliza à huit heures de marche de Kasongo.

Dans la dernière semaine d'août, le commandant partit de Kasongo pour Nyangwé. Depuis quelques temps, des rumeurs arrivaient des districts de Malela et du Lomami, montrant que le gouvernement de Duchesne n'était pas heureux. Les indigènes étaient dans un état querelleur et turbulent, et notre allié Gongo Lutété avait été renvoyé à sa capitale N'Gandu pour arranger les affaires. Comme il ne semblait pas y avoir de chances de service actif ou d'expédition prochaine au lac Tanganyka, je résolus de m'offrir comme volontaire pour le district de N'Gandu et dans cette intention descendis jusqu'à Nyangwé pour parler au commandant. Pendant que j'étais à Nyangwé, des dépêches de Duchesne arrivèrent disant qu'entre autres choses il avait découvert que Gongo Lutété était un traître et qu'il l'avait fait prisonnier. Ceci nous sembla un procédé extraordinaire et nous n'ajoutâmes pas le moins du monde foi à la rumeur que Gongo complotait pour assassiner le commandant Dhanis. Prenant douze hommes et deux cents des gens de Lutété sous un chef inférieur nommé Kitenge, je partis le 11 septembre, à cinq heures du matin. Mon entrevue avec le commandant avait duré toute la nuit. Six jours de marche rapide, à raison de huit heures de marche par jour, nous amenèrent à N'Gandu — trop tard cependant pour sauver notre brave et fidèle allié qui avait été fusillé quarante-huit heures avant notre arrivée. Je fus peut-être le premier à sentir les effets de cette faute politique. Quoiqu'à deux jours du Lomami et seulement quelques heures

après la mort de Gongo Lutété, les indigènes, au moyen du télégraphe des tambours, savaient tout ce qui s'était passé à N'Gandu, et comme leur grand chef était mort, se croyaient permis de tuer et de manger tous ses soldats personnels et ses avant-postes. Cette tribu avait sept des hommes de Lutété logés chez eux, qui devaient faire parvenir toutes les communications entre le Lualaba et la capitale N'Gandu. Après la nouvelle de la mort de Lutété, ces sept hommes furent attaqués, tués et mangés par les habitants de la ville appartenant au chef Wembe. Wembe, rassemblant toutes ses forces, attaqua mon camp, croyant que c'était celui d'une troupe de soldats de Lutété rentrant chez eux. Il se retira cependant immédiatement en découvrant que j'y étais

Le matin suivant, quelques hommes arrivant de la capitale apportèrent la nouvelle que Gongo Lutété avait été fusillé par les blancs. Au cours de la même journée, nous apprîmes qu'après la mort de leur chef, les Bakussu avaient attaqué la station de l'État et en faisaient encore actuellement le siége.

Ces nouvelles n'étaient rien moins que rassurantes. J'avais fait une marche forcée dans l'espoir d'arriver au poste avant qu'il eût succombé. Vers la fin de la journée, le bruit courut que la station était prise. Je n'en crus rien cependant, car il me semblait inadmissible qu'elle n'eût pu tenir tout au moins pendant une semaine ou deux.

Toutefois, en approchant de la rivière Lomami, je remarquai que mes douze Haoussas m'entouraient de fort près. Ils avaient remis à leurs femmes tout ce qu'ils avaient à porter, à l'exception de leurs fusils et de leurs munitions, et n'auraient permis à aucun des hommes de Kitengé de m'approcher à moins de trente yards. C'étaient, de leur part, des précautions assez inutiles, dans l'hypothèse même de la chute de la station. En effet, nous aurions pu, sans doute, mettre en déroute pour le moment la petite troupe des soldats de Gongo qui nous accompagnaient; mais notre position — à six jours de marche de tout renfort — n'en eût pas moins été absolument désespérée. Ce me fut, toutefois, une nouvelle occasion de constater ce fait, que j'avais maintes fois déjà remarqué, que les Haoussas sont toujours prêts à se faire tuer galamment au besoin, et qu'ils se serrent autour de leurs officiers blancs aussi longtemps qu'ils sont capables de se tenir debout.

En arrivant au sommet des collines de la rive orientale du Lomami, je distinguai avec bonheur dans ma longue vue le drapeau

de l'Etat flottant encore à trois milles de là, de l'autre côté de la vallée.

En atteignant la station, je discernai les causes des rumeurs inquiétantes qui étaient parvenues jusqu'à moi. Toute la population de N'Gandu et des districts environnants, se trouvant privée de son chef, s'était divisée en factions hostiles, dont chacune luttait avec ses rivales, envahissant leur territoire et tuant tout ce qu'elle y rencontrait. Quelques coups de feu, tirés sans doute par des ivrognes ou des frénétiques, avaient même été dirigés contre la station de l'Etat.

Pendant les dix jours qui suivirent mon arrivée, l'attitude peu amicale des officiers blancs et l'anarchie régnant dans le district rendirent ma position des moins enviable. Aussi fus-je fort aise de voir arriver, au bout de ce délai, le commandant Gillain, qui venait ouvrir une enquête sur ce qui s'était passé. Il s'établit dans la ville, à un mille environ de la station, où je continuai à séjourner. En peu de jours, Lupungu fut installé aux lieu et place de son père et son autorité fut pleinement reconnue.

Gongo Lutété avait rempli, et au delà, tous ses engagements vis-à-vis de nous. C'est en grande partie à sa vigilance et à son énergie que nous dûmes les succès remportés pendant la première phase de la campagne. Plus de la moitié de nos transports étaient confiés à ses soins et il s'acquitta de sa tâche avec tant de bonheur que jamais une seule charge ne vint à se perdre. Après la conquête de Malela et de Samba par nos troupes, il se chargea de mettre garnison dans ces postes pour notre compte et établit des communications régulières entre Nyangwé et Lusambo. Lettres et charges lui étaient tout bonnement remises sans qu'un seul de nos hommes les accompagnât dans leurs voyages, et toutes parvinrent intactes à leur destination.

Il est un fait que l'on n'aurait pas dû perdre de vue : lorsqu'éclata la guerre, les Arabes conservèrent comme ôtages des enfants de Gongo — un fils et une fille — et, lorsqu'il embrassa notre cause, il crut bien avoir perdu toutes chances de les revoir jamais. Le commandant parvint cependant — l'on s'en souvient — à les racheter à Sefu, qui exigea, en guise de rançon, que l'attaque de Kasongo par nos forces fût différée de cinq jours. Quand Lutété revit ses enfants, les transports de sa joie furent tels qu'il n'est pas un des assistants qui ne s'en sentît ému. Le fils qui lui était ainsi rendu après avoir passé cinq années au pouvoir des Arabes, était son fils aîné. Il ne

voulut point cependant en faire son successeur, mais choisit comme tel son second fils, Lupungu, qu'il envoya dans une de nos stations pour y faire son éducation.

Quand, après la séance de la cour martiale, le pauvre Gongo apprit qu'il allait être fusillé le lendemain matin à huit heures, il désigna formellement Lupungu comme son successeur, et, resté seul dans sa cellule, il tenta de se soustraire au déshonneur d'une exécution publique en se pendant à l'aide d'une corde confectionnée avec des lambeaux de ses vêtements. Par malheur, on vint auprès de lui avant que sa vie fût complètement éteinte; on coupa la corde, on le ranima et, sitôt rétabli, il fut conduit au dehors et fusillé.

Sur les inspirations de Dhanis, il s'était départi de ses rigueurs ordinaires. Il avait pardonné beaucoup d'offenses qui, avant son alliance avec nous, auraient voué leurs auteurs à servir de nourriture au peuple : aussi, son pouvoir finit par se trouver menacé et nous dûmes lui prêter assistance.

Le plus ardent désir de Gongo était de visiter l'Europe et, peu avant sa mort, il avait pris des mesures pour y envoyer N'Zigi, son fils aîné, afin d'effacer en lui les mauvais effets de son éducation arabe. Ce jeune homme est maintenant dans une maison d'éducation belge.

Le mois qui suivit ces événements fut peut-être la période la plus occupée et la plus pénible que j'eusse traversée pendant l'expédition. J'avais à organiser des palabres, à rendre la justice et à galoper sans cesse partout à la ronde, et principalement entre la ville et la station, à l'allure la plus rapide de mes ânes, deux magnifiques bêtes importées de Mascate par les Arabes. La vue d'un blanc à cheval, spectacle tout nouveau pour les indigènes de la contrée, semblait ne pouvoir lasser leur curiosité. Je me souviens qu'un jour, dans la ville, comme je traversais rapidement une place, deux troupes nombreuses d'indigènes, rentrant justement d'expédition, se formèrent en ligne pour me voir passer. Comme nous allions et venions toujours sans escorte, afin de paraître ne rien redouter des indigènes, je maintenais ma monture à son allure la plus rapide, afin de multiplier les chances d'être manqué au cas où l'idée de m'envoyer une balle ou de me lancer une sagaie eût passé par la tête de quelque mécontent. Au moment où je rendais son salut au chef des moricauds mon âne mit le pied dans un trou et, faisant un panache complet, m'envoya à quelques mètres de lui. Mon boy, voyant ma déconfiture provoquer un éclat de rire général,

déchargea dans la figure des rieurs toutes les cartouches d'un revolver de rechange qu'il portait. Par bonheur, personne ne fut atteint, mais pas n'est besoin de dire que cette pétarade fut le signal de la débandade la plus échevelée Dans mes galopades ultérieures, je remarquai que l'on s'écartait précipitamment de mon passage et que chacun semblait avoir quantité d'affaires urgentes dans les cases ou derrière les troncs d'arbres.

Les choses avaient commencé à reprendre leur cours régulier lorsque cinq officiers, arrivant d'Europe, vinrent à passer pour rejoindre le commandant à Kasongo, où on le croyait sur le point d'attaquer Rumaliza. Ce dernier avait quitté Udjiji, traversé le Tanganyka et était venu s'établir avec Sefu et ce qui lui restait de ses forces, à Kabambaré.

Pendant le mois précédent, des mouvements assez importants s'étaient opérés vers le nord. En mars 1893, le capitaine Chaltin, commandant le camp de la force publique à Basoko, reçut de l'inspecteur d'Etat (Fivé) l'ordre de venir nous rejoindre sur le théâtre de la guerre avec toutes ses forces disponibles. Il occupait une position particulièrement avantageuse pour nous prêter une assistance efficace, car le camp de Basoko avait précisément été établi par l'Etat indépendant comme précaution pour le cas d'un conflit avec les Arabes à Stanley-Falls.

Chaltin remonta le Lomami avec deux steamers et vint occuper Bena-Kamba, ancien poste arabe. Il se trouvait là à trois jours de marche seulement de Riba-Riba, la grande ville arabe sur le Lualaba. Mais le mauvais temps retarda sa marche et, quand il atteignit la ville, celle-ci avait été incendiée et abandonnée par les indigènes. Miserera et Boina-Loisi, les commandants arabes, avaient quitté la ville avec leurs troupes quelque temps auparavant et, à ce moment même, se battaient contre nous à Nyangwé. La petite vérole ayant éclaté parmi les troupes de Chaltin, celui-ci dut rebrousser chemin sur Basoko.

Le 18 mai, Chaltin arriva à Stanley-Falls, où le capitaine Tobback et le lieutenant Van Lint soutenaient depuis cinq jours les assauts des Arabes commandés par Rachid, l'ex-gouverneur rebelle, jadis investi par l'Etat du commandement des Stanley-Falls. Le débarquement des troupes de Basoko détermina les Arabes à décamper, abandonnant à la merci de leurs adversaires la ville et toutes les richesses qu'elle contenait.

Tout demeura calme alors jusqu'au 25 juin 1893, date à laquelle

le commandant Ponthier, arrivant d'Europe, parvint à Stanley-Falls. Cet officier rassembla immédiatement toutes les troupes qu'il put réunir et, emmenant avec lui le commandant Lothaire et quelques soldats bangalas, il se mit à la poursuite des Arabes qui, en quittant les Falls, avaient remonté le fleuve. Après maintes escarmouches et quelques combats sérieusement disputés, il purgea le fleuve et ses abords des Arabes et de leurs suppôts jusqu'à Nyangwé, où il arriva le lendemain de mon départ pour N'Gandu.

Dans cette dernière ville, nous reçûmes à la fois, de notre front de bataille, plusieurs dépêches dont le contenu se résumait en ceci : que les attaques dirigées sur les forts de Rumaliza avaient échoué; qu'au cours de combats acharnés, soutenus pendant une quinzaine, Ponthier avait été tué ; qu'enfin les réserves de munitions étaient à peu près épuisées. Un chef auxiliaire important, nommé Kitumba-Moya, avait passé aux Arabes avec six cents fusils, une demi heure après avoir appris l'exécution de Gongo. Beaucoup avaient naturellement suivi cet exemple. Les dépêches nous ordonnaient de rallier au plus vite le front, avec tout ce dont nous pouvions disposer en fait d'hommes et de munitions. La dépêche la plus récente avait dix jours de date. Nous ne pouvions espérer atteindre Kasongo en un moindre délai et, selon toutes les probabilités humaines, il serait alors trop tard.

Nous nous mîmes en route le 4 novembre. Nous étions quatre officiers, dont deux — le commandant Gillain et le lieutenant Augustin — devaient être transportés dans des hamacs. Nous avions avec nous cinquante soldats et tout ce qui restait des troupes de Gongo Lutété, soit un millier d'hommes armés à la diable.

Le voyage fut des plus rudes et parfois je désespérai complètement de pouvoir amener vivants à Kasongo les deux officiers malades. Nous avions, en outre, une peine infinie à garder en mains les hommes de Gongo et les chefs d'ordre secondaire qui les commandaient et ne sentaient plus maintenant peser sur eux une autorité supérieure. Ils s'étaient mis dans la tête l'idée qu'ils avaient pleine licence de piller à leur gré toute la région que nous traversions et ne ne me croyaient point en mesure de faire respecter les défenses que je leur signifiais.

Nous arrivâmes à Kasongo le 14 novembre, pour y apprendre que, la veille, les Arabes avaient abandonné leurs bomas et commencé ce qui semblait être une retraite vers l'Est. Voici ce qui s'était passé :

Le 13 octobre 1893, l'on avait appris, sans doute possible, que Rumaliza avait établi un camp à huit heures de marche, au plus, de Kasongo. Les troupes de l'Etat, sous le commandement de Dhanis, se portèrent sur ce nouvel ennemi. Elles étaient réparties comme suit : une réserve sous le commandant Dhanis; une autre sous le commandant Ponthier; six compagnies, sous les lieutenants Lange, Doorme, Hambursin, les sergents Collet et Van Riel; toutes les troupes régulières, consistant en quatre cents hommes, et un canon Krupp de 7^{mm}5, pour lequel il ne restait que quarante-quatre obus et une douzaine de boîtes à balles. Plus de trois cents irréguliers, armés de fusils à pierre, les accompagnaient.

Une première marche de dix milles amena la petite armée au village de Piani-Mayenge. L'étape du lendemain, d'une douzaine de milles, eut pour terme Mwana-Mkwanga. L'ennemi devait, croyait-on, se trouver à moins de deux heures de marche au delà.

Le 15 octobre, la colonne se mit en marche, les auxiliaires dispersés en éclaireurs sur son front. Le projet arrêté était de prendre position sur les derrières des Arabes. Ceux-ci se trouvaient établis dans différents forts, dont deux, situés entre les rivières Lulundi et Luama — affluents du Lualaba — étaient des ouvrages importants, admirablement construits et bien défendus. Nous avions appris par expérience que les fortifications arabes étaient généralement plus faibles du côté opposé à l'ennemi. En outre, le commandant tenait à se trouver placé, dans l'éventualité d'une attaque couronnée de succès, sur la ligne de retraite naturelle de ses adversaires. En dépit des rudes leçons que nous leur avions déjà données, les Arabes semblaient incapables de se pénétrer de cette idée que nous pouvions parfaitement faire un détour avant de les attaquer.

Vers 2 heures de l'après-midi, la colonne, après avoir complétement tourné le flanc de l'ennemi, arriva à proximité d'un grand fort. Cachée par les hautes herbes, elle put, en restant invisible, parvenir à moins d'un quart de mille de ses adversaires. La ligne fut formée, et les compagnies de Doorme et de Lange s'avancèrent lentement en ordre de combat. Un obus lancé dans le fort devait donner le signal de l'assaut. Les troupes parvinrent à vingt yards du boma sans avoir tiré un seul coup et sans avoir souffert du feu de l'ennemi. Mais, au delà de cette limite, la fusillade des Arabes devint si intense que les assaillants, arrêtés dans leur élan, commencèrent à tirer à leur tour. Les soutiens arrivèrent sur le champ, et les hommes se couchèrent à quelques yards du fort. Il fallut quelque

temps aux officiers pour faire cesser le feu. Heureusement, les meurtrières de l'ouvrage arabe étaient percées sous un angle tel que nos hommes se trouvaient au-dessous de la ligne de tir et que les ennemis, pour assurer leur feu, devaient se montrer à découvert sur la crête de leurs retranchements. Le lieutenant Lange fut grièvement blessé dès le début de ce premier engagement, mais il n'en continua pas moins à commander sa compagnie jusqu'à la fin de la journée.

Malgré l'énergie déployée par le commandant et par tous les officiers, ils ne purent cependant déterminer les hommes à franchir, sous un feu aussi nourri, les obstacles qu'ils avaient à surmonter pour pénétrer dans le fort. Ordre fut donné d'amener le canon pour tenter d'éteindre sous la mitraille le feu de l'ennemi, mais les hommes qui traînaient la pièce, saisis de panique en voyant tomber quantité des leurs, s'enfuirent en abandonnant le canon au plus fort de la fusillade. Le commandant Ponthier, Hambursin et Collet s'attelèrent eux-mêmes à la pièce et l'amenèrent à peu près au point qu'elle devait occuper. Enfin, grâce à l'opportune assistance de Doorme et de quelques-uns de ses hommes, le canon fut mis en position à cent yards environ du fort. Sous la protection de son feu bien dirigé, les hommes purent enfin être retirés sans trop de pertes de leurs abris sous les murs du fort.

En ce moment, une forte troupe ennemie se montra sur notre flanc droit. Elle sortait d'un fort beaucoup plus important, mais si complètement masqué par la brousse que jusqu'à l'apparition de ce corps de secours nul parmi nous n'avait soupçonné son existence. Le gros de nos troupes marcha sur ces nouveaux adversaires, laissant sous le fort n° 1 les forces strictement nécessaires pour repousser toute tentative de sortie de la part de sa garnison. Le corps principal, aux prises maintenant avec un ennemi luttant à découvert, n'avait plus à accomplir qu'une tâche relativement aisée. Aussi, nos nouveaux assaillants, promptement balayés, regagnèrent-ils leur abri beaucoup plus rapidement qu'ils n'en étaient sortis.

Un petit plateau, situé à un mille environ du plus grand des deux forts et à un demi-mille du petit, fut choisi pour y établir le campement, et la nuit s'y passa tranquillement, sauf une escarmouche qui se produisit vers le matin.

Après de minutieuses reconnaissances, Ponthier découvrit un endroit plus favorable pour l'établissement du camp, et plus rapproché des forts. Pendant son absence, Doorme repoussa la garnison du petit fort, qui avait tenté de s'emparer du canon, et tint en respect le grand fort en lui envoyant quelques obus.

Dès que nos troupes commencèrent à prendre leur nouvelle position et avant qu'elles eussent pu former le camp, l'ennemi attaqua de toutes parts; mais aussitôt que la position eut été occupée et que des abris eurent été établis pour les hommes, il fit retraite sur ses forts.

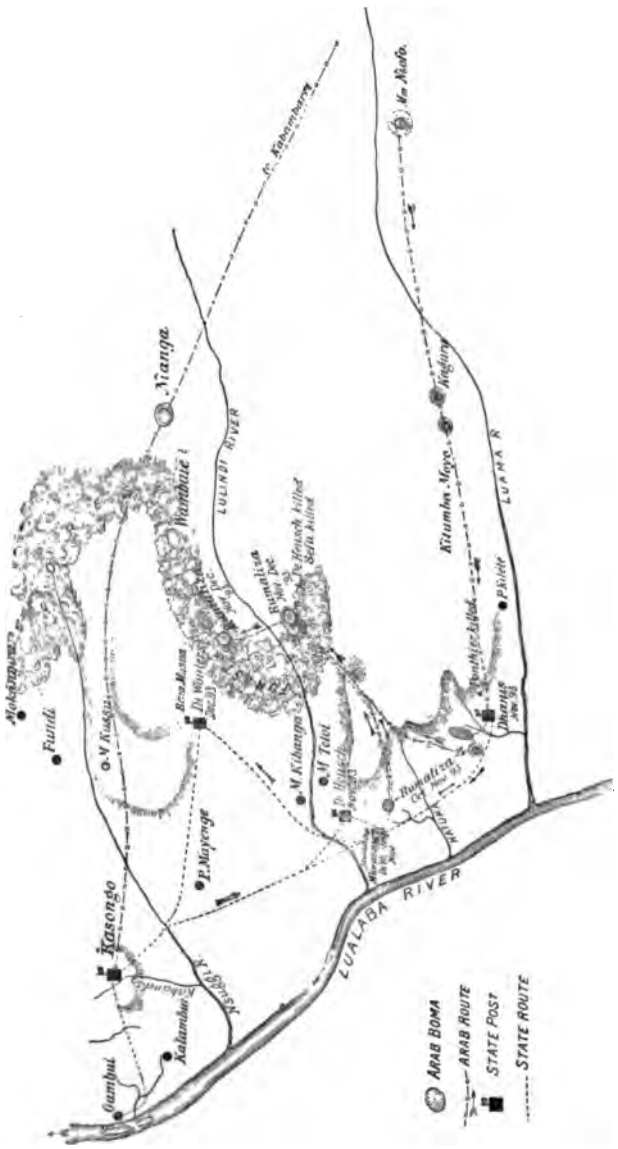
Pendant les deux ou trois jours qui suivirent, les nôtres se bornèrent à repousser plusieurs petites attaques dirigées contre le camp, et à lancer dans les forts leurs derniers obus.

Entretemps, le capitaine de Wouters nous rejoignit avec soixante-dix hommes. Il venait de Kasongo, où il avait laissé comme garnison, outre les malades, vingt hommes sous le commandement d'un jeune sergent d'origine allemande, nommé Mercus. Quelques jours plus tard, le commandant adressa à Mercus l'ordre de lui envoyer par le Lualaba et la Luama toutes les cartouches dont il pouvait disposer, de façon à les faire arriver au camp par les derrières, détour indispensable, car les Arabes se trouvaient entre le camp et Kasongo. Quelles ne furent pas sa consternation et sa fureur lorsque, deux ou trois jours plus tard, il vit arriver Mercus, qui convoyait en personne les munitions et avait laissé Kasongo complètement sans défense! Le commandant n'ignorait pas, en effet, que Rumaliza serait immédiatement informé de cette situation, grâce à ses espions et aux signaux transmis par les tambours.

de Wouters partit sur le champ avec un détachement, espérant pouvoir se jeter entre Rumaliza et Kasongo avant qu'il fût trop tard. Grâce à une terrible tornade, qui arrêta la marche des Arabes, mais non point la sienne, de Wouters, qui savait que c'était là une question de vie ou de mort, parvint à devancer l'ennemi et, se jetant alors à sa rencontre, l'attaqua de front. Voyant leur manœuvre déjouée, les Arabes firent retraite sur leur fort et de Wouters se retrancha dans la position qu'il occupait. de Heusch, qui arriva quelques jours plus tard, reçut l'ordre de s'établir à l'est de de Wouters.

Comme le montre le plan ci-contre, les Arabes se trouvaient dans une situation fort dangereuse. Le commandant Dhanis leur coupait la retraite. Devant eux de Wouters et de Heusch étaient établis des deux côtés de leur fort le plus avancé. Ils avaient à l'Ouest le Lualaba, large d'un mille, et à l'Est, des montagnes arides et presque inaccessibles. Toute la plaine, dans le voisinage des campements de de Wouters et de de Heusch, et de là jusqu'à Kasongo, était cultivée. Le riz, les bananes et le manioc, parvenus à leur pleine maturité,

y couvraient des champs immenses. Nos troupes avaient donc des vivres en abondance, tandis que les Arabes ne pouvaient tirer leurs approvisionnements que de l'étroite bande de terrain située entre leurs forts et le fleuve. Aussi est-ce dans cette zone que se livrèrent tous les petits combats qui eurent lieu dans les dix jours suivants; quantité de troupes d'arabes allant aux vivres s'y firent couper la retraite.


Nanga
Kasongo
Kalambuai
Gambui
Faindi
Mokongo
LULAUA RIVER
LULINDI RIVER
LUANA R
Kiumba Moye
Kinguru
Ko Nsofo
Pakete
Dhanis
Rumalizia
Wanbaie
Bena Mwina
Bena Kilumba
Bena Kitoto
Bena Mayenge
Bena Kitoto
Bena Kilumba
Bena Mwina
Bena Kitoto
Bena Mayenge
Bena Kilumba
Bena Kitoto
Bena Mwina
Bena Kitoto
Bena Mayenge
Bena Kilumba

Lorsque les esclaves, qui, naturellement, eurent les premiers à souffrir de la famine, commencèrent à périr d'inanition, Rumaliza fit une attaque désespérée sur la position de Dhanis et faillit réussir à la tourner. A un moment donné, il était parvenu à envahir une partie du camp, et c'est là que fut tué notre vaillant Ponthier. Le capitaine Doorme, qui occupait et défendait cette partie du camp, avait été entouré. Ponthier, qui était à quelque distance de là, vit le péril où se trouvait son compagnon d'armes et, à la tête d'une poignée d'hommes, vint dégager Doorme, sans même ôter sa pipe de sa bouche ni mettre le revolver à la main. L'ennemi chercha à le faire prisonnier, mais, craignant de n'y point réussir, déchargea sur lui ses armes. Ponthier s'éteignit trois ou quatre jours plus tard et fut enterré dans sa tente, qu'on laissa dressée, sous la garde d'hommes de confiance, et où l'on continua de porter régulièrement des aliments. La nouvelle de la mort d'un officier aussi considérable eut exercé une influence déprimante sur le moral de nos hommes et exalté proportionnellement celui de Rumaliza et de sa troupe.

Après cinq heures d'un combat acharné, les Arabes furent repoussés sur toute la ligne. Le commandant Dhanis conduisit en personne la dernière charge de la journée, charge triomphante poussée jusqu'aux retranchements de Rumaliza.

En examinant, durant la nuit suivante, leur situation, les nôtres constatèrent qu'elle était déplorable. Outre qu'ils avaient subi des pertes importantes en tués et blessés, il ne leur restait plus que quarante cartouches par homme pour les troupes régulières; quant aux auxiliaires et alliés, la poudre et les capsules leur faisaient complètement défaut. Qui pis est, les approvisionnements que nous devions tirer de N'Gandu ne pouvaient arriver avant une quinzaine. Heureusement, les Arabes, de leur côté, étaient, pour le moment, dégoûtés de nous attaquer et se tinrent cois dans leurs bomas pendant les quelques jours qui suivirent. Sur ces entrefaites, des espions nous apprirent que les Arabes attendaient une caravane partie d'Udjiji avec de la poudre et divers approvisionnements. Aussitôt de petites expéditions furent mises en campagne. Un chef auxiliaire parvint à surprendre le convoi qui, battant en retraite, vint tomber sur le sergent Albert Frees, envoyé à la découverte dans la même direction. Prise entre deux feux, la caravane fut anéantie. Albert fit, le soir même, sa rentrée triomphale dans le camp, où il ramenait deux tonnes et demie d'excellente poudre allemande, et 60,000 capsules. La plus grande partie de ces munitions fut distribuée sur

le champ entre les auxiliaires et les indigènes qui avaient embrassé notre cause. Ces derniers rôdaient nuit et jour dans tout le voisinage et attaquaient tous les petits partis ennemis qui s'aventuraient hors de leurs retranchements en quête de nourriture.

A cette époque, le capitaine Doorme fit choix, parmi les prisonniers, d'un certain nombre d'indigènes et d'esclaves arabes et les dressa comme soldats avec le plus grand succès. Dans les combats qui suivirent, il conduisit plus d'une fois, en personne, une centaine de ces hommes au feu. L'idée de les employer lui était venue d'une façon assez originale. La pensée seule d'écrire un rapport lui inspirait la plus profonde horreur. Aussi chaque fois qu'un homme de sa compagnie était tué, se contentait-il de mentionner le décès et s'empressait il de remplir la place vacante par une de ses fameuses recrues, à laquelle il donnait le nom, le numéro matricule, le fusil et l'équipement du mort. Ce stratagème passa longtemps inaperçu; mais il fut découvert un beau jour où le commandant, parcourant les états d'effectif, constata que le capitaine Doorme, bien qu'il eût eu cinquante pour cent de tués, n'en présentait pas moins sa compagnie exactement dans le même état où elle se trouvait trois ou quatre mois plus tôt, sans que le nombre ou même les noms de ses soldats eussent subi la moindre modification.

Le 16 novembre, les Arabes, qui avaient cruellement souffert de la famine, abandonnèrent toutes leurs positions et opérèrent une retraite précipitée vers l'Est, poursuivis par tous nos irréguliers et auxiliaires. Le commandant retourna à Kasongo avec sa garde personnelle et les hommes de Ponthier, laissant à Mwana Mkwanga de Wouters avec tout le reste de nos forces.

Le capitaine de Wouters organisa immédiatement une colonne légère, à la tête de laquelle il se mit à la poursuite des Arabes. Pendant deux heures de marche, il trouva la route semée de cadavres, preuve de la précipitation que l'ennemi mettait à se retirer et de l'acharnement avec lequel les auxiliaires et les indigènes massacraient les traînards.

de Wouters apprit par les indigènes que les Arabes étaient occupés à se retrancher à peu de distance. Aussi, renvoyant sur les derrières les auxiliaires de toutes catégories, — qui n'auraient pas manqué de battre confusément en retraite dès qu'ils se seraient trouvés face à face avec les Arabes — il s'avança avec ses réguliers, espérant enlever la position d'un premier élan.

La route était mauvaise; il n'y avait pas de chemin tracé et l'on ne

pouvait que suivre la sente grossière pratiquée par l'ennemi dans sa fuite. En pénétrant dans la forêt que traversait la piste, on put entendre de toutes parts l'ennemi coupant du bois pour ses retranchements. On eut cependant la chance d'approcher de sa position sans être découvert et l'avant-garde ne reçut des coups de fusil que dans le camp même, et après avoir échangé quelques mots avec plusieurs de ses occupants, qu'elle avait pris pour des indigènes. Les irréguliers avaient rapporté que l'ennemi établissait son camp dans une large plaine, alors qu'en réalité il avait pris possession d'une clairière de la forêt, qu'il avait entourée d'une palissade; celle ci n'était même pas terminée partout, ainsi qu'on put bientôt s'en apercevoir. En dehors de la palissade se trouvaient de nombreuses huttes d'herbes, prouvant que l'ennemi n'avait encore formé que le cercle intérieur du fort. (*V.* description, p. 61.)

Ainsi surpris, beaucoup d'Arabes s'enfuirent dans la forêt, tandis que les autres prirent position à l'intérieur du fort. Une grande quantité de fusils et de capsules, de ballots d'étoffes et d'autre butin, restés en dehors de la palissade, tomba entre nos mains.

Nos autres compagnies entrèrent successivement en ligne, prenant position sur la droite. Le lieutenant de Heusch, à la tête de sa compagnie, tourna le fort et vint l'attaquer par derrière, espérant trouver là un point faible. Il y réussit en effet. La palissade, inachevée, présentait en plusieurs endroits des ouvertures larges de deux ou trois yards. de Heusch, constatant qu'il pourrait probablement faire irruption dans l'enceinte avant que les Arabes fussent remis de leur surprise, conduisit sa compagnie droit au fossé, où il tomba, la poitrine traversée d'une balle. Les hommes battirent en retraite, laissant sur le terrain leur vaillant chef et plusieurs de leurs camarades marquant de leurs corps la position qu'ils avaient occupée. Le sergent noir Albert Frees et un caporal indigène nommé Badilonga virent tomber leur officier et, seuls, s'élancèrent pour l'arracher aux mains de l'ennemi. La chute de de Heusch avait rendu courage à quelques Arabes, qui s'élancèrent par la brèche de la palissade, distante de quelques pas, mais furent repoussés par les deux noirs qui continuèrent, avec fermeté, leur feu par dessus le corps de leur chef. Albert envoya le caporal chercher du secours et lorsque de Wouters arriva avec une demi-douzaine d'hommes, ils trouvèrent le sergent tenant encore à son poste. Ce brave avait réussi à empêcher l'ennemi de s'emparer du corps de son officier et, bien qu'exposé à un feu terrible, il était resté sans blessures.

de Wouters emporta son camarade qui avait déjà rendu le dernier soupir. Quand il put se rendre compte de la situation, il constata que la compagnie de de Heusch et toutes les troupes irrégulières et auxiliaires avaient disparu, tant avait été grand l'effet produit sur leur moral par la mort de l'officier blanc. Seules, des troupes civilisées peuvent se raidir contre l'impression que cause la chute d'un chef en plein combat.

Comme les troupes régulières avaient à porter elles-mêmes les morts et les blessés, — et le nombre en était grand — de Wouters résolut de battre en retraite. Mais, dès que ce mouvement fut perçu par l'ennemi, celui-ci prit l'offensive, et c'est seulement au prix des plus grands efforts et au moyen d'une série d'attaques et de retraites, que l'on put réussir à enterrer les morts et à mettre en sûreté les blessés ainsi que les armes et les munitions conquises au début de l'engagement.

Au cours de l'une des charges des Arabes, Sefu (le fils de Tippo-Tib et le premier grand chef arabe qui nous eût attaqués sur le Lomami), reçut une blessure mortelle. Il expira peu de jours après. Les Arabes continuèrent leurs attaques sur la colonne en retraite, jusqu'à ce qu'elle fût à une couple de milles de notre position de Mwana Mkwanga. Le commandant Dhanis ne décida jamais si cet engagement constituait pour nous une victoire ou une défaite. En effet, si nous avions perdu de Heusch et échoué dans l'assaut du fort, nous avions tué Sefu et nombre d'Arabes, et conquis une grande quantité de fusils et de munitions.

Pendant dix jours, l'on n'entreprit plus aucune opération nouvelle. Rumaliza ayant alors traversé la Lulundi (ce qui constituait en réalité un nouveau progrès vers Kasongo), de Wouters, avec Doorme et Hambursin, alla s'établir à Bena Musua, située sur la route entre Kasongo et la nouvelle position prise par Rumaliza. Lange, alors à peu près remis de sa blessure, fut laissé à Mwana Mkwanga avec deux autres officiers.

Le 4 décembre, nous avions reçu un renfort de cent quatre-vingts hommes, sous le commandement des capitaines Collignon et Rom, qui avaient avec eux deux autres officiers (1). Trois cents nouvelles carabines se chargeant par la culasse et un fort envoi de munitions nous étaient également parvenus Le commandant se trouvait donc remis en situation de prendre l'offensive.

1) Le lieutenant Franken et le sous-lieutenant Van Lint; ils étaient accompagnés du sergent Destrail (Note du traducteur).

CHAPITRE XIV.

Les troupes de l'État se transportent de Kasongo à Bena-Musua. — Le commandant divise ses forces en vue de couper les communications des Arabes. — Des détachements supplémentaires sont placés à Bena-Guia, sur la route principale de Kabambaré, à Bena-Kalunga et à Bena-Musua. — L'ennemi se renforce. — Les troupes de l'État forment un demi-cercle autour des forts arabes et les coupent de leurs approvisionnements. — Arrivée du commandant Lothaire avec un contingent de soldats de Bangala. — Explosion dans le camp arabe. — Capitulation de l'ennemi. — Prise de Kabambaré. — Chefs arabes faits prisonniers par Lothaire.

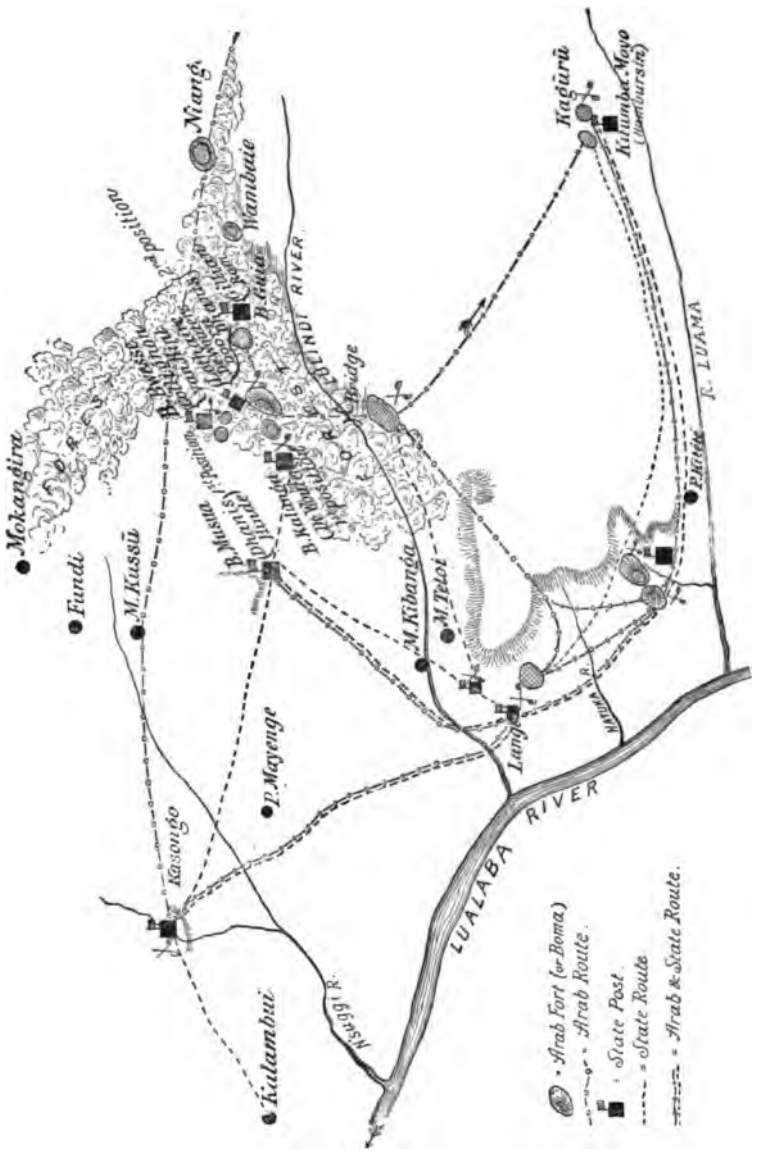
Le commandant avait expédié le 20 décembre tous les officiers et soldats disponibles, de Kasongo à Bena-Musua, où il vint nous rejoindre en personne le 23. Rumaliza, qui, de son côté, avait reçu des renforts, occupait une très forte position; il avait un fort important et bien construit sur la rive droite de la Lulundi, et trois forts avancés, plus petits, dans la direction de Kasongo. Il s'était relié par un petit pont (qu'il était parvenu à jeter sur la Lulundi) au fort où de Heusch avait été tué et avait ainsi une ligne de communication parfaitement sûre avec la grande place forte de Kabambaré, occupée en ce moment par Bwana N'Zigi. C'est, l'on s'en souvient, ce dernier chef arabe qui avait ordonné et dirigé, contre la station des Stanley-Falls, l'attaque qui avait abouti à la défaite de Deane et de Dubois et à l'établissement de la domination arabe sur le Congo même. Stanley avait ultérieurement ratifié ce fait accompli, en installant à Stanley-Falls Tippo-Tib, le principal marchand d'esclaves arabe, en qualité de gouverneur investi d'une autorité absolue.

Le 23 décembre, le commandant Dhanis tint un conseil de guerre, à l'issue duquel il se décida à diviser ses forces en vue de couper, dans la mesure du possible, les Arabes de leurs communications. Il savait de source absolument sûre que Rachid et les autres Arabes des Stanley-Falls, qui avaient été rejetés dans le Sud par le commandant Ponthier lors de la campagne qu'il avait faite à Kirundu

et sur la rivière Lowa, avant d'opérer sa jonction avec nous, s'étaient maintenant réunis et arrivaient tous ensemble du Nord-Est pour rejoindre Rumaliza. Il y avait donc lieu de faire tous les efforts possibles pour amener les indigènes du district tout entier à faire cause commune avec nous et à nous pourvoir de vivres, en affamant, au contraire, Rumaliza. Un grand nombre d'indigènes nous avaient assuré que certaines d'entre les tribus qui avaient fait alliance avec Rumaliza étaient disposées à nous revenir et à prêter leur concours à la réalisation de ce plan.

Le commandant Gillain et les capitaines Collignon et Rom furent mis à la tête d'un fort détachement des troupes nouvellement arrivées et partirent le 24 décembre pour Bena-Guia, situé sur la grande route de Kabambaré. Le même jour, le capitaine de Wouters et d'autres officiers, avec deux cent cinquante soldats et quatre cents irréguliers, se mirent en route pour aller s'établir à Bena-Kalunga, situé à une heure de marche dans le Sud-Est et distant d'environ trois mille yards du principal fort de Rumaliza.

Le commandant et moi continuâmes à occuper Bena-Musua, sur la grande route de Kasongo, position intermédiaire entre les deux autres. Nous avions été rejoints par M. Mohun, l'agent commercial des États-Unis, qui était arrivé la veille de notre départ de Kasongo. Il avait aussi pris part à la marche sur Riba-Riba faite, huit mois plus tôt, par le capitaine Chaltin et avait fort obligeamment consenti à prendre soin de divers approvisionnements qui nous étaient destinés et qu'il avait amenés avec lui de Lusambo à Kasongo.


Mokangira
Fundi
M. Kussu
Niang
Wambaie
B. Guia
LULINDI RIVER
Bridge
B. Musua
M. Kibanga
M. Tetoi
Kagurû
Kuumba Moyo
R. LUAMA
P. Mayenge
Kasongo
Kalambui
Nsuggi R.
LUALABA RIVER
Arab Fort (or Boma)
Arab Route
State Post
State Route
Arab & State Route

Voici quelle était, en ce moment, notre situation : Lemery commandait à Nyangwé et s'y trouvait dans une position fort dangereuse, car Rachid et ses troupes, arrivant du Nord, pouvaient, à chaque instant, abandonner leur tentative de jonction avec Rumaliza pour faire une conversion et attaquer Nyangwé. Kasongo était occupé par le lieutenant Middagh. Sur notre extrême droite se trouvait Lange à Mwana-Mkwanga, dans une très forte position, avec cent vingt hommes et un canon Krupp : de Wouters, le commandant Dhanis et moi-même, nous étions au centre. Enfin, le commandant Gillain occupait l'extrême gauche de Bena-Guia. Nous avions au centre deux canons Krupp de 7mm5, et, pour la première fois de toute la campagne, des munitions en abondance.

de Wouters avait constaté que, grâce à la nature du sol et à l'existence d'une brousse fort épaisse, il pouvait approcher à moins de trois cents yards d'un des forts de Rumaliza sans être aperçu de l'ennemi. Il résolut donc de tenter de pratiquer une brèche, espérant arriver à enlever le fort. Il commença son entreprise le 28 à 6 heures du matin. N'ayant rien de particulier à faire, je gravis une colline qui commandait le théâtre des opérations. De son sommet, je vis le combat s'engager et se poursuivre, sans pouvoir en discerner les résultats, situation tantalesque s'il en est.

Après une canonnade régulière qui se continua jusqu'à 9 heures, une fusillade nourrie crépita des deux côtés du fort, puis s'interrompit, ce qui me fit croire que l'ouvrage avait été emporté. Il n'en était rien, cependant. de Wouters n'avait pu pratiquer qu'une brèche large d'un yard au plus, bien qu'il eût fait avancer le canon jusqu'à moins de cent yards du fort. Pendant qu'il était ainsi occupé, le commandant Gillain avait, sans l'en avertir, attaqué par derrière le fort principal et, après vingt minutes d'un combat acharné, avait été repoussé avec de grandes pertes. de Wouters et Doorme conduisirent alors leurs soldats à l'assaut du fort, mais tous leurs efforts ne purent déterminer les hommes à escalader la brèche, bien que quelques-uns eussent fini par se décider à suivre leurs officiers dans le fossé. de Wouters dut enfin se retirer. Quand le fort tomba en notre pouvoir, nous apprîmes que les Arabes n'avaient pas eu ce jour-là plus d'une douzaine d'hommes tués, tant leurs combattants se trouvaient bien abrités derrière leurs retranchements ou dans les trous pratiqués en terre sous les huttes.

Le commandant avait maintenant à faire face à de nouvelles difficultés. Nous savions en ce moment, de source parfaitement sûre,

que Bwana N'Zigi, qui avait reçu du Tanganyka d'importants renforts et des munitions en abondance, avait quitté Kabambaré pour opérer sa jonction avec Rumaliza et était alors arrivé à Kitumba Mayo. Le lieutenant Hambursin, à la tête d'un détachement composé de tous les hommes que l'on put sans danger distraire de notre corps d'opération, fut détaché avec mission de couper la retraite à Bwana N'Zigi, ou, tout au moins, de le repousser. Il fut obligé de faire un détour, car toute la région de la rive gauche de la Lulundi, à l'exception des environs de Mwana-Mkwanga, sur notre extrême droite, était au pouvoir des Arabes. Les indigènes du district étaient, d'ailleurs, animés de dispositions hostiles à notre égard. Après une semaine de combats incessants contre N'Zigi, qui s'était retranché à Kitumba Mayo, Hambursin se trouva dans la nécessité de se retirer. Il avait perdu un grand nombre d'hommes, tant par le feu que par suite d'une épidémie de petite vérole qui s'était déclarée dans sa troupe. Il avait cependant réussi à infliger de telles pertes à N'Zigi que celui-ci, aussitôt après le départ de son adversaire, reprit la route de Kabambaré, renonçant à secourir Rumaliza. Lors de la prise de Kabambaré, survenue peu après, il prit la fuite pour Zanzibar.

Le 30 décembre le commandant reçut, en réponse à ses demandes de renforts, des dépêches tant des Stanley-Falls que du commandant Chaltin à Basoko. Il résultait de leur contenu que nous n'avions à attendre aucun secours. M. Mohun s'offrit alors à descendre le fleuve jusqu'à Basoko et à nous amener les renforts qu'il pourrait réunir. Il se mit en route à cet effet le 1er janvier. Le 8, le capitaine Collignon fut détaché du commandant Gillain et établi à Bena Bwessé, en face des deux forts avancés des Arabes. Le demi-cercle que nous formions se trouva ainsi complété et, comme des patrouilles pouvaient maintenant circuler, dans une sécurité relative, entre nos différentes positions, les Arabes furent réduits à ne plus tirer leurs approvisionnements que de la rive gauche de la Lulundi. Ils ne tardèrent pas à éprouver de grandes difficultés pour nourrir leurs hommes, étant donné que, suivant leur coutume invariable, ils avaient dévasté la plus grande partie de la région qu'ils avaient traversée.

Le 8 janvier, nous eûmes la surprise et la joie de voir arriver le commandant Lothaire avec un fort contingent de soldats bangalas et deux excellents officiers. Il avait devancé le courrier; or, Dhanis n'espérait même pas recevoir une réponse à la demande de renforts

qu'il lui avait adressée quinze jours auparavant. Le parallèle entre la conduite de Lothaire et celle de Chaltin, qui avait reçu la même demande, se passe de commentaires.

Lothaire se mit en marche sur-le-champ, avec deux cents hommes, pour rejoindre de Wouters. Deux jours plus tard, tous deux s'étaient établis à trois cents yards du fort occupé par Rumaliza en personne, dans une position intermédiaire entre celui-ci et son premier fort avancé. La présence de nos hommes sur ce point constituait donc une menace et un danger pour chacun des deux bomas. Rumaliza, s'imaginant que nos troupes exécutaient une simple reconnaissance, ne les attaqua point avant qu'elles eussent en partie fortifié leur camp, établi dans un village abandonné, dont les huttes, étant faites d'argile, étaient une protection très utilisable contre le feu des fusils.

Le 14 janvier, Hamburs in, revenant d'une expédition contre N'Zigi, joignit Lothaire, amenant un Krupp avec lui. Le canon fut mis en position et Hamburs in tira un obus pour déterminer la distance, dans le but que tout fut prêt pour le bombardement prévu pour le lendemain. Ce coup d'essai, cependant, eut d'autres résultats que ceux attendus : il fit sauter le magasin du fort arabe et y mit le feu. Comme on était à la saison des pluies, toutes les huttes, tranchées et trous d'abri du fort étaient couverts d'un chaume épais. Quelques boîtes à balles empêchèrent l'ennemi d'éteindre le feu, et en quelques minutes tout le fort, couvrant trois ou quatre acres, fut une fournaise ardente et rugissante, avec explosion de munitions en tous sens.

Nos troupes ne restèrent pas au repos, et, saisissant avantage du désordre qui régnait parmi l'ennemi, grimpèrent partout à l'assaut des fortifications et ouvrirent un feu des plus meurtriers. La chaleur dans l'intérieur du fort devint si intense que les Arabes jetèrent une immense quantité de cartouches, de poudre et de capsules par dessus leurs défenses pour en éviter l'explosion, puis se précipitant au dehors, s'enfuirent en désordre vers la rivière ; ils étaient obligés de prendre cette direction, nos forces se trouvant entre eux et les autres bomas. En arrivant à la rivière, ils encombrèrent le pont en si grand nombre qu'il se rompit : les irréguliers indigènes et même leurs propres auxiliaires continuant à les harceler et la panique étant devenue complète, ils sautèrent enfin à l'eau, et en essayant de traverser, se noyèrent l'un l'autre.

En ajoutant aux morts causées par la rupture du pont les gens

tués par des flèches indigènes ou noyés, les pertes de l'adversaire à la rivière seulement doivent s'être élevées à plusieurs centaines. Le rapport officiel pour la journée fut : « Pertes de l'ennemi au delà d'un millier. »

Notre prise en munitions fut faible, la plupart ayant fait explosion pendant l'incendie et le plus grand nombre des fusils et des armes à répétition étaient si méchamment brûlés qu'ils étaient hors d'usage.

Sans poursuivre l'ennemi en fuite, Lothaire tourna son attention vers l'autre fort qui se trouvait dans son voisinage immédiat et l'entoura en partie. Le jour suivant, le commandant Dhanis me laissant à la tête du centre à Bena Monsona, rejoignit Lothaire, et, prenant le commandement, compléta le cercle autour du boma. La ligne fut avancée de façon que nos hommes se trouvèrent entre l'ennemi et le ruisseau d'où il tirait sa provision d'eau. Ces positions furent maintenues trois jours et trois nuits durant, l'ennemi, pendant ce temps, entretenant un feu bien nourri, auquel nos hommes ne répondaient pas; en fait, pendant ces trois journées, à peine un coup de feu fut-il tiré de notre côté, excepté lorsque l'ennemi tentait une sortie. Le troisième jour, sous un drapeau de parlementaire, les chefs Arabes envoyèrent dix hommes au commandant, lui offrant dix fusils pour une cruche d'eau. Le commandant ordonna qu'une cruche d'eau lui fût apportée et la répandit sur le sol devant eux; après quoi il les renvoya au fort avec leurs fusils.

Ce procédé réussit. En une demi-heure, le fort avait capitulé — les hommes ayant vu de l'eau, il n'y avait plus moyen de les retenir. Ils empilèrent leurs armes dans notre camp, après quoi le fort fut fouillé par crainte de trahison; les misérables assoiffés purent alors se ruer vers la rivière, dans laquelle ils se plongèrent.

Cette affaire venait tout juste de prendre fin lorsqu'une tornade survint et la pluie tomba assez abondante en dix minutes pour avoir pu approvisionner la garnison en eau pour un mois, si elle avait encore tenu ferme. Par cette capitulation, 2,000 prisonniers, 600 fusils, 20 fusils à répétition et des munitions tombèrent dans nos mains. Pendant ce temps, le commandant Gillain avait quitté Bena Guia et avait rejoint Collignon en attaquant les deux forts avancés, ces deux officiers ayant été plutôt maltraités par les défenseurs.

Le fort intermédiaire étant tombé, toutes nos troupes marchèrent avec le commandant Dhanis pour investir les positions restantes de l'ennemi; mais avant que cela fût fait, les forts avaient capitulé.

Le capitaine Rom accomplit ce jour-là un acte d'audace qui (avec notre connaissance du caractère arabe) était une folie. Bwana N'Zigi, le commandant des forts arabes, envoya au camp du commandant Gillain un messager porteur d'un Coran, en annonçant que si un blanc voulait se rendre au fort avec ce même Coran en main, aucun mal ne lui arriverait, et que Bwana N'Zigi lui-même traiterait avec lui.

Pendant qu'on discutait la question, le capitaine saisit le Coran et s'éloigna, disant qu'il éviterait probablement une effusion de sang. Il arriva au fort, arrangea les termes de la capitulation avec Bwana N'Zigi et à la fin de la palabre échangea un drapeau de l'État contre l'étendard de Bwana N'Zigi.

Le 18 janvier, une colonne fut lancée vers Rumaliza, sous le commandant Lothaire et les capitaines de Wouters et Doorme. Par une marche forcée, ils surprirent Kabambarré le 25 janvier, arrivant à la lisière du village à 4 heures de l'après-midi, et s'y jetant avant que les Arabes eussent même le temps de fermer les barrières. Les indigènes et les esclaves dans les champs environnants avaient vu cependant leur arrivée, mais avec une indifférence apathique. Ce succès, aisément achevé, peut être attribué à l'excellente ligne de conduite que le commandant Dhanis avait appliquée durant toute la campagne, en ne permettant jamais que les indigènes fussent confondus avec l'ennemi ou molestés, à moins qu'eux-mêmes ne nous attaquassent sous le drapeau arabe. Les indigènes du pays entier avaient eu connaissance de ce fait, et, à l'approche de Lothaire, au lieu de s'enfuir dans le village frappés de terreur, ils attendaient simplement avec curiosité le passage de nos troupes.

Rumaliza, dit-on, s'était échappé dans la grande forêt, accompagné de quatre hommes seulement.

de Wouters et sa compagnie marchèrent vers le Tanganika, pour ouvrir la communication avec les forces de la Société antiesclavagiste, qui étaient demeurées inactives durant toute notre campagne. Il rencontra le capitaine Descamps sur la route, à 20 milles d'Albertville. Descamps venait précisément de prendre le commandement des troupes antiesclavagistes, avait immédiatement organisé une expédition et s'était mis en campagne.

de Wouters revint avec lui et ils rejoignirent le commandant Lothaire qui était en marche vers le Nord-Est, sur la route d'Oudiji, direction dans laquelle les restes des forces arabes avaient fui. En route, ils virent quatre forts que les défenseurs abandonnèrent chaque

fois aussitôt que nos troupes furent en vue, sans tirer un coup de feu. En arrivant au lac, une station fut installée à Bakari, sur le golfe de Burton, et le commandement en fut confié au lieutenant Lange; les troupes entretemps retournèrent à Kabambaré où un vaste camp fortifié fut immédiatement installé pour parer à un retour des Arabes du Sud ou de l'Est. Tous les indigènes et de petites bandes détachées d'Arabes firent leur soumission, et Lothaire s'empara de Rachid, de Saïd-ben-a-Bedi, Miserera et Amici.

Saïd-ben-a-Bedi avait conduit Emin-Pacha de l'Equatoria aux environs de Kibonghé où Emin avait été assassiné par le chef Kibonghé; il était accusé d'avoir été complice du meurtre. Après avoir été traduit devant le conseil de guerre, il fut acquitté et, plus tard, vint en Europe avec nous.

Le 12 mars, M. Mohun, consul américain, revint de Basoko ayant réuni environ une centaine d'hommes qui le suivaient sous le commandement du lieutenant Bauduin. On se rappellera qu'après le refus du commandant Chaltin de nous envoyer du secours, à la date du 1er janvier, le consul, vu notre situation très précaire, avait offert de descendre la rivière et de réunir les hommes qu'il pourrait trouver. Il revenait ayant accompli avec succès sa tâche volontaire; mais, heureusement pour nous, le danger était déjà conjuré.

Le lieutenant Bauduin arriva avec ses hommes sans rencontrer de résistance.

CHAPITRE XV.

Description d'une expédition pour explorer l'amont du Lualaba.

Le pays étant pour le moment relativement tranquille, et la voie étant ouverte vers le Tanganika, le commandant désirait rechercher si une route par eau vers le grand lac pouvait être découverte. Sur l'ancien chemin de caravane par Kabambaré, tout devait être porté à tête d'homme, méthode naturellement coûteuse; aussi une route par eau, ne fût-ce que sur une partie du parcours, présenterait des avantages énormes. Je reçus ordre de reprendre les hommes de Bauduin et de former une caravane pour explorer les eaux d'amont du Lualaba, qui alors étaient encore inconnues des Européens.

Mes instructions étaient rédigées dans les termes suivants :

« Kasongo, le 16 mars 1894.

» Monsieur le docteur,

» J'ai l'honneur de faire savoir que je vous charge de conduire une expédition de reconnaissance vers le Tanganika.

» M. le consul Mohun exprime le désir de vous accompagner; vous lui rendrez tous les services que vous pouvez.

» Vous partirez avec le détachement de Basoko.

» Votre but sera de suivre le Lualaba et la Lukuga, et d'examiner la navigabilité de ces cours d'eau jusqu'au Lac. Vous devez surtout marquer les noms des villages, des chefs, indiquer leur importance, dire, le cas échéant, de quels arabes ils dépendaient, indiquer le plus exactement possible jusqu'où s'étendait l'influence arabe. Je joins d'ailleurs à cette lettre une instruction concernant les itinéraires.

» Vous irez jusqu'à M'pala ou Albertville. Si vous le jugez nécessaire vous pouvez aller en tout autre endroit où se trouve le commandant de la région administrative, si ce n'est pas trop loin.

» Dans tous les cas, il faudra lui donner communication de votre

rapport et de votre carte de Kasongo au Lac. Il ne faudra rester au Lac que le temps strictement nécessaire pour reposer votre troupe ou pour achever vos relations officielles.

» Il faudra rapporter si possible du Lac des pommes de terre d'Europe et des semences de blé; vous en donnerez une petite partie à Kabambaré.

» J'enverrai votre correspondance à Albertville et vos colis postaux à Kabambaré.

» Le Commandant de la zone arabe,
» DHANIS. »

Thomson, Stanley et d'autres avaient suggéré que la Lukuga, s'écoulant du Tanganika, se vidait elle-même dans le Lualaba, ou indirectement dans le Lualaba par le lac Landji. Il avait aussi été avancé que la Lukuga coulait dans le Tanganika et n'en découlait pas. C'étaient, naturellement, des points importants à résoudre. L'agent des Etats-Unis, Mohun, désirait m'accompagner, et nous nous mîmes à l'organisation de la caravane. Après avoir soigneusement éliminé les hommes les plus mauvais du détachement Bauduin, je trouvai soixante-cinq vigoureux gaillards à prendre avec moi. Ils faisaient, cependant, l'assortiment de voleurs le plus indiscipliné, le plus désobéissant que j'eus jamais à employer. Outre leur défaut général de valeur, ils ne savaient ni nager ni pagayer — désavantage capital dans une expédition par eau, car, au point de vue du transport, il nous laissait entièrement dans les mains des natifs à travers le pays desquels nous passions.

Parmi ces hommes étaient cinq Abyssins, les seuls survivants d'un contingent de soixante-quinze qui avaient quitté Boma pour nous rejoindre, le reste étant mort en route, incapables de résister aux rigueurs du climat, étant mal nourris, et manquant des soins auxquels ils avaient été habitués. Ces cinq Abyssins étaient dans une condition misérable et souffraient de la fièvre lorsqu'ils nous rejoignirent, mais il me sembla que quelque chose pouvait être fait pour eux; et l'événement le prouva, car avec des soins appropriés et une nourriture convenable ils devinrent les plus utilisables, durs au travail, et hommes de confiance de tout le détachement.

En plusieurs occasions, lorsque le détachement était au point de se mutiner, ces Abyssins se tinrent près de Mohun et de moi, et, en fait, ils insistaient ordinairement pour coucher à un ou deux mètres de nos tentes.

Le 14 mars je distribuai cent cartouches par homme et un nouvel uniforme complet à chacun. La même nuit je fus éveillé par l'alarme d'incendie venant du côté de Kasongo, et me précipitant au dehors, je trouvai que le quartier du camp où étaient cantonnés les Kwangolas (ma nouvelle compagnie) était en flammes. Un tourbillon, ou petite tornade, s'éleva malheureusement à ce moment, et tout cet emplacement fut rapidement en feu. Mes hommes, quoique supposés avoir été soldats pendant plus de six mois, étaient absolument inutiles, et, en conséquence, je perdis trois fusils et plus de sept cents cartouches qui éclatèrent pendant que j'essayais de les sauver. Néanmoins, le commandant me réprimanda sévérement pour la perte des munitions et, le jour suivant, je dus me mettre en route sans avoir été autorisé à remplacer mes pertes.

Nous marchions vers Farrhagis sur le Lualaba, où nous devions trouver des canots. Mohun avait six hommes à lui, et un cuisinier Haoussa du nom de Philippe qui, lorsqu'il n'était pas ivre, était un interprète utile et un bon cuisinier. A Farrhagis, nous perdîmes un jour entier à pourchasser les canots qui étaient supposés prêts pour nous. Les Wagénias, fidèles à leurs instincts, avaient éloigné et caché dans les lagunes et les marais tous les meilleurs et les plus grands canots sur lesquels ils avaient pu mettre la main.

Cependant nous arrivâmes à en réunir une douzaine, qui suffisaient à porter tout notre monde. Ces canots, quoique simplement creusés dans un seul arbre, constituent un grand moyen de transport. Le plus grand, qui appartenait à Mohun, portait soixante pagayeurs, douze soldats avec leurs bagages et leurs vivres, Mohun avec son lit et ses bagages, dans un abri construit sur le canot, et enfin le cuisinier Philippe et deux ou trois autres serviteurs avec un feu de cuisine et une couple de chèvres à lait, outre une demi-tonne de marchandises. Ce canot passa sans dommages par les aventures les plus extraordinaires. Descendant des rapides à raison de vingt milles à l'heure, il fut souvent soudainement arrêté en pleine vitesse par un roc, le choc envoyant la moitié des pagayeurs par-dessus bord. (Dans cette région, tous les hommes pagaient debout, l'avant et l'arrière du canot étant taillés en plateformes de trois ou quatre pieds de côté, sur lesquelles de nombreux hommes se tiennent pour la manœuvre.) Après quelques mois d'un rude service, auquel je ne pense pas qu'aucune autre espèce d'embarcation eût résisté, je laissai le dit canot aux Stanley-Falls, et il paraissait aussi bon que neuf.

Le 17 mars, nous nous mettions en route et une heure après nous poussions à la perche et hissions les canots par-dessus les premiers rapides. Le jour entier fut employé à cette besogne. Lorsque le courant était trop fort, ou lorsqu'il y avait éventuellement une chute de deux ou trois pieds à remonter, nous coupions de longues portions de lianes à singes, et, les attachant aux canots, nous mettions une couple de centaines d'hommes à les haler.

Pour un présent de quelques yards d'étoffe, ou une ou deux poignées de perles, nous trouvions généralement toute l'aide qui nous était nécessaire dans les villages de pêcheurs de la rive.

Occasionnellement les seules passes d'une cataracte ou d'un rapide étaient obstruées par un énorme et fort barrage; quelques-uns étaient constitués par des arbres entiers, et avaient été évidemment placés là par des indigènes lorsque les eaux étaient basses. Des ouvertures de deux ou trois pieds de côté étaient ménagées dans ces barrages, au-dessus desquelles des piéges à poisson, de la forme des ordinaires pots à homards et faits de lianes, étaient disposés. Les ouvertures de ces piéges étaient toujours placées vers l'aval de la rivière, dans le but de prendre le poisson remontant le courant en quête de nourriture. Dans une de ces nasses, qui mesurait plus de huit pieds de diamètre, je trouvai une espèce de carpe d'environ vingt-cinq livres de poids. Cette espèce est d'une couleur brune dorée, et est le plus délicieux poisson des eaux du Congo que j'aie goûté.

Les rocs, dans ces rapides, étaient d'un brun très sombre — presque noir — veiné de rouge, et paraissant très riches en fer. Comme conséquence, nous eûmes une grande difficulté à dresser la carte de cette partie de la rivière, nos boussoles étant pratiquement inutilisables, et se dirigeant toujours vers le roc le plus rapproché.

Le gibier était très abondant, spécialement dans les rapides. Des hérons, de couleurs et de grandeurs variées, abondaient, depuis des bandes d'aigrettes neigeuses jusqu'à d'énormes oiseaux solitaires. Un de ces derniers, que je tuai, mesurait huit pieds six pouces d'envergure, et six pieds neuf pouces de la pointe du bec aux ongles. Une sorte de pluvier gris, et des canards d'une demi-douzaine d'espèces de couleur et de grandeur différentes, étaient à voir dans toutes les directions. Je tuai beaucoup d'oies à ailes blanches qui, quoique ce fût hors de saison, étaient fort du goût de la caravane. Les hippopotames étaient relativement rares, les natifs ayant appris à les tuer à coups de lance, ou par l'ordinaire piége à hippo. Celui-ci

consiste en une lance fixée dans un bloc de bois suspendu en un endroit convenable près de la rive, la corde de suspension étant attachée à une détente disposée sur la sente des hippos. Dans les villages où nous campâmes nous trouvâmes souvent des têtes et des dents d'hippos, de cochons verruqueux (peut-être potamochères), de cochons sauvages et, par occasion, des cornes de buffles ou d'antilopes. Quoique les éléphants et les buffles soient nombreux dans tout ce pays, ils sont rarement molestés, les natifs professant à leur égard une crainte respectueuse.

Le 20 mars, après une journée de dur labeur, nous arrivâmes au village de Mona Tambui. Il était situé dans une île, entouré et traversé par des rapides et des courants, le bras de rivière principal passant en front du village — situation très belle et commandant complétement le pays environnant. Mohun et moi nous nous assîmes à la bandière du village et nous amusâmes à tuer des canards qui passaient et repassaient constamment au-dessus de nous, allant vers les terres où ils trouvaient leur nourriture et en revenant. Toute la population était dehors, manifestant sa surprise extrême et sa joie de constater qu'il était possible de tuer des oiseaux au vol, oiseaux dont ils étaient habitués à voir les bandes passer au-dessus d'eux chaque jour de leur existence.

Toutes les fois que la chose était possible, au lieu de dormir dans les canots ou de dresser nos tentes, nous dormions dans les villages indigènes. Beaucoup de ces villages étaient hostiles; dans la plus grande partie de ce pays, les habitants ne connaissaient pas ce qu'était un fusil, et sous l'impression que nous n'étions armés que de massues, il arriva que vingt ou trente d'entre eux voulurent nous attaquer avec leurs flèches et leurs lances. Je trouvai que le meilleur moyen d'approcher d'un village (dont les guerriers étaient ordinairement tous groupés sur le débarcadère, avec leurs flèches sur les cordes) était de laisser le reste de la flotille à quelque distance et d'exhiber, de mon canot, des mouchoirs et des rangs de perles, tout en me rapprochant autant que possible et en jetant quelques poignées de perles sur le rivage. Si quelqu'un dans le village parlait le swahili, ou un des autres langages connus de nous, je me mettais alors en communication avec le chef.

Après lui avoir fait un cadeau et lui en avoir promis un plus important pour le jour suivant, je lui donnais une demi-heure pour vider le village de toutes les femmes, marchandises et ustensiles, lui expliquant que mes hommes étaient mauvais et s'empareraient

probablement de ce qu'il laisserait en arrière. De cette façon, je réussissais généralement à traverser la contrée sans conflit avec les indigènes. Aussitôt que nous prenions possession d'un village et de la quantité de nourriture qui y était laissée, nous ouvrions un marché et achetions de tout plus qu'il ne nous fallait. Ceci étonnait grandement les natifs, qui considèrent toujours qu'ils doivent nourrir les voyageurs pour rien, si les dits voyageurs sont assez forts pour le demander. Nous amenions généralement nos transactions de marché à bonne fin par la mise au concours de quelques poignées de perles, de mouchoirs, ou de laiton; ou par l'organisation de courses, dont le prix était un mouchoir ou une petite sonnette, fixée au sommet d'un arbre ou d'une hutte; toute la population voulait courir et se disputer le prix, allant même, dans ses efforts pour se l'assurer, jusqu'à jeter bas la hutte au sommet de laquelle le prix était suspendu.

Ayant établi ces relations avec les indigènes, nous avions ordinairement peu de difficulté à trouver des hommes pour nous convoyer le matin suivant. Si notre campement, le soir suivant, se trouvait situé parmi des gens de même tribu, ou parmi une tribu amie de notre dernier hôte, nous trouvions que notre réputation nous avait précédés, et nous étions reçus à bras ouverts. Occasionnellement, cependant, l'autre face de la question se présentait aussi, et tout ne se passait pas si couramment, les difficultés s'élevant ordinairement par la désobéissance de mes propres hommes. Une ou deux fois, comme j'étais à la rive arrangeant les affaires avec le chef et seulement entouré de deux ou trois des Abyssins, plusieurs canots se glissèrent le long de la rive en aval et, conduits par des pagayeurs indigènes — qui, comme la plupart des natifs, volent ou tuent sans hésitation leurs propres connaissances ou alliés — prirent le village à revers et commencèrent à piller. Cela me mit maintes fois dans la position la plus désagréable et la plus dangereuse et, bien que j'eusse fait un exemple au détriment de plusieurs des plus mauvais de ces gardes noirs, j'eus des difficultés jusqu'à la fin de cette période.

Dès que nous arrivâmes au-dessus du village de Fambusi, nous ne trouvâmes plus de Wagénias, la population riveraine étant ici appelée Wanjabillio.

C'était une race remarquable: des hommes grands, presque beaux, bruns, ayant les méthodes les plus fantastiques d'arranger leurs cheveux; cependant, chose assez curieuse, les hommes seulement don-

naient attention à cette partie de leur extérieur, et je vis rarement une femme qui parût avoir pris aucun souci de sa coiffure. Ceci, toutefois, pourrait avoir été dû à ce fait que nous ne vîmes que des esclaves, les femmes libres et les épouses de chefs étant mises hors de vue. Les hommes portaient des festons de fétiches suspendus autour du cou ou de la ceinture, fétiches dont quelques-uns, représentant des figures d'hommes et de femmes, étaient splendidement sculptés en ivoire ou en dent de cochon verruqueux. Tous portaient autour de la taille une pièce d'étoffe indigène, tissée de la fibre d'un palmier appelé madeba. Ils étaient armés d'arcs et de flèches vraiment puissants, les flèches étant bien fabriquées, barbelées, appointées de fer et couvertes de poison. Ce poison, toutefois, n'était pas invariablement fatal, ce qui probablement était dû à ce fait, commun à la plupart des poisons indigènes que j'ai vus dans le bassin du Congo, qu'il perd de sa violence lorsqu'il n'est plus frais. Un des hommes qui avait la cuisse traversée par une flèche garnie d'une épaisse couche du susdit poison, ne mourut pas, bien que le seul remède dont j'usai fut un breuvage d'ammoniaque et d'eau, avec une couple de gouttes d'ammoniaque versées dans chaque orifice de la blessure. Cela le fit tellement souffrir et lui piqua le nez, la gorge et les yeux de telle façon qu'il en conclut que la médecine du blanc devait être beaucoup plus puissante que le poison indigène, et ainsi il donna le dessus à sa volonté de vivre.

Presque chaque Wanjabillio que je vis portait un curieux rasoir à lame triangulaire, fixé sur un manche et planté dans une gaîne, suspendu au collier ou à la ceinture. Ces rasoirs étaient, pour quelque raison inexplicable, toujours portés le manche en bas, la lame étant serrée si fortement dans l'étui qu'elle ne pouvait s'en dégager.

Leur sculpture dans le bois ou l'ivoire est réellement splendide, et j'eus le bonheur de pouvoir rapporter en Angleterre quelques beaux spécimens en forme de pagaies, de bâtons de marche et des manches de haches, objets qui sont maintenant au « British Museum ». Les habitations de cette race sont curieuses; elles sont bâties en pisé et consistent en deux chambres, celle de front ayant environ sept pieds de côté et celle de derrière — qui est le corps de logis principal — étant de forme circulaire et d'environ dix pieds de diamètre. La hutte entière est couverte en chaume, la portion circulaire ayant un toit de ruche et la partie carrée une saillie. A l'intérieur il y avait toujours vingt ou trente blocs de bois couverts

d'une épaisse couche de suie. Quelques-uns de ces troncs servaient évidemment de lits, mais à quoi servaient les autres, c'est ce que je ne pus jamais découvrir, quoique l'opinion générale de la caravane fut qu'ils étaient employés pour former des plateformes à fumer le poisson ou la viande. Cela paraît peu croyable, vu que l'emploi de baguettes serait bien plus facile. A la fois dans la chambre intérieure et dans l'extérieure étaient édifiées des plateformes d'argile d'environ un mètre de long et deux pieds de large, qui servaient d'aire à feu. Sur ces aires se trouvaient toujours trois ou quatre blocs coniques d'argile, taillés en forme de nos ordinaires pots à fleurs et retournés. Trois d'entre eux, placés ensemble jointivement, avec feu dans l'intervalle, formaient ensemble un support pour la marmite. Ce système est communément employé dans tous les pays du Lualaba et du Lomami. Dans d'autres parties du Congo, j'ai vu employer pour cet usage les nids de fourmis en forme de champignons, nids qui sont communs.

Toutes les maisons étaient infestées de myriades de rats, qui étaient terriblement et horriblement familiers. Des bandes énormes avaient l'habitude de grimper et de dégringoler, nuitamment, le long des faces de ma moustiquaire, et plus d'une fois ils en brisèrent les cordes et tombèrent en une lourde masse sur moi dans mon lit. A la fin nous y devînmes si habitués qu'ils cessèrent de nous inquiéter, à moins qu'ils ne fussent de la variété musquée — un animal gris à long nez, d'environ la grosseur de notre rat d'égout, avec l'abominable particularité que partout où il va ou quoi qu'il touche, tout est infecté de la mauvaise odeur de musc pendant plusieurs jours. Un seul de ces rats, si je ne réussissais pas à le capturer, suffisait pour m'obliger à changer de local. Le nombre extraordinaire de rats trouvés dans ces pays me fait supposer que les indigènes, contrairement à ceux d'autres parties du bassin du Congo, ne les emploient pas à leur nourriture.

Loin des Wagénias, nos tourments journaliers s'accentuèrent, parce que nous étions hors de la sphère d'influence des Arabes. J'ai toujours trouvé que les gens et les tribus qui avaient eu affaire aux Arabes sont civils et obligeants, ayant sans doute appris que le meilleur moyen de se délivrer de visiteurs, tant plaisants que déplaisants, est de les aider à continuer leur voyage. Un des individus les plus difficiles avec qui nous eûmes affaire fut un chef nommé Kitengé, puissant et fougueux vassal d'un vieux et timide patriarche de bon naturel nommé Kongolo, que nous visitâmes par la suite.

Le quartier principal de Kitengé était sur une grande île, au milieu de la rivière. La plus grande partie de cette île était formée d'un splendide quartz blanc, et les approches formaient un des plus beaux décors que j'aie jamais vus.

A l'extrémité aval de l'île était une série de chûtes et de rapides appelés Nyangi. Sur la rive gauche de la rivière, une magnifique falaise de quartz s'élevait à pic et d'énormes blocs empilés en des formes fantastiques s'étendaient de son pied jusqu'à distance dans la rivière. Au milieu du rapide, un grand bloc conique de quartz, de trente-cinq à quarante pieds de haut, se dressait, couronné d'un petit plateau herbu avec deux ou trois arbres, autour duquel volaient en cercle des bandes d'aigles blancs et noirs. Sur le côté gauche, la paroi s'élevait de la rive formant des falaises verticales partiellement couvertes d'herbes.

Kitengé nous promit à la fois de la nourriture et des hommes pour continuer notre voyage et nous laissa sans l'une ni les autres, mourant de faim sur l'île. Le jour suivant il renouvela ses promesses, mais protesta qu'il n'avait pas d'hommes sous la main; il avait, disait-il, envoyé pour en chercher quelques-uns dans l'intérieur; mais comme il ne possédait ni canots ni pagaies, nous devions lui prêter les nôtres pour amener les gens de la terre ferme. Pendant qu'il parlait ainsi, nous vîmes trois canots traversant tranquillement à la pointe la plus basse de l'île. Tenant le chef engagé dans la conversation, j'envoyai quelques-uns de mes hommes avec ordre de saisir les canots et de les remonter à la pointe où nous nous trouvions, ce qu'ils parvinrent à faire, au grand chagrin du chef. Dans l'un des canots était un « cat-fish » pesant peut-être deux cents livres, qui fit bien l'affaire de nos troupes affamées. Avec ces canots, Omarri l'interprète et quelques hommes traversèrent jusqu'à la terre ferme, pendant que le chef était retenu par nous sur l'île. Après une couple d'heures, ils revinrent avec tout ce que nous désirions, et nous repartîmes sous l'impression que nous en avions fini avec Kitengé; nous n'avions cependant pas terminé avec lui.

Plus tard dans la journée, comme je venais précisément de franchir un rapide et que j'attendais au commencement du suivant que le reste des canots eut franchi, je vis les indigènes chavirer délibérément un canot au milieu du courant. Quoi qu'on fût relativement en eau calme, comme les Kwangola ne savaient pas nager, ils furent tous noyés. Le canot, par bonheur, contenait seulement huit hommes — un d'eux était l'interprète Omarri, qui gagna la rive

à la nage avec son fusil et poursuivit les indigènes. De mon perchoir sur un roc, je ne pouvais rien faire, le mugissement des cataractes d'amont empêchant d'entendre dans quelle direction je tirais. La catastrophe ne prit que quelques secondes : je vis une tête et deux mains apparaître et la grande rivière les recouvrit, ne laissant nulle trace de ce qui venait de se passer. Omarri revint vers moi, mais les pagayeurs indigènes avaient tous disparu dans la brousse et je n'en revis aucun.

Le soir approchant nous étions encore dans les rapides, et, comme j'avais beaucoup de difficultés à me tenir le long du grand canot de Mohun, je l'y rejoignis. Au crépuscule, ayant seulement réussi à tirer la moitié des canots au sommet des rocs, tous les indigènes sautèrent par dessus bord et nagèrent dans l'obscurité vers la rive distante d'un demi-mille. Par une chance malheureuse les provisions et le matériel de couchage nous avaient précédés dans les autres canots et nous demeurâmes dans la situation peu enviable de passer la nuit dans un canot humide, harcelés par des myriades de moustiques, affamés et percés par un épais brouillard. Le matin suivant nos domestiques, l'interprète et les Abyssins revinrent et nous sortirent de cette situation; le reste de nos hommes, croyant nous avoir perdus, s'amusaient de l'inquiétude des indigènes.

Nous découvrîmes dans la suite que Kongolo, au village de qui nous arrivâmes à l'étape suivante — et qui était grand chef de tout le district — avait donné ordre de ne pas nous autoriser à prendre terre. Son village était situé au-dessus des rapides, et quand, en dépit de ses ordres, nous fûmes en vue, il fit bonne mine à mauvais jeu, et nous traita très bien. Nous apprîmes de lui que nous pouvions continuer à pagayer en amont pendant trois semaines sans plus rencontrer aucun rapide. Ceci n'était probablement pas vrai et je suis au regret de n'avoir pu en vérifier l'exactitude; car le 31 mars, quatre jours après, nous atteignîmes l'embouchure de la Lukuga, vers laquelle nous tournâmes. Avant d'y arriver j'eus une épreuve désagréable. Au village de Kiembenema, qui était situé à un demi-mille du rivage sur lequel nous étions campés, un groupe de mes hommes se détachèrent et s'éloignèrent pour marauder dans le village. Le chef vint à moi se plaignant du traitement qui était fait à ses gens, mais se calma lorsque, ayant suivi les hommes, je leur repris les poules, chèvres et autres choses qu'ils avaient enlevées, et les lui remis.

Un de mes bandits, cependant, voyant la tournure des affaires,

s'écarta avec son butin, et quand je m'avançai vers lui, s'esquiva derrière un buisson. J'entendis le loquet du bloc de culasse comme il ouvrait son fusil. Sautant à travers le buisson mon revolver à la main, j'eus juste le temps de l'assommer d'un coup de la crosse comme il fermait la culasse et avant qu'il pût tirer sur moi. Comme il était assez mal arrangé du coup, je le désarmai et le laissai passer le reste de la journée sans punition supplémentaire. L'effet moral de cet incident sur les hommes fut très marqué et il n'y eut plus dans la suite aucun signe d'insubordination lorsque j'étais dans les environs.

La Lukuga ou, ainsi que l'appellent les natifs de l'embouchure, le Lumbridgi, était à cette époque — commencement d'avril — à peu de pieds de la laisse des plus hautes eaux. Cette rivière se déverse directement dans le Lualaba. Il n'y avait aucune apparence quelconque de lac Landji, qui est renseigné sur tant de cartes à cet endroit (1). Il n'y a pas même là un épanouissement du Lualaba qui pourrait être confondu avec un lac soit en amont, soit en aval de l'embouchure de la Lukuga. Nous trouvâmes l'embouchure de la rivière, qui se bifurquait ici, partiellement barrée par un delta d'environ un demi-mille de large et un mille et demi de long. La rivière en amont du delta était profonde d'environ dix pieds, avec de l'eau parfaitement claire, et variait en largeur d'un mille et quart à un mille, avec la même profondeur d'une rive à l'autre De longues herbes y croissaient sur une grande partie, et il n'y avait pas apparence de marécages sur les rives.

Quelques milles en amont, nous fûmes quasi immobilisés par l'herbe, qui était de six à sept pieds au-dessus de l'eau et arrêtait la vue. A cet endroit, l'eau ayant plus de cinq à six pieds de profondeur, nous avions grande difficulté à pagayer, à percher, et à pousser les canots au travers. Nous nous sentions absolument perdus dans ce désert d'herbes sans sentier, et pouvions seulement poursuivre notre route en marchant contre le courant, la rive étant complètement cachée.

Après plusieurs milles de ce désagréable voyage, nous trouvâmes un bief ouvert, d'environ quarante mètres de large, qui nous mena au village d'Angoma. On a fait l'hypothèse que, par la croissance

(1) Le lac Landji avait disparu des bonnes cartes belges depuis 1893, après le voyage de A. Delcommune qui, en 1891-1892, a descendu la Lukuga de Makalumbi jusqu'au Lualaba. (*Note du traducteur.*)

de cette herbe dense et d'autres végétations, en même temps que par les débris déposés par l'eau qui y filtre, la Lukuga est parfois bloquée, et que cela peut causer l'extraordinaire variation de niveau qui a été notée au Tanganika.

Sir Francis de Winton me dit qu'une année de son séjour à Matadi, près de l'embouchure du Congo, la rivière crut de plus de quatorze pieds en une seule nuit. D'après des informations ultérieures reçues du Stanley-Pool, le fait serait dû à l'écoulement subit d'un grand lac de l'amont Il n'y a que deux choses à dire à cet égard : d'abord, qu'il reste toujours douteux que la rupture d'un barrage de la Lukuga puisse affecter le grand fleuve à seize cents milles en aval, au point d'élever son niveau de quatorze pieds en une nuit ; secondement, que ce qui s'applique à cet égard au Tanganika pourrait d'autant mieux s'appliquer au lac Léopold II que ce dernier est comparativement près de la côte.

Lorsque nous étions dans ces parages, les oies éperonnées paraissaient se réunir en bandes pour la migration. Des heures durant, je pagayai à travers la plus grande bande d'oiseaux que j'eusse jamais vue. La rivière et ses rives, les îles et les plaines, aussi loin que l'œil pût voir, étaient littéralement couvertes d'oies, et aucun autre oiseau n'était à voir.

Nous atteignîmes M'Bourri ou M'Boulli, ainsi que prononcent les natifs (qui ne peuvent articuler la lettre *r*), le 4 avril. En venant de l'Est sur la Lukuga, c'est le point extrême atteint par Thomson ou Delcommune. Je me sens heureux de dire que je ne fus pas hors de service jusqu'à ce que l'exploration des parties inconnues de la rivière eût été accomplie. Pendant quelques jours, j'avais été fiévreux, mais ici je fus pris de délire.

CHAPITRE XVI.

—

Voyage de retour à la côte.

Le 11 avril, M. Mohun prit le commandement de l'expédition et redescendit la rivière, espérant me ramener vivant à Kasongo, où il y avait quelque chance de trouver les médicaments nécessaires et une nourriture légère. La toute première nuit (pendant que nous prenions terre sur une bande de sable, sous une haute falaise couverte de forêt), les indigènes nous attaquèrent, sous l'impression que nous avions peur de continuer, et qu'en réalité nous n'étions pas si forts qu'ils l'avaient cru d'abord quand nous remontions la rivière.

J'étais trop faible pour me mettre debout, et restai étendu impuissant, tandis que l'escarmouche faisait rage autour de moi; chacun était engagé, et je ne pouvais avoir de renseignements sur ce qui se passait même sur le banc de sable, au bord duquel on avait tiré mon canot. Cela finit par la mise en fuite des indigènes, abandonnant quelques prisonniers, aussi bien que leurs morts et leurs mourants, aux mains de Mohun.

A chacun des prisonniers il donna un cadeau et les congédia dans la matinée après avoir essayé de leur expliquer que nous n'étions pas venus là pour combattre.

Quand nous revînmes au Lualaba, nous trouvâmes que les eaux avaient monté de plusieurs pieds, et, en conséquence, nous pûmes franchir plusieurs rapides qui, sinon, nous auraient obligés à débarquer pour négocier. Le voyage ne fut pas agréable pour moi, car outre ma maladie et l'impossibilité de manger de la viande de chèvre, qui était la nourriture principale, je fus plusieurs fois à demi noyé, le canot se remplissant d'eau au franchissement des rapides.

Du reste du voyage, j'ai peu de souvenance.

Nous atteignîmes Kasongo le 25 avril, pour constater que le baron Dhanis était descendu la rivière vers les Falls, afin de s'en retourner dans sa patrie, et que mon grand ami le chevalier de Wouters d'Oplinter arrivait moribond du Tanganika.

Je fus chargé de le visiter, et après examen, je trouvai qu'il souffrait d'un abcès au foie. Cela me rendit pensif, et le lendemain, quand je fus un peu reposé du voyage, en m'examinant aussi bien que possible, je découvris que je souffrais du même mal. Cependant il n'y avait rien à faire, car nous étions dépourvus d'instruments, et même si nous les avions eus, il n'y avait personne près de moi capable de s'en servir. Le pauvre de Wouters mourut deux ou trois jours plus tard. Le commandant Lothaire, toujours on ne peut plus aimable, en me parlant de mon état, décida qu'il valait mieux que je descendisse à Basoko, en aval de Stanley-Falls, où il y avait un docteur. J'avais encore la chance d'y parvenir à temps pour être opéré; ma vie en dépendait, mais dans l'état de faiblesse où j'étais depuis trois semaines, cette chance était très petite. Cependant, je partageai son avis, malgré les risques de la route. Le commandant Lothaire dépêcha le capitaine Rom pour m'accompagner et malgré les épreuves et les ennuis de soigner un malade, je dois avouer qu'il me traita en frère et non en étranger.

Le 29 avril, deux jours après la mort du pauvre de Wouters, je quittai Kasongo, confortablement installé dans le grand canot dont j'ai parlé.

J'arrivai à Nyangwé le 1er mai. Ici le lieutenant Lemerie, qui commandait, insista pour nous retenir deux ou trois jours, alléguant que le lait de vache qu'il avait réussi à obtenir du troupeau de Nyangwé ne manquerait pas de me donner des forces pour supporter le voyage. Après bien des difficultés, — car le troupeau était très sauvage — il avait réussi à avoir seize vaches qu'il était possible de traire et avait établi un pâturage. Il était très fier de produire du beurre, bien que le lait de seize vaches lui donnât à peine assez de crême pour faire trois à quatre onces de beurre par jour. On avait jusqu'alors cru, au Congo, que vu le climat, il était impossible de faire du beurre avec le lait de chèvre ou de vache. Cette idée avait probablement son origine dans le fait que le lait, grâce au climat d'une part et à la végétation vigoureuse dont on nourrit le bétail d'autre part, contenait si peu de graisse que personne n'avait encore réussi à en obtenir une quantité suffisante pour arriver à un résultat quelconque, avant qu'elle se solidifiât (1).

(1) Déjà en 1882-1883, à Boma, on nous a servi du beurre de lait de vache provenant d'un troupeau élevé par la première maison de commerce belge établie au Congo et dirigée par M. Gillis, de Braine le-Comte. *Note du traducteur.*)

De Nyangwé à Riba-Riba, je souffris beaucoup, mais en y arrivant l'abcès du foie creva heureusement et ainsi j'eus la vie sauve. Le lieutenant Rue était installé à Riba-Riba et avait construit trois ou quatre maisons sur l'emplacement de l'ancienne ville qui avait été incendiée, plusieurs mois auparavant, par les indigènes après le départ des Arabes et un peu avant l'arrivée du capitaine Chaltin.

C'était ici que Misérera et les autres Bélouchis établis comme chefs arabes avaient fouetté à mort Noblesse et Michiels, puis les avaient découpés et donnés à manger à leurs esclaves. Ce furent les deux seuls agents de la malheureuse expédition Hodister, qui furent assez infortunés pour tomber vivants aux mains des arabes. Une des seules reliques de la ville originale laissées intactes me fut indiquée; c'était l'écraseur pour cannes à sucre auquel ces malheureux avaient été attachés pendant qu'on les martyrisait. Parmi les instigateurs des massacres, Mohara, le grand chef de Nyangwé (qui avait ordonné l'extermination des blancs) fut tué par nous dans la bataille du 9 janvier 1892; Boma Losa, un des chefs de Riba-Riba, fut aussi tué par nous dans la bataille du 26 février 1892; Misérera et son fils furent faits prisonniers à Kirundu et pendus, après jugement, par le baron Dhanis.

Le 9 mai, nous arrivâmes à Kirundu où nous trouvâmes Dhanis installé. Il avait trouvé le district dans un tel trouble que, au lieu de partir directement pour l'Europe, il s'était arrêté pour arranger les affaires. Avec lui je passai une soirée très agréable bien que pénible, car lui, voulant que j'eusse encore quelque gaieté avant de mourir, donna une description si plaisante de ses actes et de l'état du district, qu'il me fit rire toute la soirée. Cela donna le meilleur remède, car les secousses de ce rire constant vidèrent si complètement l'abcès qu'à partir de ce jour je revins rapidement à meilleure santé.

Ce fut à Kirundu que la punition atteignit la plupart des meurtriers d'Emin Pacha et de ses gens. Mohara, de Nyangwé, avait, après le meurtre d'Hodister et de ses compagnons, donné des ordres pour massacrer tous les blancs sur ses domaines. Saïd-ben-a-Bedi, un jeune chef arabe intelligent et bien éduqué (qui avait accompagné Emin Pacha, depuis la Province Équatoriale, à travers la grande forêt, jusqu'à deux jours de marche du Lualaba, dans le voisinage de Kirundu) reçut l'ordre, par l'intermédiaire de Kibungi, chef de Kirundu, de massacrer le Pacha. Au lieu de le faire, il se rendit immédiatement à Nyangwé et pria Mohara d'épargner la vie d'Emin.

Le vieux tyran fut implacable dans sa résolution et Saïd revint, espérant encore pouvoir sauver Emin sous sa propre responsabilité.

Arrivés à un jour ou deux de Kirundi, Kibungi et ses compagnons prirent sur eux d'exécuter les ordres de Mohara. Emin Pacha et ses soldats reçurent toutes les marques d'amitié et furent traités avec la plus grande générosité jusqu'à ce que tout soupçon qu'ils auraient pu avoir contre leur hôte se fût évanoui. Après avoir établi des relations de confiance entre Emin et sa caravane, chacun, individuellement, entouré par un petit groupe des gens en apparence les plus amis, fut, à un signal, massacré là où il se trouvait. C'est là, pour autant que je me la rappelle, l'histoire que m'ont racontée deux ou trois membres du harem d'Emin, que nous secourûmes. Devant le tribunal, Saïd-ben-a-Bedi fut acquitté du chef de participation au meurtre d'Emin, ayant apparemment fait tout ce qu'il pouvait pour le sauver. Onze de ceux impliqués dans le massacre, ainsi que Miséréra et son fils, furent pendus le même matin à Kirundu pour le meurtre de Noblesse et de Michiels. Kibungi, lui, s'enfuit dans la grande forêt, et ce ne fut qu'environ neuf mois plus tard qu'il fut pris par le capitaine Lothaire, jugé devant une cour martiale et fusilllé.

Nous atteignîmes Stanley-Falls le 15 mai et, le même jour, le capitaine Cock arriva du Stanley-Pool sur la *Ville de Bruges*. Avec lui je descendis à Basoko où le docteur, bien que me trouvant hors de danger, pensa qu'il était prudent pour moi de retourner en Europe sans délai, afin de me rétablir. Le capitaine Jasen arrivant avec son bateau quelques jours après, je m'embarquai avec lui pour Stanley-Pool. Je fus étonné, sur ma route, de ce que plus nous descendions le fleuve à partir de Stanley-Falls, plus les indigènes me semblaient sauvages, étranges et sales, bien que Bomba, sur le fleuve, fût le seul endroit où les indigènes fussent absolument nus. Arrivant à Léopoldville, je me trouvai tellement mieux que deux docteurs m'ayant dit que si j'en prenais la responsabilité je pouvais retourner aux Stanley-Falls, je me décidai à le faire. Mon bon ami le capitaine Jasen devait retourner aux Falls; aussi, après un repos de quelques jours, je m'embarquai avec lui, ne me souciant pas de retourner dans mon pays sans le baron Dhanis qui avait aussi fait toute la campagne et qui, cependant, jugeait qu'il avait encore de la besogne.

Notre voyage aux Falls se fit sans incident, sauf une légère

escarmouche avec les indigènes dans l'Itimbiri. A mon grand désespoir, je vis à mon arrivée aux Falls que tandis que nous étions dans l'Itimbiri, Dhanis nous avait croisé pour s'en retourner. Une lettre de lui m'attendait avec ordre de le rejoindre de suite, car il avait appris, en descendant, que j'étais remonté de nouveau. Je n'étais que trop heureux de le faire et nous le rejoignîmes à Stanley-Pool. Jasen ayant pressé l'allure, du Stanley-Pool aux Falls et retour y compris une excursion jusque Ibembo, le voyage se fit en trente jours. Après quelques jours à Stanley-Pool, employés à former une caravane, le commandant et moi partîmes pour la côte en compagnie de Mgr Van Aertselaer et du père De Deken, le célèbre voyageur asiatique de la mission africaine belgo-chinoise.

En arrivant à Congo da Lemba, nous trouvâmes un train spécial qui nous attendait. Moi, cependant, je préférai continuer à marcher plutôt que de me fier au railway dans son état alors encore incertain; et étant arrivé à Matadi une couple de jours plus tard, le 1er septembre 1894, je m'embarquai pour l'Europe peu de semaines après.

NOTES.

Note sur le cannibalisme.

Le Manyema, qui fut le théâtre de la campagne belge, se trouve à mi-chemin entre le centre arabe de Zanzibar et les possessions belges de l'embouchure du Congo. Livingstone, dans ses efforts pour trouver le grand fleuve dont les Arabes lui avaient parlé, fut le premier européen qui traversa le Manyema et ce fut sous la protection d'un parti d'esclavagistes arabes qu'il pénétra dans ce pays en 1889.

Voyageant avec les Arabes et obligé de suivre leur course errante, il fut à même, pendant ce temps, d'observer de plus près les habitudes des indigènes Bien que les dispositions au cannibalisme des gens de Manyema fussent bien connues et fussent un sujet de grande terreur pour ses successeurs, il fallut quelque temps à Livingstone avant de se convaincre que ce cannibalisme était le produit de la « gourmandise », et que, quelle que fût d'ailleurs son origine, il n'avait guère de relation avec les cérémonies religieuses ou la superstition. Les Manyemas confessent librement leur habitude de manger de la viande humaine, qu'ils décrivent comme ne demandant que peu de condiments à cause de sa saveur salée. Cependant certaines parties, comme le cœur, sont parfois mélangées à de la viande de chèvre; dans certaine circonstance, après un combat, Livingstone vit les corps découpés et cuits avec des bananes.

En résumant la question du cannibalisme, Livingstone conclut que, dans tous les cas, parmi les Manyemas un appétit dépravé pouvait seul entretenir la coutume, puisque le pays était riche en nourriture (animaux et farineux) et que la faim ou le manque d'animaux ne pouvait être allégué comme excuse; et cependant, dit Livingstone, ils sont une race de bonne mine; je soutiendrai devant toute société anthropologique qu'une compagnie de Ma-

nyemas est de loin supérieure comme conformation du crâne ainsi qu'au point de vue physique en général. Beaucoup de femmes sont très légèrement colorées et très jolies.

La pratique du cannibalisme semblerait être moins un fait lié à l'état de civilisation que le résultat d'une perversion du goût; et il arrive souvent que les races cannibales sont moins cruelles et moins sanguinaires que bien des tribus non adonnées à cet usage. M. Herbert Ward, dans son livre : « *Five years with the Congo cannibals* », dit : « On ne doit pas supposer que les tribus canni-
» bales de l'intérieur soient brutales dans tous les actes de la vie.
» Au contraire, j'ai observé parmi eux plus de marques d'affection
» pour la femme et les enfants que n'en montrent dans les affaires
» domestiques les peuples d'aval ou Bas-Congo, pays non canni-
» bale, et ils sont moins portés à verser le sang, sauf en matières
» religieuses »

Une note sur « *Origin and distribution of cannibalism* », dans le « *Géographical journal* » pour juillet 1893, dit que si quelques écrivains ont attribué l'origine du cannibalisme à des motifs religieux, d'autres considèrent que la faim fut l'incitation originale de cette coutume qui persista dans la suite par le goût, les points de vue superstitieux et religieux étant des développements ultérieurs. Le cannibalisme semble avoir prévalu à un haut degré parmi les habitants primitifs de l'Europe et encore plus de l'Amérique. Le fait qu'aucune trace n'en soit restée jusqu'aux époques paléolithiques, semble montrer qu'un certain degré d'intelligence fut d'abord atteint, attendu que les animaux inférieurs dévorent rarement leur propre espèce. On peut rapprocher de cela cette remarque de Peschel, que la coutume prévaut surtout chez les tribus distinguées par un état social avancé. Tandis que des exemples de recours à la viande humaine comme nourriture dans les temps de famine sont répandus partout, le motif le plus commun semble être la superstition bien connue d'après laquelle en mangeant le cœur ou une autre partie d'un ennemi — ce à quoi on attribue souvent uniquement cette coutume — on acquiert sa vaillance. En Polynésie et dans l'Amérique centrale, le cannibalisme se pratique le plus fréquemment en connexion avec les rites religieux. Dans la première région, on préfère spécialement l'œil de la victime.

Les sacrifices humains, toutefois, ne conduisent pas toujours au cannibalisme. Tandis qu'en beaucoup de cas, la viande de parents surtout est mangée, elle était considérée avec horreur par les Maoris, qui défendaient aussi la chair humaine aux femmes.

E. C. M.

Note sur la garde du corps de Gongo-Lutété.

La garde du corps de Gongo-Lutété comprenait environ six cents hommes qui, comme seuls membres de tout son peuple en lesquels il pouvait avoir confiance, jouissaient de privilèges spéciaux. Un jour ou deux après l'exécution de Gongo, ces hommes, qui étaient dévoués à leur chef, se montrèrent disposés à venger son exécution. Pour sa propre sécurité et pour grandir celle de sa station, le lieutenant Scherlinck les envoya à Lusambo et de là sur Luluabourg parce qu'on pensait qu'en dehors de leur propre district ils seraient moins sujets à causer des troubles.

J'arrivai de Nyangwé à Ngandu le jour où on leur ordonna de partir; irrités de voir leur puissance brisée, ils jurèrent vengeance contre l'homme blanc et le reste des gens de Gongo qu'ils avaient opprimés avec une sévérité brutale. Comme ils partaient de Ngandu, ils tirèrent sur les gens de la ville, en tuant et en blessant quelques-uns, criant dans les rues qu'ils reviendraient l'un ou l'autre jour et qu'ils tueraient et mangeraient tous ceux qu'ils trouveraient.

Peu après leur arrivée à Luluabourg, ils furent enrôlés comme soldats au service de l'État; en cette qualité ils se distinguèrent par leur intelligence, leur bonne volonté, et écrasèrent une tribu esclavagiste rebelle dans le district du Kasaï.

Environ deux ans plus tard ils se révoltèrent, et, après avoir tué leurs officiers à Luluabourg, marchèrent à travers la contrée, massacrant les blancs et asservissant les noirs, jusqu'à ce que, ayant soulevé tout le pays contre le Gouvernement, ils arrivèrent à Ngandu. Dans les batailles qui suivirent le commandant Lothaire

et le lieutenant Doorme furent blessés et beaucoup d'officiers, y compris les lieutenants Collet, Franken, Augustin et Sandard et aussi Saïd-ben-a-Bedi — qui vint au secours de Lothaire — furent tués. Le capitaine Collignon mourut de la fièvre et le capitaine Bauduin se noya dans le Stanley-Pool. S. L. B.

Note sur l'exploration d'une section du Lualaba par le capitaine Hinde.

Comme le point de vue géographique de l'ouvrage du capitaine Hinde a été un peu rapidement traité dans son récit de la campagne belge, le résumé suivant d'un fascicule intitulé « *Three Years' travel in the Congo Free State* » devant la « *Société royale de géographie* » le 11 mars 1895, y supplée.

« Vers la fin de la campagne, je reçus l'ordre de reconnaître le Lualaba et la Lukuga, en amont depuis les environs de Kasongo. Cette mission fut accomplie avec succès jusque Mbulli, le 6 mars 1894. On se rappellera que le fleuve, en aval de Kasongo, avait été exploré par Stanley et d'autres après lui, et que la Lukuga, depuis le Tanganika jusque Mbulli, avait été reconnue par Thomson et Delcommune. Mon travail était donc de relier les reconnaissances de Thomson et de Delcommune avec celles de Stanley et de ses successeurs.

L'agent commercial des Etats-Unis, M. Mohun, obtint l'autorisation de m'accompagner.

Le voyage du fleuve, depuis la côte, par Léopoldville jusqu'à la station de Lusambo sur le Sankuru, a été souvent décrit et je ne veux attirer l'attention que sur un ou deux points concernant le sentier depuis Matadi jusqu'au Stanley-Pool, un chemin qui est devenu à présent une vraie route, avec des ponts sur la plupart des rivières, et débarrassée des arbres et des grands obstacles qui encombraient jadis ce sentier. Des abris ont été construits à des intervalles de trois heures sur toute la route. Les porteurs employés au transport des marchandises appartiennent aux

Manyanga et aux tribus de la même famille. Il y a une différence marquée entre ces peuples et les porteurs employés par les Arabes dans le district du Manyema : ces derniers sont des esclaves, forcés de travailler, mais suffisamment nourris de viande, tandis que les premiers sont des hommes libres, mais nourris indifféremment. Les Manyemas sont capables de porter quatre-vingts ou nonante livres sans grande difficulté, tandis que les Manyangas sont rarement à même d'être chargés d'un fardeau de plus de soixante livres (1).

Après trois mois passés dans les environs du Stanley Pool, je reçus des instructions pour me diriger dans le district du Lualaba, sur le Sankuru. Je quittai le Stanley Pool sur le « Stanley » avec cinq cents soldats et porteurs, et après quatre jours de navigation à vapeur nous atteignîmes l'embouchure du Kasaï, dans lequel nous entrâmes. Nous étions alors dans le pays de l'abo
Les chèvres pouvaient être achetées pour une poignée de perles bleues ou pour des tissus ou mouchoirs, pourvu qu'ils fussent bleus. Le bois pour le steamer était difficile à obtenir, la lisière de la forêt étant généralement à un mille environ de la rive, et nous faisions vapeur un jour entier sans pouvoir refaire notre stock. Les marais et les plaines herbeuses le long du bord et les bancs de sable et les îles étaient littéralement remplis de gibier : il y avait de grandes troupes d'aigrettes, de pélicans, d'oies et beaucoup d'autres espèces. Une fois, nous comptâmes deux-cent-trente hippopotames à la file, semblant une rangée de rochers noirs. Les indigènes du Kasaï paraissent dangereux. En plusieurs occasions, quand nous passions près de terre, en des points où les buissons sur la rive étaient assez épais pour les cacher, les indigènes tirèrent sur le steamer des flèches et des coups de fusil, apparemment pour le seul plaisir de faire du mal, car au temps où je vous parle il n'y avait pas eu assez de trafic sur la rivière pour que le personnel des steamers ait pu donner lieu à quelque motif de querelle.

Après vingt-deux jours de navigation à vapeur nous arrivâmes à

(1) La charge de ces porteurs a toujours été de soixante-cinq livres anglaises, au minimum. (*Note du traducteur.*)

Benabendi, station de la « *Société commerciale belge* », où le Sankuru se jette dans le Kasaï. Trois ans auparavant, c'était la seule station sur le Kasaï, bien qu'à présent il y en ait, je crois, quatorze, appartenant à différentes compagnies.

Nous quittâmes alors le Kasaï rapide pour le tranquille Sankuru dont les rives, contrairement à celles du Kasaï, sont couvertes de forêts jusqu'au bord de l'eau. En ce moment le Sankuru n'avait pas une seule station; il y en a maintenant douze occupées à récolter d'énormes quantités de caoutchouc.

Dix jours de navigation nous firent atteindre Lusambo, chef-lieu du district du Lualaba, situé, d'après Lemarinel, à 23° longitude est et 4° latitude sud. La station est construite dans une plaine sablonneuse, sur la rive droite du Sankuru, en face du confluent du Lubi ; elle fut fondée pour arrêter la marche des Arabes venant de l'Est. Elle possède une garnison de treize blancs t de quatre cents soldats noirs. Comme il y avait eu peu de combats, toute la station avait été occupée, pendant deux ans, à faire de grandes plantations de cassave, maïs et riz, qui étaient dans de si belles conditions que la station pouvait se suffire à elle-même.

Le « Stanley » avait apporté des ordres pour envoyer une expédition d'exploration dans le Katanga et je fus de suite désigné par le commandant pour rejoindre la caravane consistant en sept officiers blancs, trois cents soldats et deux cents porteurs, outre les suivants et les femmes. Le commandant prit lui-même la direction. Chacun des officiers avait trois bœufs à monter qui, éventuellement, pouvaient servir de nourriture en route.

Nous partîmes le 17 juillet pour le village de Pania Matumba, à trois jours de marche de Lusambo. Franchissant le Sankuru, nous suivîmes la rive gauche à travers une forêt étendue où il y avait partout du café sauvage, du caoutchouc et des éléphants. Dans toutes les parties de la forêt vierge du Congo que j'ai visitées, le café sauvage est si abondant et si bon que nous laissâmes fermées nos tines de café importé. Pendant cinq jours de marche Sud-Est, vers Mona Chellios, nous ne trouvâmes rien à manger, le vide de ce district, dépourvu d'hommes et de vivres, ayant été créé par les esclavagistes aux gages de Tippo-Tib.

Deux ou trois heures au delà de Mona Chellios vers l'Est, nous

arrivâmes à deux villages nouvellement construits dans des clairières, et habités par les Baquas ou pygmées de la forêt environnante.

Immédiatement au delà du dernier village nain, nous arrivâmes au Lubefu, rivière très rapide, large de deux cents yards, qui prit à la caravane deux jours pour la traverser. L'eau était rouge à cette époque, un petit affluent qui coule dans de l'argile rouge ayant débordé. En ce point des ambassadeurs vinrent à nous de la part de Gongo-Lutété avec des propositions de paix et demandant au blanc de venir lui rendre visite dans sa capitale Ngandu. Le commandant Dhanis s'y décida au prix d'un long détour Nord-Nord-Est de la route directe vers le Katanga.

Au milieu des collines, à environ quatre heures de marche de Mulenda, sur le Ludi, nous trouvâmes un petit lac rond d'environ un mille de diamètre. Ce lac, d'après les natifs, serait hanté. Il est, disent-ils, dangereux de dormir près de lui, d'en boire l'eau ou de s'y baigner; grâce à cette superstition, il est habité par deux des plus grands hippopotames mâles que j'aie jamais vus. L'eau du lac est parfaitement pure. Dans une autre circonstance, beaucoup de nos gens burent de l'eau et s'y baignèrent pendant une couple de jours sans aucun effet funeste.

Nous restâmes un mois à Ngandu puis, y laissant un poste de deux officiers, nous reprîmes notre marche vers le Katanga, suivant la crête de partage entre le Lomani et le Lubefu. Nous passâmes les Deux Montagnes vues à distance par Wissmann. Examinées d'un endroit situé à un mille, il est presque impossible de croire que l'une des deux n'est pas un château construit par la main de l'homme, les vastes blocs carrés de rochers gris ayant l'aspect d'une vieille maçonnerie. Après six jours de marche nous arrivâmes à Kabinda, capitale de Lupungu; en ce point Dhanis fut obligé de retourner à Lusambo.

Kabinda est à 6° Sud et 24°35' Est et est construit sur une colline. Sa principale industrie consiste dans la fabrication des tissus indigènes en fibres de palmier; des pièces de cette étoffe, d'environ dix-huit pouces carrés, appelées « madebas », servent de monnaie à Kasongo, sur le Lualaba, où il n'y a pas de palmiers. Le fer est aussi une source de richesse pour ce peuple, et quel-

ques-uns de leurs ouvrages sont très beaux, surtout les haches et les pointes de flèches. Nous chassâmes et tirâmes dans le voisinage. Nous trouvâmes que le Lukasso, tributaire du Lomami, découvert par Wissmann, sort d'un lac à environ douze milles Sud de Kabinda. Ce lac, bien que de deux milles carrés seulement, est plein d'hippopotames.

Pendant six semaines nous campâmes dans les marais décrits par Cameron, sur la rive gauche du Lualaba, en face de Nyangwé.

En revenant à Kasongo je reçus des instructions pour essayer de découvrir, si possible, une route par eau de Kasongo vers le lac Tanganyika, la route des caravanes par Kabambare étant pleine de difficultés. L'agent commercial des États-Unis, M. Mohun, avait demandé de m'accompagner et j'avais des ordres de l'aider de tout mon pouvoir, parce qu'il désirait se rendre à Zanzibar.

Nous partîmes le 16 mars et atteignîmes le Lualaba à un cap juste au-dessous du premier des rapides de Kasongo. Ici nous négociâmes pour obtenir douze canots. Nous franchîmes les rapides et nous nous arrêtâmes à Luntumba, sur la rive gauche; la contrée traversée est basse, riche et cultivée par les Arabes. La rivière, en amont des rapides, est très belle, coulant comme canalisée pendant plusieurs milles.

A vingt minutes au-dessus du village de Luntumba nous rencontrâmes d'autres rapides à travers lesquels les indigènes tirèrent nos canots. Ils le firent en attachant des grappins aux canots auxquels ils s'attelèrent à soixante ou soixante-dix. En un endroit je calculai que la chute atteignait plus de vingt pieds. Les rochers, dans cette seconde série de rapides, sont de teinte sombre, par places presque noirs et rayés de rouge foncé. Ils sont très riches en fer, au point que durant ces jours nos boussoles ne purent nous servir. En marchant vingt yards en ligne droite, alors qu'aucun rocher n'était cependant visible au-dessus de l'eau, l'aiguille tournait d'un demi-tour dans la boîte.

Immédiatement au-dessus des seconds rapides, le Lualaba, large ici d'un mille, est rejoint sur la rive droite par le Lulindi. Dans l'angle supérieur formé par le Lualaba et le Lulindi, il y a de belles montagnes couvertes de forêts et appelées les monts Bena-Twiti. A quelque distance en amont, le Lualaba reçoit, à l'Est, un autre

tributaire, le Luama. Entre le Luama et le Lulindi le fleuve décrit un angle droit, coulant vers l'Ouest jusqu'au village de Sekabudi, puis vers le Nord jusqu'au confluent du Lulindi. Nous campâmes sur la rive gauche du Luama qui, à son confluent avec le Lualaba, a environ deux cent cinquante yards de large, avec un courant très rapide. Sur la rive droite du Luama, les monts Bena-Twiti semblent être distants d'environ dix milles. Passant deux plus petites rivières sur la rive droite — le Kasima et le Kalambija — nous arrivâmes aux rapides de M'Toka. Ces rapides sont formés de roches blanchâtres qui divisent le fleuve en petits torrents. Le courant principal est d'environ cent yards de large, violemment agité et peu profond en apparence. La difficulté de voir les rives et de suivre le cours de la rivière rendit impossible d'estimer sa largeur exacte en ce point; je croirais que de la terre principale d'une part, jusqu'à la terre principale de l'autre, il doit y avoir deux milles, mais cela dépend beaucoup de la saison. Nous vîmes de grands troupeaux d'oies et quelques hippopotames. Les montagnes s'élevant de chaque côté, à environ un mille de la rive, sont, jusqu'aux chutes suivantes, appelées Simbi ; elles ne sont pas très hautes, mais bien boisées.

Après avoir franchi ces rapides, nous arrivâmes à Mutetele; ici le Lualaba se retrécit et n'a plus que cent yards juste au-dessus des chutes. De ce point nous pûmes voir de hautes montagnes bleues vers le Sud-Ouest, à environ vingt milles, en apparence.

Une de ces montagnes, maintenant appelée Mont Président, avait une singulière forme, comme un éléphant ayant la tête dirigée vers l'Est.

D'énormes quantités d'oies et de canards furent abattues; toute la caravane s'en nourrit. Le palmier était assez commun, bien que les natifs refusassent de nous donner du vin de palme, prétextant qu'il était habituellement enlevé par les éléphants.

Quand nous arrivâmes aux chutes de Sembi, le chef indigène Tamwe avait une couple de cents hommes prêts pour nous hâler. Ici les indigènes étaient très aimables — probablement parce qu'ils avaient hâte d'être débarrassés de nous. Le Lualaba se rétrécit considérablement en cet endroit; les rives sont très boisées et il semble y avoir de nombreux buffles dans les plaines. Les collines

n'ont que deux cents à trois cents pieds de haut et commencent à environ un mille de la rive. La largeur du fleuve varie de cent à deux cents yards; il est très rapide et a un fond rocailleux. Quand le Lualaba est à son maximum, sa largeur est au moins de quatre cents yards et tous les rocs sont alors recouverts par les eaux. Le palmier abonde; cependant les indigènes sont rares, cette contrée ayant autrefois été fréquemment razziée.

Au sommet des rapides nous arrivâmes au village de Fambusi; en ce point il y a une espèce d'étang; ce n'est pas un lac, mais un élargissement de la rivière. Les montagnes sont boisées et sont remplies de gibier; des plaines herbeuses s'étendent sur environ deux à trois milles des rives. Les indigènes d'ici sont d'une nouvelle race, les Uojabillos, et parlent un dialecte de la langue batetela. De Fambusi nous vîmes le Mont Président, simili-éléphant, à environ vingt milles de distance vers l'Ouest. Pendant les trois heures suivantes, le fleuve n'offrit pas de difficulté à la navigation. Nous arrivâmes alors à de nouveaux rapides où je vis, pour la première fois, de nombreux pluviers ainsi que de grands troupeaux d'oies sauvages, qui furent très bien accueillis par la caravane. Nous dormîmes dans les villages des Uojabillos.

Les rapides suivants furent ceux de Lukalonga, formés de roches de couleur foncée. Au milieu du fleuve s'étend une grande île, très peuplée par un établissement d'un vassal de Séfu. Nous y arrivâmes le 23 mars et on nous dit que c'était le dernier point où les Arabes avaient des postes. Nous continuâmes sur Kinsali et puis sur Kufi. Le pays sembla très peuplé dans ce district, n'ayant probablement jamais été razzié. Les forêts arrivaient jusqu'aux rives; on y voyait d'énormes troupes de singes. Vers l'Est, à environ dix milles, il y avait de très belles montagnes. Cette partie du fleuve a environ un mille de large aux hautes eaux, peut-être deux milles en y comprenant les îles herbeuses. La partie suivante du Lualaba vient de l'Ouest; il y a de très hautes montagnes sur chaque rive; le fleuve, dépourvu de rapides, est très tranquille et apparemment très profond. Je ne trouvai pas de fond à trente-cinq pieds.

Nous passâmes l'embouchure du Mukalli, un tributaire d'apparence insignifiante de la rive droite. Dans l'angle, entre la rive

gauche du Mukalli et le Lualaba, il y avait une haute série de collines, et ici les rapides recommençaient. Après les avoir franchis péniblement, pendant plusieurs heures, nous arrivâmes à un rapide très difficile appelé Nyangi. La chute ici ne peut être inférieure à quinze pieds Un rocher curieux en forme de cône, haut d'environ quarante pieds, apparemment de quartz blanc, s'élève au milieu du fleuve, sur les côtés duquel sont d'énormes blocs de quartz, tandis que sur la rive gauche est un rocher de quartz haut d'environ nonante pieds. Nous campâmes dans une île qui semblait être un solide bloc de quartz recouvert d'une herbe maigre. Cette île est appelée Kitenge, du nom du chef propriétaire, et a environ trois milles de longueur sur un demi-mille à un mille de largeur.

Nous eûmes ici beaucoup d'ennui avec les indigènes, et après avoir travaillé tout le jour pour avancer de trois quarts de mille, Kitenge était très furieux et nous refusa de la nourriture. Dans notre position insulaire nous serions morts de faim, mais mes hommes furent assez heureux pour prendre un rochier (1) pesant deux cents livres. Nous eûmes encore des difficultés quand nous partîmes, car le chef ne voulait nous donner ni canots, ni hommes. Quand à la fin nous pûmes quitter, nous trouvâmes le pays très peuplé ; les indigènes accouraient par milliers pour nous voir. Kongolo, le grand chef de cette région, avait probablement donné des ordres pour nous empêcher d'avancer : nos rameurs nous dirent qu'il était impossible de remonter les rapides, mais, malgré l'impossibilité, nous réussîmes à leur persuader de le faire. Le village de Kongolo était situé à la tête des rapides là où la rivière forme le pool et ressemble à un lac : ici on nous dit qu'il n'y avait plus de rapides et que nous pouvions voyager pendant trois semaines ou un mois en remontant le Lualaba sans trouver aucun obstacle. Je regrette de n'avoir pu le vérifier, mais ce n'est probablement pas vrai.

Nous pagayâmes maintenant pendant une couple de jours en longeant les îles, le courant étant seulement d'environ deux nœuds à l'heure. Aussi loin que nous pouvions voir à l'intérieur, les villages succédaient aux villages, les rives du fleuve étant couvertes

(1) Cat-fish.

de gens amenés par la curiosité de voir l'homme blanc; c'était une belle race appelée Yambulus, assez bien vêtue d'habits indigènes, les hommes ayant les cheveux fantastiquement arrangés de différentes manières. Deux splendides chaînes de collines s'élevaient, une sur chaque rive du Lualaba; celles de la rive droite sont appelées Muambo et celles de la rive gauche Kaloni. Comme les gens parlent un Batetélé bâtard que nous ne pouvions comprendre, il est possible que ce ne soient pas les noms des montagnes, mais bien ceux des chefs des districts.

Le 31, nous arrivâmes aux bouches de la Lukuga qui forme un delta. L'embouchure Nord est large de trente yards, celle du Sud d'environ quatre-vingts yards. Celle-ci a un courant très rapide. Le Lualaba, à son confluent avec la Lukuga, a environ quatre cents yards de large et, à un mille en amont, sa largeur doit être de près d'un mille. Il coule dans la direction Nord 20° Ouest pendant plusieurs milles, et il n'y a pas de trace du lac Lanchi qui est indiqué sur tant de cartes. Le Lualaba coule depuis l'embouchure de la Lukuga vers le Sud et tellement en ligne droite que, exception faite pour quelques palmiers, le ciel et l'eau se touchent à l'horizon. Aussitôt que nous arrivâmes à la Lukuga, les indigènes nous dirent que c'était l'eau du Tanganika. Cela est intéressant, puisque M. H.-H. Johnston a dit qu'il n'avait jamais été capable de trouver des indigènes appelant le Tanganika par son nom.

La Lukuga, en amont du delta, a environ dix pieds de profondeur et était à cette saison parfaitement claire, d'une largeur d'un quart de mille à un mille avec la même profondeur partout. Une grande quantité d'herbe croissait au fond. Il n'y avait pas de marais près des rives. Quelques milles plus haut, l'herbe nous arrêta, mais nous pûmes suivre le cours de la rivière en allant contre le courant bien que nous ne pussions plus voir les rives. Après trois ou quatre milles à traves l'herbe, nous arrivâmes à une étendue d'eau découverte sur une largeur de quarante yards. L'étendue entière d'eau d'une rive à l'autre était d'environ un mille. Nous nous arrêtâmes à un village appelé Angoma. Le pays est très peuplé, mais les gens ne semblent rien savoir des Arabes. Ils parlent une espèce de patois batetélé, qu'un homme de Lusuna, dans le Malela, et qui était avec nous, pouvait comprendre. Le 5, nous

atteignîmes Mbulli (où passa Delcommune un an et demi auparavant) et ici je devins malade. En face de Mbulli, il y avait une haute chaîne de collines qui semblait aller en s'élevant vers l'Est. Mbulli me dit qu'il envoyait son ivoire à vendre au Tanganika, un voyage de six jours.

M. Mohun prit ici le commandement de l'expédition et redescendit le fleuve jusque Kasongo. »

S. L. H.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE DES TRADUCTEURS 5

PRÉFACE 9

CHAPITRE Ier. — Introduction 21

CHAPITRE II. — Arrivée à Banana. — Description d'une caravane. — Voyage de la côte vers l'intérieur. — Escarmouche avec les indigènes 24

CHAPITRE III. — Cannibales Bangalas. — Montée dans les rivières Kassaï et Sankuru. — Arrivée à Lusambo. — Défaite, par le commandant Dhanis, de Gongo-Lutété, agent esclavagiste de Tippo-Tip. — Cannibales Basongos 36

CHAPITRE IV. — Propositions de paix et d'alliance avec les forces de l'État de la part de Gongo-Lutété. — Visite à Gongo-Lutété dans sa capitale N'Gandu. — Les Nains de la forêt. 46

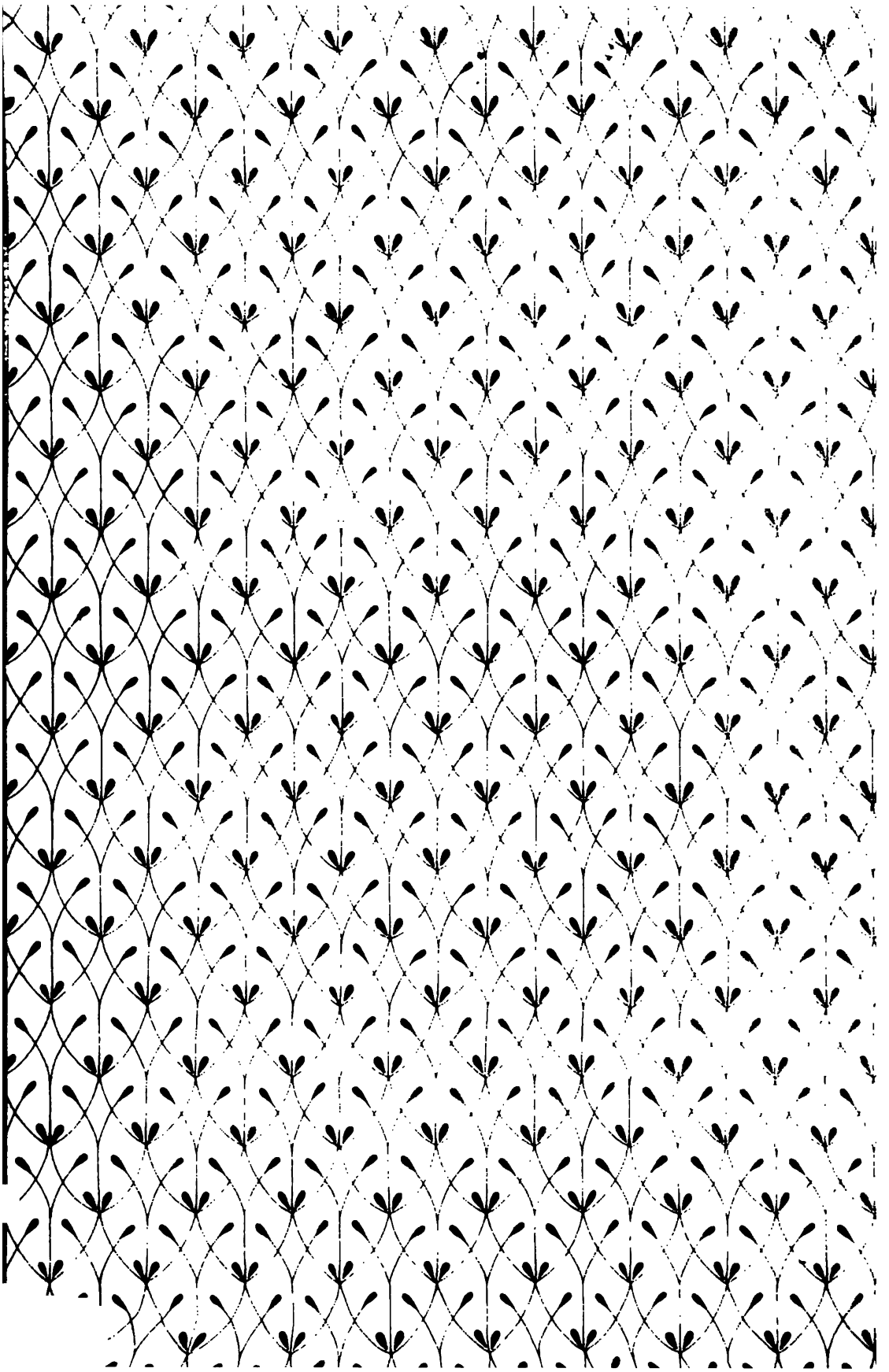
CHAPITRE V. — Gongo-Lutété finit par abandonner les Arabes et s'allier aux forces de l'État. — Arrivée à Kabinda, capitale de Lupungu, grand chef des Balubas. — Mouvements de l'ennemi commandé par Séfu, fils de Tippo-Tip. — Préparatifs de rencontre. 57

CHAPITRE VI. — Première rencontre avec les Arabes. — Prise de deux de leurs forts. 68

CHAPITRE VII. — Escarmouches avec l'ennemi. — Retour offensif de Séfu 76

CHAPITRE VIII. — Nouvelles défaites arabes. — Le commandant décide de prendre l'initiative et de conduire une attaque sur les forces de Séfu 83

CHAPITRE IX. — Les forces de l'État campent en face de la ville de



To avoid fine, this book should be return
on or before the date last stamped below
STANFORD LIBRARIES
AUG 10 1981